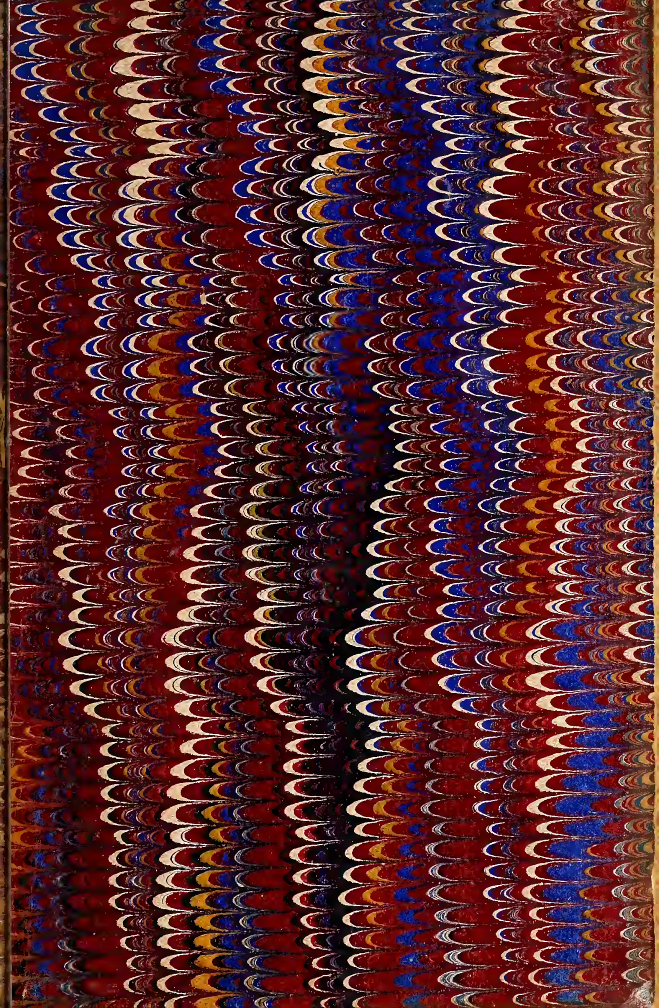

PQ 2311
.J6 A8
1867
Copy 1


LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. PQ 8311
Shelf .J6A8
1867
UNITED STATES OF AMERICA.



APRÈS L'ÉCOLE

ESSAIS LITTÉRAIRES

IMPRIMERIE COURVOISIER, LOCLE.

APRÈS L'ÉCOLE

Premiers essais littéraires

PAR

C-W. JEANNERET

SECRÉTAIRE DU COLLÈGE DE LA CHAUX-DE-FONDS.

Ouvrage couronné par la Société pédagogique.

CHAUX-DE-FONDS
LIBRAIRIE TRIPET-ROBERT.

1867.



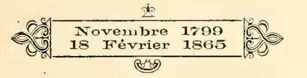
A la

Mémoire de ma Mère

Lydie Jeanneret

née

Huguenin-Bergenat.



O bonne mère,

Tes fils te pleureront toujours!

En gravant sur ta tombe ces paroles de reconnaissance, nous ne t'adressions pas une banale épitaphe. Ton souvenir vivra dans notre cœur, jusqu'au jour où nous irons te rejoindre dans cette patrie céleste que tu nous as fait connaître.

Toi, dont les jours, après tant de revers, commençaient enfin à s'écouler si beaux et si doux entre nos joies et nos caresses, toi que nous avons tant aimée, pourquoi as-tu donc dû sitôt nous quitter?.....

O bonne mère! si, comme tu le croyais, les anges ne sont pas étrangers aux destins des mortels, protége ceux qui te sont chers. Ne nous laisse pas seulement des regrets, mais aussi l'espérance. Que ton souvenir, du moins, soit pour nous comme une égide contre le mal, et tes vertus un exemple pour marcher dans le bien!

C'est à ta mémoire vénérée que je dédie ces premières pages.

27 Mars 1867.

César-William Jeanneret.

PRÉFACE.

Encore un nouveau livre lorsqu'il y en a déjà tant de toutes sortes! Telle est ordinairement l'exclamation du lecteur prévenu. Eh bien, ce livre mauvais ou bon, je l'ai *commis ;* s'il est mauvais, tant pis pour moi ; et si le lecteur n'en est pas trop mécontent, tant mieux pour lui.

Le titre du manuscrit couronné, *Souvenirs de la Société pédagogique*, a été remplacé par un autre et voici en quelques mots l'explication du titre APRÈS L'ÉCOLE, que j'ai choisi pour ce livre. J'ai écrit ce volume dans les heures de loisirs que me laissait l'enseignement ou mes fonctions scolaires, c'est-à-dire, *après l'école ;* je l'ai fait surtout pour la jeunesse qui, sortant de *l'école*, est déjà raisonnable, assez pour ne plus avoir les défauts de l'enfance, pas assez cependant pour connaître ou comprendre les difficultés de l'âge adulte. Moi aussi, j'ai voulu doter l'adolescence d'un livre qui pût l'instruire un peu, beaucoup lui plaire et la toucher. Oui, à cet âge qui entre,

après l'école, dans le sentier de la vie; à lui qui est si heureux tant qu'il reste innocent; oui, c'est à lui et à tous ceux qui, comme lui, ont encore le cœur jeune, que je viens présenter ces pages.

Il y a tout dans ce volume pour le mettre en harmonie avec le caractère mobile de cette inconstante jeunesse : narrations fictives, légendes, nouvelles, récits humoristiques ou sérieux, impressions de voyages, morceaux didactiques, rien n'a été omis, pas même des fragments de poésie, car c'est pour la jeunesse surtout qu'il faut, suivant Boileau,

> .... *d'une voix légère,*
> *Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.*

Il sera facile maintenant de comprendre pourquoi j'ai échangé le premier titre du manuscrit contre un autre plus en rapport avec le but que je me propose. Puis le sous-titre de *Premiers essais littéraires* motivera mieux aussi, dans cette Babel, la présence de certains morceaux que sans cela on pourrait croire déplacés.

Quant aux fragments didactiques, qui forment la troisième partie de l'ouvrage, si on les trouve trop sérieux pour les jeunes gens, je n'ai qu'une excuse à cela, c'est que, du moins, cette partie est très-courte et qu'elle sera pour les esprits positifs la partie la plus utile, la moins mauvaise de l'ouvrage.

Du reste, je ne me fais aucune illusion sur le mérite de ce petit volume, et quoique j'aie tenu compte des observations du Jury scolaire, je pense qu'il reste encore bien des points où la critique pourra s'exercer. Qu'elle vienne ; je l'attends, prêt à écouter si elle est juste et bienveillante.

30 Mars 1867.

L'AUTEUR.

APRÈS L'ÉCOLE

Première Partie

IMPRESSIONS DE VOYAGE

I

Gorgier. — Grandson. — Lausanne et ses évêques. — Coppet. — Un point de vue sur les bords du Léman. — Entrée à Genève.

Les vacances sont la plus intéressante époque de toute l'année scolaire, disent les élèves et peut-être aussi leurs maîtres. Ceux-ci les passent qui à l'étude, qui aux champs, qui en voyage, qui à je ne sais trop quoi faire. Pour quelques-uns c'est le temps du plaisir, pour d'autres, celui du plus pénible travail, et chacun suivant ses goûts, cherche à tirer le meilleur parti de

ses vacances. — Que ferons-nous des nôtres? Le temps est trop précieux pour le perdre, et il est cependant bien difficile, **après l'école**, de s'occuper encore de l'école. Varions un peu et pour commencer mettons-nous en voyage. Puis, une fois de retour, nous prendrons la plume et dans nos moments de repos nous écrirons pour notre plaisir l'histoire de nos voyages; nous y ajouterons le fruit de nos travaux littéraires et plus tard nous ferons de tout cela (dans les deux sens) le volume

APRÈS L'ÉCOLE.

Il y a précisément un mois aujourd'hui que nous revenions, M. Léon T..., mon ami, et moi, d'un voyage alpestre.

Je suppose que je me retrouve en route. C'est le premier jour de notre voyage. Nous quittons à Chambrelien la ligne du Jura pour aller prendre à Gorgier celle de l'Ouest-Suisse. Quel beau jour! La joie nous domine; nous avons laissé tous les soucis à la maison et c'est plaisir aux passants que de nous voir, mais non pas à coup sûr de nous entendre, car nous chantons... comme la Patti n'a jamais chanté: c'était un vrai concert de corbeaux.

Voici Boudry, Bevaix, puis Gorgier et son vieux château. Gorgier, oui c'est bien cela ; Gorgier où j'ai passé les années les plus décisives de ma vie, où j'ai parfois pleuré, où j'ai ri bien souvent, où j'ai été heureux et malheureux: c'est bien cela. Voici la ruelle étroite et humide qui conduit à la maison que j'habitais ; voici l'escalier extérieur avec ses vieilles marches ébréchées, toujours les mêmes depuis douze ans ; je revois l'atelier où je travaillais comme apprenti horloger, la fenêtre de ma chambre à coucher, le jardin avec son rucher : rien n'est changé si ce n'est la vie bruyante d'autrefois. La maison paraît déserte aujourd'hui depuis la mort du patron. Ce patron intimidait ses apprentis par une rigidité excessive. Mais il est mort.... que la terre lui soit légère !

Je viens de parler de ma chambre à coucher — je dis chambre, c'est par euphémisme, grenier conviendrait mieux ; — eh bien ! cette chambre ou ce grenier me rappelle bien des souvenirs. En voici un entre autres :

C'était le dimanche 4 juillet 1854. J'étais seul et je lisais je ne sais plus bien quoi. On heurte, j'ouvre et je trouve ma bonne mère qui avait fait une dizaine de lieues pour me faire une visite.

— Pourquoi es-tu ici par un si beau jour, cher ami?

— Mais, bonne maman, si j'étais à la promenade tu ne m'aurais pas trouvé; au reste je ne puis plus sortir, je m'ennuie; il se passe en moi quelque chose d'extraordinaire; je voudrais rejoindre ma bonne sœur que nous venons de perdre.

— Ne parle pas ainsi, cher enfant, j'en ai assez comme cela dans le tombeau; le Seigneur n'éprouvera pas davantage une pauvre veuve. Voyons, laisse-moi ces livres où tu pâlis et causons. Ton maître est-il content de toi?

— Je le suppose; cependant il prétend que je ne gagne pas ma vie et il me le fait souvent sentir.

— Vraiment! Nous verrons cela.

— O chère maman, ne dis rien; il se peut qu'il ait raison. Vois-tu, je suis malade maintenant, les yeux m'empêchent de travailler: je vois des soleils dans chaque roue.

— C'est bien possible, mon garçon; mais si tu ne peux travailler à *l'établi*, le patron te fait travailler aux champs?

— Oui, je soigne le bétail, je vais chercher l'eau, je cultive le jardin, enfin je suis toujours occupé.

— Ainsi le patron pourrait bien avoir tort. Allons voir un peu ce qu'il dira.

— Mais, maman....

— Viens toujours.

Nous descendons chez le patron qui nous reçoit avec sa froideur ordinaire. La conversation s'engage sur un ton modéré d'abord, puis elle prend peu à peu une tournure moins conciliante et, après une heure de pourparlers, il est décidé que le patron me renverra moyennant une indemnité que ma bonne mère voulait pour moi, que le patron voulait pour lui, attendu que je ne gagne plus l'eau que je porte, ni le vin que d'autres boivent.

Je remonte seul dans ma pauvre chambre, pendant que ma mère débat avec énergie les dernières conditions de ma retraite. Je voyais mon avenir brisé ; je me désolais à désespérer ma bonne mère. Ce moment m'est toujours présent : c'est un des plus douloureux de ma vie, et pourtant de ce mal apparent est sorti plus tard une série de circonstances heureuses.

Qu'on me pardonne cet incident ; il est peut-être déplacé dans une narration de voyage ; mais il domine ces mille émotions que réveille en moi le souvenir de ces

lieux. Tout me rappelle quelque chose à Gorgier; je ne puis revoir ce village, y penser, sans être entraîné à faire part de mes impressions.

Mais laissons Gorgier où je ne vois pas une seule personne de ma connaissance, si ce n'est à la gare le frère d'*elle.*

D'*elle?* Voilà un mot qui promet, mais cela n'est pas clair du tout.

Je le sais bien; le mot m'est échappé et comme je ne suis pas tenu d'écrire mes mémoires, ni de me confesser, je n'ai pas besoin de commenter ce pronom; demandez plutôt à mon ami ce qu'il signifie. Non, attendez, pas de cancans, ce sera bien plus simple que je vous le dise; mais vous n'en redirez rien.

Elle, mais c'est Marie, une jeune brune que j'aimais comme une sœur et peut-être plus qu'une sœur. Peut-on aimer à quinze ans? Je le pense bien qu'on peut aimer: elle n'en avait que treize et ne me haïssait point.

Enfantillage que tout cela. J'en conviens, et pourtant si j'étais resté à Gorgier, si j'étais devenu un habile ouvrier, si tous les *si* enfin étaient ajoutés ensemble, je serais marié et Marie ne serait pas aujourd'hui Madame X....

Qui sait ? j'aurais des champs touchant ceux du patron ;
Marie avec amour prendrait soin du poupon ;
« Je serais plus heureux que le roi sur son trône ,
» Je serais riche , riche ! et je ferais l'aumône.
» Puis mon petit Victor , sur un âne monté ,
» Garderait les troupeaux d'un air de dignité. »
Et je ne lirais plus les Châteaux en Espagne ,
Car , laissant là Colin , je.... boirais du Champagne.

Le train qui doit nous conduire à Lausanne arrive au même moment où j'avouais à mon ami Léon que cette jeune fille, aujourd'hui une bonne grosse maman, m'a inspiré mon premier amour, amour bien sincère puisqu'après douze années je m'en souviens encore avec plaisir.

Maintenant plus un mot de Gorgier où peut-être j'ai été trop confiant. Nous sommes en route pour Lausanne et nous marchons à toute vitesse, plus n'est possible de rêvasser. On n'a pas même le temps de saluer Vaumarcus, la Lance, le champ de bataille et le château de Grandson, tous ces lieux qui rappellent nos pères et les péripéties que subit la fortune du grand rival de Louis XI. Ici fut tué Château Guyon; là furent mis en déroute les derniers guerriers qui soutinrent seuls un moment la renommée de Charles; plus loin le lac où

furent noyés, et lès tilleuls où furent pendus les Suisses, d'abord, et les Bourguignons à leur tour.

Nous étions à tous ces souvenirs, nous étions tout au passé, quand un *ho! ho!* accompagné d'un grand vacarme, nous fit rentrer dans le présent. C'était notre ami K.... qui se trouvait de la manière la plus inattendue dans notre wagon même et qui, franchissant les trois ou quatre compartiments qui le séparaient, tomba sur nous à notre grand plaisir, cela se conçoit, mais au grand désappointement des voyageurs qui se figuraient voir dérailler le train. On laissa bien vite les os des Bourguignons sous la poussière pour prendre un autre sujet.

— Que diantre fais-tu ici? Tout à l'heure nous parlions de toi.

— De moi! Alors que disiez-vous?

— Apparemment pas du bien, mais réponds d'abord à nos questions.

— Non, puisque vous disiez du mal, je veux savoir...

— Eh bien, tu le sauras! On se disait « K.... passe à » Vaumarcus ses vacances; c'est peut-être lui qui tra- » vaille là-bas dans cette vigne; il ne sait guère que » nous sommes ici. »

— Vous voyez que vous vous trompiez.

— Oui, mais à présent dis-nous aussi où tu vas.

— D'abord je vais dîner avec vous et à vos frais à Lausanne.

— Bien, mais après?

— Après, j'irai à Fribourg, puis à Morat, et je reviendrai finir mes vacances ici.

Nous continuons ainsi à deviser de choses et d'autres, si bien et si longtemps que nous arrivons à Lausanne sans nous en douter.

Lausanne est riche en souvenirs historiques, mais c'est une ville assez prosaïque sous les autres rapports. Quand on a vu la cathédrale et visité le grand pont qui relie la colline de St-Laurent à celle de St-François; quand on a jeté un coup d'œil sur les charmantes villas semées aux environs de la ville, on peut, sans trop de regrets pour le reste, quitter la capitale vaudoise.

Mais avant il faut dîner. C'est du moins l'opinion de notre ami K.... dont la loquacité et la verve ont décuplé l'appétit. Il ne s'en inquiète guère, lui qui ne paie pas son dîner.

Irons-nous à l'hôtel Gibbon ou à celui d'Angleterre? prendrons-nous un dîner de 3 ou de 6 francs? Non, ni

l'hôtel ni le prix ne nous conviennent : si nous avons comme les Anglais la manie des voyages, nous n'avons pas avec eux celle de jeter l'or à la prodigalité. D'ailleurs nous débutons, et il est prudent de ménager son estomac et sa bourse ; en outre, nous nous rappelons que K.... ne paie pas son dîner.

Le service est très convenable à l'Écu-de-France. M. T.... pourrait dire sans doute les plats qui contenaient du légume et ceux qui n'en contenaient pas ; combien nous avons mangé de poissons et bu de bouteilles de vin. On sait qu'il excelle dans les détails.

Après le dîner, on nous présente ou nous découvrons dans un coin de la salle le code pénal de la société de Bacchus. En voici quelques dispositions : « Celui qui » boira de mauvais vin après en avoir goûté de meil- » leur, sera puni de mort. — L'aspirant qui, après » avoir bu 25 bouteilles de vin blanc, ne pourra pas » retrouver seul le chemin de la maison, ne sera pas » reçu membre de la société. — Celui qui mettra de » l'eau dans le vin de son voisin ou dans le sien, sera » exclu de la société pendant 110 ans (oui cent dix) et » condamné pour le reste de ses jours à ne boire que » du *petit-lait.* »

Les autres articles sont dans le même goût. Jugez combien ils amusent notre ami K....; pour 15 centimes il s'accorde un exemplaire de ce bachique document, mais ne paie pas son dîner.

Avant de quitter Lausanne, il faudrait visiter mieux les environs, et si nous avions plus de temps à dépenser et moins de chemin à faire, nous commencerions par Ouchy et les promenades de Montbenon, d'où la vue est si belle et qui rappellent Druey. Nous reviendrions au Signal, à Sauvabelin, à l'Ermitage, à la Violette et à Vallombreuse; puis encore à Bel-Air pour visiter la collection d'antiquités de M. Troyon; puis de nouveau à Montriond, ancien séjour de Voltaire; enfin au Denantou, jardin rendu public par la générosité de M. Haldimand, le fondateur de l'Asile des aveugles. Et Beaulieu! et Beauséjour! et Beausoleil! le cœur me bat de joie aux beaux noms de ces beaux sites.

Mais il faut songer à partir. Serrons la main de notre ami K.... qui nous quitte ici pour aller je ne sais où; disons adieu à Lausanne, belle ville après tout, quoique plus remarquable par le rôle qu'elle a joué dans l'histoire ecclésiastique de la Suisse romande que par ses monuments. La ville, à mesure qu'on s'en éloigne,

prend un air d'une ville du moyen-âge; on croit voir les ponts-levis des châteaux, les tourelles des donjons, des fossés et des remparts: gardiens et sentinelles, châtelains et châtelaines, rien ne manque à l'illusion.

Puisque je viens de toucher à l'histoire, qu'il me soit permis pendant que le train se dirige sur Genève, de faire une petite digression. Je me prends à penser, en jetant un dernier coup d'œil sur Lausanne, aux évêques qui s'y sont succédé sur le siége épiscopal. Je me représente ces prélats défilant devant moi, chacun avec son caractère original, le trait saillant, quelquefois bizarre qui le distingue; ils ne m'apparaissent pas dans l'ordre chronologique, mais en écrivant il me sera bien facile de le rétablir, et la galerie historique y gagnera plus de clarté.

Au VIe siècle, nous trouvons à Lausanne le prêtre Marius qui a laissé une chronique intéressante. Avant lui on connaissait Prothais, qui mourut en abattant du bois dans une forêt près de Bière; son corps fut transporté au bord du Léman et devint si pesant, dit la chronique, qu'on ne put le transporter plus loin. On l'enterra au village de Basuges qui prit dès lors le nom de St-Prothais, St-Prex. Ce village se trouve entre

Morges et Rolle et nous pouvons l'apercevoir par les portières de nos wagons.

Dans le IXe siècle, nous trouvons Frédarius, qui reçut à plusieurs reprises des maisons et des forêts de Louis-le-Débonnaire, cet indigne fils de Charlemagne, qui enrichissait le clergé et dépouillait ses enfants.

Après lui vint ce David, qui avait une épée pour houlette et qui faisait la guerre à son peuple au lieu de l'instruire. Il attaqua Moudon, ville de son diocèse, et peu après il fut tué près d'Anet, l'an 850, dans une guerre contre ses sujets. Ce saint homme n'a jamais dû comprendre la pensée du Sauveur qui par amour s'est sacrifié pour nous.

En 878, le prêtre Jérôme parvint, grâce à ses intrigues, à se faire nommer au siége épiscopal.

Le successeur de Jérôme est Ragenfred, que le clergé nomma sans le concours de Rodolphe Strætligen. Celui-ci, ennuyé d'être duc, venait de se faire proclamer roi (888) et il n'entendait point se laisser dominer par les évêques; il lève une armée, marche sur Lausanne, annule l'élection de Ragenfred et le remplace par son ami Bozon. C'est de l'arbitraire, mais les rois s'en permettent si souvent!.... surtout quand il s'agit

pour eux d'affermir leur dynastie ou d'obliger leurs amis.

Je pourrais nommer bien d'autres traits de ces dignes évêques, mais une dissertation de ce genre mène un peu loin. Je laisse donc à l'oubli l'évêque Henri, fondateur, vers l'an 1000, de la cathédrale de Lausanne; Hugues, ce bâtard de Rodolphe III, le quatrième et dernier roi du second royaume de Bourgogne; ce Burckard qui, pour conserver sa femme, brava l'excommunication du fanatique Grégoire VII, de ce pape qui réclamait le célibat des prêtres et la vassalité des rois; ce Jean de Cossonay, qui fut porté au siége épiscopal par des flots de sang. Passons encore sur tant d'autres, même sur ce pauvre Sébastien de Montfaucon, qui eut la gloire de clore la liste des évêques de Lausanne. Il fut chassé par les Bernois après que ceux-ci eurent, en 1536, donné la nouvelle religion aux vaincus et gardé le territoire en qualité de vainqueurs.

Mais c'est assez parler d'histoire; mon ami Léon T... a trouvé un bien meilleur moyen d'abréger la distance qui nous sépare de Genève. Il a aperçu une charmante bernoise accompagnée d'un garçon moins joli; ils font probablement leur tour de noces, mais ce dernier est

si peu galant qu'on lui donnerait trois ans de mariage; elle, au contraire, a une figure avenante, des gestes distingués, de sorte que M. T.... s'enhardit jusqu'à entamer une conversation en allemand, quoiqu'il sache cette langue aussi bien que le chinois. Figurez-vous quel dialogue! Cela égaie beaucoup l'épouse, à supposer que l'interlocutrice en soit une. J'ai dit que c'est possible, mais ce n'est pas certain, si peu certain que le problématique époux s'effarouche et saute au dernier compartiment du wagon, c'est-à-dire qu'il accomplit pour s'éloigner le même trajet que K.... a fait ce matin pour se rapprocher.

Je profite de son absence pour essayer aussi quelques mots d'allemand :

—Kennen Sie diesen jungen Mann ?

— Nein, mein Herr.

— Wohin gehen Sie mein Fraulein ?

— Ich gehe nach Genf, und ich komme von Burgdorf.

— Von Burgdorf ?

— Ia, mein Herr.

— Ich habe Vettern in Burgdorf.

— Ah! das ist möglich, aber warum keine Base ?

— Ich möchte gern besser deutsch sprechen zu konnen um mit Ihnen die Unterhaltung fortzusetzen.

— Mais vous savez déjà passablement l'allemand, me dit-elle en bon français. Ce compliment, quoique peu mérité, me fit pourtant grand plaisir.

Nous sommes en ce moment tout près de Nyon, et si nous pouvions nous arrêter dans cette ville, nous y visiterions savez-vous quoi? — Son château qui a été habité par Jean de Muller? — Non. — Les ruines de Noviodunum? — Pas encore. — Mais quoi donc? — Eh bien! nous nous ferions indiquer le chemin de Givrins; puis, dans ce hameau, la maison de M. Urbain Olivier. Nous arriverions tout doucement pour ne pas troubler dans son travail l'auteur de la *Fille du Forestier*. On sait qu'il est là dans son jardin, écrivant au crayon une de ces charmantes scènes champêtres, avec la grâce et le talent que nous lui connaissons. La haie du verger, le bourdonnement des actives abeilles, une légère brise dans les arbres, nous permettrait d'arriver plus près encore sans être vus ni entendus. Nous pourrions contempler ce large front quand il couve la pensée. Puis, comme nous avons trop de discrétion pour violer ce sanctuaire, nous reprendrions tout prosaï-

quement le chemin de Genève sans même oser demander à notre aimable auteur le secret de la majestueuse simplicité de son style.

C'est à Coppet que nous sommes convenus de descendre pour faire le reste du chemin à pied jusqu'à Genève, ou du moins jusqu'à Versoix.

Coppet passe pour une ville, mais ce n'est guère qu'un grand village. Cependant ses maisons sont assez belles, surtout celles du quartier qui longent la grande route de Genève. Le port avec sa promenade ombragée, est plus remarquable que son château qui ne doit du reste sa célébrité qu'à Mme de Staël et à son respectable père M. de Necker.

On sait qu'il appartenait à ce dernier; il vint l'habiter en quittant le ministère des finances où il avait été rappelé après en avoir été éloigné plusieurs fois, grâce à la politique pusillanime du malheureux Louis XVI. Il mourut là en 1804, après y avoir passé en repos le temps le plus orageux de la tourmente révolutionnaire. On voit dans le fond du parc son tombeau et ceux des membres de sa famille, mais le portier n'est autorisé à nous laisser entrer ni dans le parc, ni dans le château; cette faveur n'est accordée qu'aux célébrités littéraires.

Quelle déception! La tentation vient de nous faire passer, moi pour Alphonse Karr, et M. Léon T.... pour Edmond About. La plaisanterie serait charmante si nous n'avions affaire qu'au portier; mais celui-ci n'est pas le seul qui habite le château et nous ne voulons pas nuire à la réputation des deux spirituels écrivains. Belle délicatesse, n'est-ce pas? Il nous faut donc partir sans rien avoir vu qui rappelle l'auteur de Corinne; qu'y faire? se résigner, sans doute, mais ce n'est pas si facile. Buvons du moins en souvenir de Mme de Staël l'eau claire de cette fontaine qui coule dans la cour du château et où sans doute elle-même a dû boire bien souvent.

Comme il fait très-chaud et que le bateau à vapeur va passer, nous préférons le prendre que d'aller à pied.

Oh! que c'était beau ce jour-là sur le Léman. Voici d'abord la rive droite : les riches vignobles de La Côte envahissent les villages, les resserrent de toutes parts et semblent disputer aux chaumières le terrain qu'elles occupent. Ici est le château de Bursinel, où s'est formé contre Genève la ligue de la Cuiller; là Nyon qui rappelle les Romains; Céligny qui appartient à Genève; dans le lointain Rolle, patrie des deux La Harpe, avec

son antique manoir qui se mire dans les eaux; puis tout ce paysage historique, autant que pittoresque, parcouru et complété par de petites rivières qui viennent, en serpentant, noyer leurs flots argentés dans l'azur du Léman, c'est la Dulive, la Promenthouse et l'Aubonne. Regardons à gauche maintenant et découvrons-nous : le Mont-Blanc fait le fond du tableau; les autres sommités sont des nains auprès du colosse; mais ces nains semblent vouloir l'effacer et garder pour eux une part de l'admiration qu'il inspire. Cependant grandes et petites montagnes complètent la majesté du tableau, comme dans le travail du peintre les ombres font ressortir les clartés. Les Voirons, le Salève, le Mont-Vergi et bien d'autres sommités savoyardes se dessinent dans le lointain, les unes au dessus des autres; ces sommets de neige semblent garder le groupe principal et défendre le rivage. Ici pour changer d'aspect, le panorama n'en est pas moins ravissant.

Le lac s'arrondit pour finir en pointe et se continuer encore par un large ruban qu'on appelle le Rhône. Ce beau fleuve traverse Genève, où nous arrivons en ce moment. Sur le bateau je n'ai vu personne, ou je n'ai

personne voulu voir, absorbé que j'étais dans la contemplation de la nature. En ville c'est bien différent. D'abord nous trouvons sur le quai, en débarquant, deux grands bonshommes de gendarmes qui doivent singulièrement inspirer de terreur aux bambins et peut-être aux voleurs même; mais ils nous laissent passer, car nous sommes trop grands pour des bambins et trop gais pour des voleurs; seulement ils nous lancent de ces regards soupçonneux qui semblent dire : « Allez, allez, on saura bien vous retrouver, si vous venez ici pour le mal. » — Oh! ne craignez rien, messieurs les gendarmes, nous sommes plus honnêtes que nous n'en avons l'air.

Laissons à l'hôtel nos effets et profitons du reste de la journée pour visiter la ville. Nous commençons par un quartier peu digne de Genève, c'est la rue de la Navigation où jamais personne n'a pu naviguer que sur des tas de planches et des *toises* de bois, des murs et des baraques, car cette rue est un chantier et l'une des plus éloignées du lac. On peut s'y désaltérer au café de la Comète; nous y reviendrons l'an 3000 quand celle de Charles-Quint aura fait encore une demi-douzaine de révolutions. Il faut croire qu'alors nous au-

rons le plaisir d'y trouver des astronomes. Voici celle de Lausanne, latérale à la première ; elle contient sans aucun doute les magasins et les boutiques des habitants de la rue voisine : ce ne sont qu'enseignes de fumistes, de marchands de bois, d'entrepreneurs ; ce ne sont que ramoneurs et cordonniers, tous de braves gens, je le veux bien, mais avec lesquels je tiens peu, ce soir, de lier conversation. Quittons ce quartier. En voici un plus agréable. Un vaste bâtiment de forme quadrangulaire est traversé par la rue ; nous y passons et nous nous trouvons au milieu d'une belle cour intérieure qui renferme des jardins et des étangs, des bancs et des promenades. Reposons-nous un peu pour voir jouer les enfants. Les uns émiettent leur pain aux poissons des étangs, les autres se promènent appendus aux robes de leurs bonnes. Celui-ci crie, pleure ; l'autre frappe ses camarades et partage ses friandises avec eux ; un troisième rit de ce franc rire que l'enfant seul sait faire éclater. Heureuse enfance qui jouis de la vie, tu n'en vois maintenant que les fleurs ! Attends, les années viendront qui remplaceront chaque rose par autant d'épines ; tous les plaisirs par des soucis. Beau petit garçon, tes joues vermeilles se flétriront, ou par

l'étude, ce qui ne sera rien; ou par les passions, ce qui te nuira davantage. Dans vingt ans peut-être, blonde jeune fille, ta poupée sera remplacée par un méchant moutard qui, par sa méchanceté, te fera rougir. Mais pourquoi tant philosopher? pourquoi assombrir avant l'âge une jeunesse insouciante de l'avenir? Effaçons-nous plutôt, laissons-la jouir du présent, et continuons notre course à travers les ruelles; mais hâtons-nous, il se fait tard, et tâchons de retrouver notre hôtel. Nous y arrivons tout harrassés; il est temps enfin de prendre son repas et du sommeil.

Nous dissertons encore un moment sur Genève où nous pourrons visiter la cathédrale de St-Pierre qui renferme plusieurs tombeaux historiques; l'hôtel de ville dont le chemin en spirale, qui remplace l'escalier, permet de monter à cheval jusqu'aux étages supérieurs; la bibliothèque fondée par Bonivard en 1551 et qui compte 55,000 volumes; le jardin botanique créé en 1816 par le célèbre de Candolle, et près de là, la maison de Calvin dont l'architecture n'a rien de particulier; puis les musées, la machine hydraulique, le monument de Rousseau. Après avoir énuméré je ne sais combien de beaux édifices, y compris le temple

antique de Saint-Gervais et le moderne palais Fazy; après avoir passé en revue les grands hommes qui ont illustré Genève depuis Gondebaud qui en fut roi, dit un historien, jusqu'à Jämes Fazy, qui aurait bien pu le devenir, nous nous endormons sous la protection divine. Mon ami, qui est marié, pense à sa famille; moi qui ai le malheur (ou le bonheur) de ne l'être pas, j'esquisse le progamme de la journée du lendemain. Nous visiterons les beaux quartiers de la ville, on sait que Genève n'en manque pas; nous irons au Salève que nous redescendrons par les pentes savoyardes; nous nous embarquerons sur le Léman; nous parcourrons les 34 lieues qui séparent les deux extrémités de son croissant; nous visiterons le Rhône à la sortie de ce beau lac et, quelques heures plus tard, à son embouchure dans cet immense bassin; nous ferons bien des choses, mais dormons d'abord, c'est le plus pressé.



II

Le Salève. — Encore le Léman. — Un nouveau Troubadour. — De Chillon à Bouveret. — L'entrée du Valais. — Quelques mots d'histoire à propos de Saint-Maurice.

La première partie de la seconde journée est consacrée à l'ascension du Salève, cette sommité savoyarde qui serait le Righi de la Suisse romande si... elle était en Suisse. Nous passons par Carouge et Veirier, en longeant l'Arve qui va un peu plus loin mêler ses eaux bourbeuses aux flots du Rhône purifiés par le Léman. Le Salève a 1380 mètres suivant quelques-uns, un peu plus ou un peu moins suivant quelques autres; mais cela est assez indifférent, excepté pour mon ami Léon T.... qui, sous le rapport de l'exactitude, ne veut pas me faire grâce d'un millimètre. Il prétend en effet que le Mont-Blanc n'a pas environ 15,000 pieds, mais 15,000 pieds 6 pouces et 2 ou 3 lignes.

Du Salève on a une vue magnifique sur les Alpes, le Plateau, le Jura et particulièrement sur le Léman. Les chaînons alpestres ne sont plus ici dans le vague com-

me ils paraissaient l'être quand nous étions sur le bateau : ils se présentent avec leurs formes bien déterminées ; le Mont-Blanc, malgré le Brévent et l'Aiguille verte, malgré plusieurs sommités, qui cachent sa base colossale, s'élève majestueusement au dessus de ses frères couronnés de neige.

C'est la première fois que mon ami peut jouir d'aussi près d'un panorama sur les Alpes. Comme il est heureux ! et je partage son bonheur. Je les ai vues déjà, mais jamais d'ici, mais jamais si belles. Amis, qui aimez la patrie, allez voir les Alpes, allez aspirer cette brise fraîche qui restaure, allez contempler ce spectacle qui rend l'homme meilleur, car là son âme s'élève jusqu'à l'auteur divin !

Ceci me rappelle les paroles de Bernardin de Saint-Pierre :

« La contemplation de la nature conduit le vrai sage » à la contemplation du Créateur ; elle élève son âme » jusqu'à cette grande pensée qui explique l'univers.... » Les philosophes prétendent tout soumettre à leur » raisonnement et ils refusent de croire qu'une raison » supérieure ait créé l'univers : leur science n'instruit » pas, leur sagesse ne console pas » ; et l'on me per-

mettra d'ajouter : tout ce qu'elle peut avoir de bien, leur sagesse l'a tiré du christianisme.

Genève, du haut du Salève, nous apparaît dans un vague lointain, car on ne distingue guère la ville qui se confond avec les villages environnants. Mais on la sait à l'extrémité du lac ; elle est là comme une sentinelle avancée qui veille sur la patrie. C'est bien là, se dit-on, qu'est cette ville retrempée aux luttes toujours renaissantes ; la Savoie et la France désirent cette reine du Léman et Berne la convoite aussi. Les évêques prétendent que Genève doit être catholique ; les Bernois en font le boulevard du protestantisme. Les Huguenots (Eidsgenossen) assurent son indépendance en 1519 et 1528, par un traité avec les Confédérés ; les Libertins au contraire veulent la replacer sous le joug de la Savoie, et dans ce but, opposent à cette alliance la ligue de la Cuiller. Genève est ainsi toujours en lutte : elle lutte au dedans, elle lutte au dehors, elle lutte même contre ses alliés de Berne dont les services étaient loin d'être désintéressés, car, je le répète, si les Bernois apportaient à leurs protégés la nouvelle religion, ils gardaient en retour les anciens priviléges.

Mais enfin Genève est sortie de la lutte victorieuse,

fière et indépendante; elle montre aux peuples ce que peuvent l'énergie et l'intelligence à l'appui d'une bonne cause. Contre elle viendront échouer les tentatives de l'oppresseur.

Te voilà belle Genève, refuge de la libre pensée, qui accueilles dans tes murs les martyrs de toutes les libertés ! Te voilà, ville de Calvin et de Rousseau, toi qui as jeté tant d'éclat dans le monde protestant et tant d'envie et de chagrins dans le monde catholique ! Adieu Rome protestante ! Honneur à tes grands hommes qui ont su te rendre si belle et moralement si puissante, qui ont immortalisé leurs noms et le tien en te dotant de la liberté ! Aussi tu seras libre, disons-le avec Jules Mulhäuser, ce poëte à la lyre si patriotique :

Tu seras libre aussi sur ta lointaine grève,
O terre des combats, héroïque Genève,
Cité des vastes souvenirs !
Ta liberté naquit au milieu des soupirs.

. . . .
. . . .

En tous les temps, Genève, et dans toute occurrence,
Quel que fut le péril qui bordait le chemin,
Toujours ton cœur guida ta main
Vers les fruits de l'indépendance.

Mais la route était sombre et les ambitions
Autour de toi surgissaient menaçantes,
Sans repos étreignant de leurs serres puissantes
Tes jeunes aspirations.

Nous descendons enfin le Salève après avoir donné un dernier regard à cette ville que d'abord nous avons jugée en y entrant, un peu trop superficiellement. Nous prenons le côté sud, c'est-à-dire les pentes savoyardes, et la grande route qui vaut mieux que le mauvais sentier dit des Échelles, par où nous sommes montés.

Voici Monetier où nous dînons en compagnie d'un pensionnat qui, comme nous, a laissé les soucis à l'école. Il faut voir ces jeunes garçons à qui l'air pur de la montagne et le bon vin ont décuplé prodigieusement les facultés. Les saillies les plus vives, les plus spirituelles se succèdent et égaient le dîner. Les professeurs veulent modérer cette verve ; vains efforts, elle reprend de plus belle jusqu'au moment du départ. L'un des plus turbulents est condamné devinez à quoi. — A faire un verbe ? — Non. — A discontinuer son repas, ce qui serait pire ? — Non point. — A quoi donc alors ? — A lire un journal politique ; je ne sais plus le-

quel, car la politique n'est pas mon affaire : j'aime mon pays, qu'on ne m'en demande pas davantage ; mes amis rouges et noirs, peu importe, savent cela et s'entendent très-bien avec moi...... quand nous ne parlons pas politique.

Nous prenons congé de nos jeunes parisiens suisses pour descendre à Mornex, puis à Chêne où nous trouvons le chemin de fer américain ou *tramway*. Ce mode de locomotion est des plus simples : il consiste en une grande voiture traînée par des chevaux sur un système de rails semblables à ceux des chemins de fer ordinaires. Comme ces rails sont en certains endroits à fleur de terre, la voiture déraille lorsqu'elle en rencontre une autre, ou quand il prend fantaisie aux chevaux de s'écarter du milieu de la route ; mais un coup de fouet remet bien vite chevaux et voiture dans l'ornière. C'est fort commode : les voyageurs peuvent, par un petit escalier placé en arrière, monter et descendre sans que les chevaux s'arrêtent ; nous recrutons ainsi deux, quatre, six nouveaux piétons, qui apparaissent un moment pour disparaître bientôt. Un employé spécial constate la présence des nouveaux-venus, se fait payer, puis tout finit par là.

Nous arrivons à Genève au départ du bateau. Je mets le pied sur la passerelle quand le leveur la retirait. Je crie à celui-ci de suspendre son opération s'il ne veut pas me repêcher, et à mon ami de se hâter s'il ne tient pas à se séparer de moi; mes cris sont dominés par ceux des passagers et le sifflet du bateau. Cependant je ne me crois pas encore battu, et d'un bond, que le danger rend prodigieux, je m'élance sur la planche vacillante et je tombe...... dans les bras du matelot qui, sans le vouloir, se préparait à me noyer. Je lui fais remettre sa planche pour mon ami qui arrive enfin, mais aussi paisible que s'il ne s'était douté de rien.

— Qu'attendais-tu donc là? lui dis-je.

— Que tu viennes.

— Comment, que tu viennes? Moi qui t'appelle depuis cinq minutes: j'arrête le bateau, je me noie pour toi et tu regardes la lune en plein midi.

— J'étais sur le grand pont du Mont-Blanc.

— Belle excuse! et que faisais-tu sur ce grand pont?

— J'admirais les réverbères.

— Ah! je comprends, tu les as vus hier au gaz; il te fallait bien les revoir au soleil, et tu ne sais pas voir que moi j'ai failli faire le plus charmant plongeon.

— Toi ?

— Sans-doute, moi.

— Cependant, sauf de sueur, tu n'es guère plus trempé que moi.

— Parbleu, je ne suis pas tombé, heureusement, mais deux pouces de plus et j'étais à l'eau.

— Alors ne te plains donc pas puisque tu n'es pas noyé.

Voilà comment certains amis entendent la reconnaissance. Enfin nous voilà sur le bateau, soyons déjà contents.

En quittant Genève on a, de sur le lac, à peu près la même vue, le même panorama qu'en y entrant. Nous nous dispenserons donc de renouveler des impressions. Nous ne dirons rien de Chêne que nous venons de quitter et où Sismondi mourut en 1842; rien d'Hermance, dont le nom évoque mieux les souvenirs d'une blonde jeune fille quec eux d'un village savoyard; rien d'Evian, rien de Thonon, pas même de Ripaille où Amédée VIII menait si joyeuse vie pour mieux se préparer sans doute à porter dignement la triple couronne qu'il convoitait et qu'il porta en effet quelques jours sous le nom de Félix V. — S'il ne faisait pas si chaud, il y

aurait pourtant mille sujets de dissertation. Mais voyons plutôt en quelle compagnie nous sommes; nous aurons du temps pour faire connaissance avec tous les passagers, car nous serons sept ou huit heures sur l'eau. Quelle bigarrure dans la compagnie ! Ici sont des promeneurs et des touristes; là des marchands et des joueurs; plus loin des Anglais, des Allemands, des Français. Il y a de tout, même un troubadour; seulement celui-ci ne compose pas de fabliaux, mais il ramasse pour en vivre les chansons que d'autres ont faites.

Ecoutez-le. Il commence par un couplet grivois, qui est une spirituelle critique de Paris et des Parisiens et dont je retiens seulement les deux derniers vers :

L'occasion fait le larron
Et le cochon — fait..... le jambon.

Après ce début donné aux secondes places, où nous sommes, attendu que nous ne voulons pas souffrir de la morgue des fils d'Albion, placés aux premières, notre chanteur va entonner là quelque chose de plus choisi. C'est une romance ou une élégie dont voici à peu près la traduction :

Une mère soigne son *enfant malade*.
Le vent souffle avec violence ;
la neige est chassée par **le vent**.
L'enfant malade interroge des yeux **sa mère**
qui lui répond de ne pas craindre la neige.
Mais l'enfant soupirait toujours.

La chaumière craque sous les coups de l'orage.
La mère et l'enfant sont seuls dans la **chaumière** :
le père est soldat pour servir la patrie ;
mais l'enfant redemande **son père**
et refuse toutes les caresses de *la mère*,
car il souffrait toujours.

Le marteau de la porte résonne tout à coup :
« *Mon père!* oui, c'est lui, c'est son ange, » crie l'enfant.
La mère pâlit au seul bruit du **marteau** ;
l'enfant effrayé appelle à grands cris *son père*
qu'il a vu, dans son délire, revenir des combats,
car le mal augmentait toujours.

La mère va ouvrir pour calmer son enfant :
le père blessé était là, transi de froid.
Un pressentiment l'a ramené auprès de **la mère**.
Il prend dans ses bras son fils qui crie **mon père** !
Il le caresse et l'interroge, mais il n'obtient plus de réponse :
l'enfant s'endormait pour toujours.

Avez-vous remarqué dans cette ballade, car c'en est une, que le premier mot de chaque vers ou plutôt de chaque ligne devient en général le dernier du second ou du troisième vers suivant? Cette combinaison est plus difficile que la rime. Je réclame donc pour moi, l'auteur de ce nouveau genre de versification, une petite place à l'Académie française, le droit dans cette enceinte, d'éclairer les académiciens qui en sortent.

— Comment? De les éclairer? Quelle outrecuidance!

— Oui, de les éclairer avec.... des bougies. Venez dire à présent que je ne suis pas modeste.

Cependant le bateau avance toujours; mais quelle chaleur! Nous essayons de descendre aux salons pour nous parer du soleil : il y a de l'ombre, mais pas d'air. Nous mourons de soif; mais la bière ne désaltère pas, le vin ne peut se boire et la limonade est comme le vin. Nous remontons sur le pont : il y a de l'air, mais de l'air chauffé par le soleil, chauffé par les chaudières. Nous cherchons le frais sous la toile des premières : on nous renvoie aux secondes qui n'ont pas de toile. De guerre lasse, nous nous approchons de la grande cheminée, assez près pour avoir de l'ombre, assez loin pour n'être pas brûlés par la vapeur.

Après avoir touché à Evian, nous quittons la rive savoisienne pour aller toucher, à Ouchy, la rive vaudoise, c'est-à-dire que nous traversons le lac dans sa plus grande largeur, comme nous l'aurons fait dans sa plus grande longueur, lorsque d'Ouchy nous serons revenus à Bouveret, à l'embouchure du Rhône et, par conséquent, de nouveau sur la rive savoisienne. On écrirait tout un volume et même dix volumes, il est vrai qu'il faudrait alors un peu d'imagination, mais enfin on écrirait combien de choses sous ce seul titre : *D'Ouchy à Bouveret.* On pourrait parler de Vinet, qui est né à Ouchy et qui mourut à Clarens; de Lausanne, que l'on aperçoit sur la hauteur; de Cully, qui fait penser au major Davel; de Vevey et de sa fête dont nous voyons les préparatifs; de Clarens, c'est-à-dire du bosquet de Julie, de la Nouvelle Héloïse et dès lors de l'immortel auteur du Contrat social; — de Montreux au doux climat; de Veytaux, séjour actuel d'Edgar Quinet; de Chillon, qui rappelle Pierre de Savoie, Bonivard et la Réformation; enfin du château de Blonay, de celui du Châtelard et de combien d'autres auxquels se rattachent des souvenirs de toutes les étapes de l'histoire. Puis de ces belles Alpes que nous

apercevons à droite, à gauche et devant nous. Ici la Dent de Jaman et la Tinière, non loin de Villeneuve; là les monts de Meillerie, la Dent d'Oche et celle du Midi; tout près de ces sommités, la Dent de Morcles, le Grand-Mûveran et, un peu plus loin, les Diablerets. Toute une troupe de géants pour garder l'entrée du Valais! C'est un magnifique tableau.

Que de souvenirs enserrés entre ce gracieux rivage et ces pics sourcilleux! Tout cela est grandiose et tout cela se confond : l'histoire, la nature et le Créateur font vibrer en moi (et, je pense, en mon ami aussi) des sentiments d'enthousiasme pour la patrie, d'amour et de reconnaissance pour Dieu, qui a mis tant de poésie dans ses œuvres.

Dieu, patrie, amour et poésie, voilà de ces grands mots qui éveillent de grandes pensées, mais de ces mots que l'on profane aussi, parce qu'on ne les comprend pas. Nous ne pouvons traduire nos émotions que par ce seul mot : Dieu!

Oui! à Dieu notre reconnaissance, à lui qui nous prodigue ses bienfaits : la santé, la faculté de jouir, le bonheur d'être libres et de contempler, d'aimer cette terre de la liberté! Je veux croire à son amour dont

ici-bas il me donne déjà tant de preuves. Oui, je veux croire à son sacrifice, malgré les moqueries des incrédules. Oui, je lui demanderai un cœur sincère, noble et joyeux; je mettrai ma confiance en lui et dans le sang expiatoire répandu pour l'humanité.

Telles sont les dispositions que réveille en moi la magnificence du spectacle qui se déroule sous nos yeux. Puissent ces émotions être moins passagères que tant d'autres.

Le frais du soir commençait à venir quand nous arrivâmes à l'autre rive. Ici il n'est plus possible de jouir du panorama environnant; d'ailleurs il gagne à être vu de loin : les montagnes, comme les tableaux, ont leur point de vue ; ce n'est pas de trop près qu'on peut le mieux en contempler les beautés. Il faut être non-seulement à distance, mais à la bonne distance pour que les reflets et les formes se produisent, que les contours se dessinent, en un mot pour que la perspective ne perde aucun de ses effets.

La distance entre Bouveret et St-Maurice est d'autant moins grande qu'elle se fait en chemin de fer. Nous aimerions bien encore visiter l'embouchure du Rhône, mais le sifflet strident de la locomotive se fait

entendre et il faut bien écouter ce rappel au lieu d'écouter notre fantaisie. Nous voilà donc *envagonnés;* qu'on me pardonne l'expression, si c'est un néologisme.

Nous commençons enfin notre entrée dans le Valais, mais sans absolument rien voir du Valais, d'abord parce qu'il fait nuit (cette raison est si bonne que je pourrais me dispenser de la suivante), ensuite parce que nous sommes à moitié endormis.

Nous entendons pourtant une conversation sur les villes de France en général et sur Marseille et Lyon en particulier. Deux Français en causent avec cette légèreté si naturelle au caractère de leur nation. M. L. T. veut relever quelques points qui lui paraissent jurer singulièrement avec ses connaissances géographiques; il se met ainsi en relations avec nos compagnons de route, qui, grâce à son babil, n'ignorent plus aucune circonstance de notre voyage. Je suis plus circonspect, et il m'est impossible de prime-abord de satisfaire la curiosité de celui qui s'obstine à m'interroger. Ces messieurs sont des commerçants, et ils ne comprennent pas que nous puissions voyager pour autre chose que pour des affaires. Eux parlent de l'article toile de coton, de l'article café et chicorée et sont

bien loin de se douter que nous puissions nous occuper de l'article simple; eux spéculent dans les articles de commerce et nous, nous enseignons modestement l'article contracté; eux sont participants d'entreprises financières qui réussissent et nous, nous entreprenons d'enseigner les participes sans réussir : en un mot ils vivent de commerce et nous de grammaire.

J'ai dit que le trajet jusqu'à St-Maurice n'était pas très-long; cependant nous nous arrêtons à Bex; nous ralentissons sur le grand pont du Rhône et nous stationnons encore ailleurs, je crois; nous arrivons donc assez tard à notre destination; la locomotive doit en outre lutter contre la pente de la voie ferrée, pente qui est dans les Alpes tout autre que sur le plateau.

A St-Maurice, nous nous informons de l'hôtel de l'Union que notre guide recommande aux touristes.

— Ici, répond un sommelier, envoyé pour quérir des voyageurs.

— Non, Messieurs, c'est chez nous, crie un autre.

— Comment, leur fis-je, concilier des indications aussi contradictoires?

— Pardon, Messieurs, reprend le premier, c'est que *l'Union* n'existe plus.

— Oui, oui, c'est ce que je vois très-bien, dit malicieusement mon ami, qui a de l'esprit toujours, mais surtout en voyage.

Il faut donc se décider à prendre un autre hôtel, et pendant que notre aimable hôtesse prépare notre souper (ou peut-être après le souper), nous visitons la ville au clair de la lune, et à l'obscurité du brouillard, car il y a alternativement l'un et l'autre ce soir-là à St-Maurice.

Tout près de l'hôtel se trouve l'abbaye des Augustins. Elle a été fondée par St-Théodore, évêque du Valais, puis dotée au 6e siècle par cet infortuné fils de Gondebaud, Sigismond, le dernier roi du premier royaume de Bourgogne. Nous avons visité là, le lendemain, la chapelle du trésor et le trésor même composé de reliques et de vases précieux auxquels le sacristain, qui nous les montre, attache une grande importance historique et des vertus qui excitent nos sourires.

Une autre abbaye, dite de St-Maurice, qu'il ne faut pas confondre avec celle des Augustins, fut fondée au 4e siècle en l'honneur de Maurice, chef de la légion thébaine (ou thébéenne) composée de 6600 soldats qui préférèrent la palme du martyre à l'abjuration. Cette

légende se rapporte à un événement qui se passait au 3e siècle sous l'empereur Maximien. Peu après, la ville, qui portait alors le nom de Ternade, prit celui d'Agaune, mot qui, selon quelques-uns, signifie victime ou martyr; enfin Agaune devint plus tard St-Maurice, nom qu'elle gardera longtemps, j'espère.

Plus loin, nous trouvons le vieux château, avec les fortifications qui l'avoisinent; une garnison romaine l'a occupé; il servit plus tard et jusqu'en 1798 de résidence à un bailli, et maintenant la gendarmerie qui l'habite le laisse un peu tomber en ruines.

Le pont du Rhône n'est pas loin du château; il est d'une seule arche et relie la Dent de Morcles à celle du Midi; c'est-à-dire le canton de Vaud à celui du Valais. Là était une porte qui permettait de fermer toute la vallée.

Mentionnons encore l'hôtel de ville où l'inscription latine *Christiana sum ab anno LVIII* rappelle, suivant un historien, que St-Maurice a connu le christianisme depuis l'an 58. C'est possible, mais c'est peu probable. Du reste voilà assez d'histoire pour un jour et pour une petite ville.

III

La Grotte aux fées de St-Maurice. — La Dent du Midi. — Un paysan qui sait la géographie aussi bien que ses vaches. — La fleur des glaciers. — Les cerises du plateau de Vérossaz. — Mon ami Ph. P. — Des truites au poids de l'or. — La cascade de Pissevache. — La jeune Genevoise.

Aujourd'hui nous nous proposons de franchir la petite Dent du Midi. Il faut toute une journée pour cela et encore s'agit-il de se lever matin. C'est un peu ennuyant, mais en voyage il faut toujours compter sur quelques inconvénients, même sur celui de marcher lorsqu'on voudrait dormir. Nous partons donc avant le lever du soleil; il est vrai que, même en juillet, il se lève tard ici, vu la hauteur des montagnes. Nous arrivons d'abord à la Grotte aux fées. Pour la visiter il nous faut des cartes d'entrée et des guides, et comme nous trouvons cela au château de St-Maurice, nous commençons par en réveiller les habitants tout surpris de nous voir d'aussi bonne heure; ils se rassurent bientôt en constatant que l'ennemi n'est en définitive qu'un incommode ami. Nous pénétrons donc sans coup férir

dans les appartements de la moderne châtelaine; en achevant sa toilette, elle nous donne des cartes et réveille un jeune guide qui se frotte les yeux et bâille pour protester de son sommeil.

Nous visitons enfin cette immense grotte d'une profondeur de 650 mètres, mais que nous mettons une demi-heure à parcourir. Il y a par-ci par-là des flaques d'eau que le guide appelle des lacs, attendu qu'on les traversait, il y a quelques mois, dans un petit bateau; l'eau s'étant écoulée en partie, un pont fort glissant, une planche, a remplacé le bateau. Nous faisons dans cette caverne des tours et des détours si vifs et si longs, nous montons des pentes si roides et si humides, nous allons si fort et si loin, que le vertige nous prend et que nous frissonnons, malgré nos manteaux qui nous sont prêtés d'ailleurs plus pour nous préserver de la saleté des parois qui font gouttières, que de la crudité de cet abîme. Cependant nous allons toujours; nous trouvons, placée derrière une grille, une tête de mort qui a déjà épouvanté bien des visiteurs et des visiteuses surtout; d'autres au contraire ont poussé la fanfaronnerie jusqu'à embrasser ce crâne humide et noirci. Notre enthousiasme ne va certes pas si loin, il s'éteint

avec nos bougies et je parle de retourner; mais il faut continuer, car notre jeune guide, enfant de 10 à 13 ans, se moquerait de nous. Encore un ou deux pas difficiles et nous sommes au bout; je me trompe, la grotte ne finit pas ici, mais au delà l'air manque, aucune lumière ne peut résister et le péril s'en accroît d'autant.

— Peut-on encore faire quelques pas? dis-je à notre guide.

— Oui, Monsieur, mais ça coûte.

— Ah! et combien cela coûte-t-il, mon garçon?

— Oh! ça ne coûte rien, mais *des fois* ça coûte la vie.

— Vraiment? Alors retournons, car je trouve moi que ça coûte un peu cher.

Je me souciais peu en effet d'avoir pour tombeau la Dent du Midi, c'est-à-dire neuf ou dix mille pieds de roches et de glaciers sur la tête; c'est bien assez d'avoir cinq pieds de terre : le reste est du luxe. Il est vrai que les rois d'Egypte n'avaient guère moins que des montagnes pour tombeaux, mais l'histoire ne dit pas qu'ils en dormissent mieux.

Après la grotte, vient le plateau de Vérossaz qui

sert de base et de gradin à la Dent du Midi; nous y arrivons joyeux de revoir le soleil et de nous sentir réchauffés par ses rayons. Quel contraste avec la grotte! dans celle-ci tout est froid, humide, solitaire; là tout est éclairé par une vive lumière; tout respire la vie, la gaieté. De rustiques hameaux, perdus dans des touffes de noyers, sont disséminés sur le plateau et forment une couronne au pied de la montagne. Les paysans travaillent d'un air si heureux! les montagnes de l'autre chaîne, la Dent de Morcles et les Diablerets se présentent si bien! enfin tout est si beau que nous ralentissons le pas pour prolonger plus longtemps le plaisir.

Bientôt pourtant il faut nous arracher à cette contemplation pour commencer une bonne fois l'ascension de la Dent du Midi. Nous avons sans doute perdu le chemin; mais non, il n'y a plus de chemin une fois arrivé à quelques centaines de mètres au dessus du plateau. C'est alors qu'il faut monter en collant le nez à la montagne; nos cannes deviennent inutiles, car nous marchons à quatre comme les chèvres, mais moins bien qu'elles; nous trouvons parfois de l'eau et nous nous désaltérons; des fraises et des futaies et nous nous re-

posons. Mais quelle chaleur! mais que de peine! Décidément le plaisir est trop chèrement payé. Nous arrivons sur un premier repli de la montagne où la forêt disparaît pour faire place, non pas aux glaciers, qui sont plus haut, mais à des pâturages recouverts de rhododendron, la rose des Alpes.

Voici un chalet; espérons que nous y pourrons dîner. Il est déjà midi et nous n'avons pas même pu déjeuner. Nous demandons du pain, il n'y a que des pommes de terre crues et du fromage; nous voulons de la crême, on nous offre du *petit-lait;* nous désirons de bon lait au moins et il n'y a que de l'eau. Il faut donc se résigner à jeûner ou à mourir de faim; prenons d'abord le premier parti, il sera toujours assez temps de prendre le second.

— D'où venez-vous, braves gens? nous fait le maître du chalet au moment où nous allons partir.

— De St-Maurice, Monsieur.

— Oui, ce matin, je comprends, mais vous êtes étrangers et je voulais savoir de quel pays.

— Eh bien, nous venons du canton de Neuchâtel.

— Est-ce bien loin, ça?

— Sans doute, mais vous savez pourtant que c'est en Suisse.

— Ah! *pardine,* je crois alors que je passe par là quand je vais sur la Gemmi.

— Vous vous trompez, brave homme, la Gemmi est tout près d'ici, dans votre canton même, et Neuchâtel s'en trouve très-éloigné.

Et notre bonhomme ouvrait des yeux aussi grands et aussi ronds que ceux de ses vaches. Nous voulions profiter de son étonnement pour lui donner une petite leçon de géographie, quand il nous fit observer qu'il savait les chemins pour aller jusqu'à Bex, qui est à 4 ou 5 lieues, et même jusqu'à Sion, qui est un peu plus loin, et que toute cette *grâgeôphie* ne lui servirait nullement à retrouver ni le sentier du chalet quand il y a du brouillard, ni ses chèvres lorsqu'elles s'avisent de courir jusqu'au pied des glaciers.

Voilà donc un homme qui nie l'utilité des sciences et qui affirme que l'on peut s'en passer, puisque, ajoute-t-il, les chèvres et les vaches retrouvent sans cela leur étable, ce qui prouve qu'elles ne sont pas aussi *bêtes* que certaines gens.

Est-il plus malheureux d'ignorer les plus élémentaires notions des sciences, de confondre peut-être Paris avec Charlemagne, de faire une seule et même ville de la

Sion biblique et de la capitale du Valais? Non, il n'est pas malheureux pour cela. Mais il ne jouit pas comme nous; il lui manque un des côtés de la vie, la poésie; car l'homme ne vit pas seulement de pain. Non, il n'est pas malheureux, mais nous sommes pourtant plus heureux, car nous faisons de la vie intellectuelle une jouissance d'abord, la plus noble, et aussi un des moyens pour devenir vertueux; car l'étude bien dirigée développe les sentiments généreux, forme l'éducation et excite à la vertu sans laquelle je n'admets pas de bonheur; car les jouissances matérielles, les fruits du péché produisent le remords et ne donnent pas le bonheur. Il est vrai que ce que nous appelons beau, grand, noble, généreux, les arts, la poésie, les sciences, tout cela n'est pas encore le bonheur, car il n'est pas ici-bas. L'homme qui a tout pour être heureux, santé, science, gloire et richesse, même la vertu, n'a pas encore le bonheur : la pensée qu'il devra tout quitter suffit pour lui prouver qu'il ne doit pas mettre sa confiance dans les choses d'ici-bas.

Mais voilà bien de la philosophie pour gravir la Dent du Midi. Heureusement qu'en philosophant nous avançons toujours; seulement nous ne trouvons plus ni

chalet, et nous avons encore faim; ni fraises, ni filet d'eau, et nous mourons de soif; ni haie, ni arbuste et, partant, plus d'ombrage, et nous suffoquons. C'est plus que de la chaleur, c'est de la brûlure : le Sahara est moins chaud, les pays de l'équateur moins brûlants que les pentes de la montagne. Nous ôtons alternativement chemise et pantalon. Ce primitif costume nous donne l'air de sauvages des forêts de l'Orénoque. — Patience, encore une heure ou deux et nous trouverons un air moins accablant, qui nous rafraîchira, et de la neige qui calmera notre soif et trompera notre faim. Puis quelle vue sur les montagnes! puis quelle vue sur une partie du lac et sur le plateau! Les vallées paraissent de là comme des crevasses et les villages comme des fourmillières. Cela se comprend, cette sommité a plus de 3,000 mètres. A nos pieds quelle variété de fleurs! ici des *Asters amellus*, que nous prenons d'abord pour des marguerites bleues (le chrisanthème leucanthème) ; là, mais plus haut encore, la *linaire alpine*, et enfin, à l'extrémité d'un rocher, d'autres petites fleurs blanches (probablement *l'Androsace)*, toutes seulettes qui me font penser à une charmante poésie de Madame Emile de Girardin, dont on

me permettra, pour traduire mes émotions, de citer quelques strophes:

J'ai placé ma demeure au-dessus de l'orage;
J'entends le vent gémir, mais je ne le sens pas.
Je n'ai que la fraîcheur du torrent qui ravage
Les plaines de là-bas.

La rose des glaciers qu'un noir rocher protége,
Ainsi fleurit sans crainte à l'abri des autans,
Et dans ces champs maudits, dans ces déserts de neige
Trouve seule un printemps.

Ainsi, dans ces vallons de misère profonde,
Dans ces champs d'égoïsme où rien ne peut germer,
Dans ce pays d'ingrats, dans ce désert du monde
Je fleuris pour aimer.

Oui, je crois au bonheur, à ma brillante étoile;
Un ange protecteur me guide par la main,
Et j'irai jusqu'à Dieu sans déchirer mon voile
Aux ronces du chemin.

Poésie et nature! que tout cela est beau; ne le trouves-tu pas comme moi, ami qui partages mes fatigues? Mais pourquoi ne dis-tu rien? Ne serais-tu pas ému? Oh! certes tu l'es autant que moi, seulement ton émotion ne peut se traduire que par un religieux silence

et tes sentiments sont peut-être plus profonds que les miens!

Oui, je le sais, lorsqu'on domine du haut d'un sommet les vallées, les forêts, les pâturages; quand on foule à ses pieds les inertes rochers que les siècles ont noircis; quand on se sent seul avec la nature sauvage, on éprouve parfois, n'est-ce pas? cher ami, des émotions si fortes qu'elles sont intraduisibles, parce que le cœur se trouve inondé d'une intime joie, mêlée à je ne sais quelle crainte, et que ces étranges sentiments font à la fois douter et espérer. On doute, car l'immensité vous confond; vous vous sentez anéantie, fragile existence, qui n'êtes qu'un globule d'eau dans les flots de l'univers. On espère aussi, parce qu'à côté de la matière inerte il y a la vie; à côté du granit, la fleur; parce qu'avec la fleur il y a l'insecte et toute cette hiérarchie d'animaux qui arrive à l'homme et que l'homme touche à Dieu, dont la grandeur éclate ici avec tant de puissance. Or, croire en Dieu, c'est déjà la foi qui détruit l'idée du néant; c'est bientôt la douce espérance en son amour. Oui, espérons, car il n'y a pas seulement la matière, qui est la force brutale et périssable, un néant; il y a aussi la vie, la liberté, c'est-à-dire la pen-

sée, qui est éternelle. Oui, confions-nous en Dieu, car s'il a mis dans nos corps la fragilité et le néant, il nous donne pourtant dans nos âmes la preuve de notre immortalité.

Encore une fois voilà bien des réflexions, c'est presque de la psychologie. Mais, si le sommet d'une montagne fait surgir en moi de nouvelles idées; si la solitude, si le parfum de la fleur, si la pierre que je heurte, si tout cela me procure à la fois mille pensées diverses, dois-je tout simplement dire, sans rien exprimer de mes émotions, que j'ai éprouvé du plaisir ou de la douleur? Alors il n'y a plus de liberté. Brisons notre plume. Mais auparavant, descendons la Dent du Midi. C'est bien le moment : voici un orage qui nous arrache à toutes nos contemplations et nous force à regagner les vallées.

Nous prenons un autre côté de la montagne, sans plus trouver de chemin qu'en montant. A deux ou trois mille pieds plus bas, nous trouvons de quoi nous rassasier dans un chalet, et plus loin, sur le plateau, de quoi nous désaltérer, des cerises. Au chalet, un brave chevrier, moins stupide que le paysan, son confrère, va traire ses chèvres, pour que nous ayons du

lait chaud, mais il en refuse d'abord le paiement; nous le forçons pourtant à accepter quelques centimes.

Quant aux cerises, les choses se passent d'une autre manière. Nous commençons par nous adresser à un paysan perché sur un énorme cerisier.

— Monsieur, nous avons soif, voulez-vous nous vendre des cerises?

— Mangez toujours celles de ce panier, on s'arrangera bien.

— Mais elles ont été cuites ces cerises, nous en voulons d'autres.

Le bonhomme, vexé, descend trois échelons.

— Alors, passez votre chemin.

— Non, monsieur, nous allons faire un marché.

— Ah! attendez un peu, je descends. Et il attrape le quatrième échelon de l'extrémité supérieure de son échelle.

— Ne vous dérangez donc pas.

— Si, si, du moment qu'il y a un marché à faire....... Et il se trouve sur le sixième échelon.

— Mais, monsieur, nous n'avons pas besoin de formalités notariales pour des cerises.

— Je le pense, mais puisqu'il s'agit d'un marché, je suis à vous tout de suite.

Il gagne encore deux échelons et nous regarde en s'arrêtant.

— Si vous voulez descendre, dépêchez vous donc, nous mourons de soif.

Le paysan remonte trois échelons et paraît vouloir poser de là haut son ultimatum.

— Vous êtes Parisiens, messieurs? nous dit-il.

— Nous vous dirons cela plus tard, le plus pressé maintenant c'est pour vous de vendre, et pour nous de manger des cerises.

Notre homme se remet à monter. Si le manége dure comme cela une heure, ou seulement jusqu'à ce qu'il soit au bas de son échelle, nous ne mourrons pas d'indigestion, mais de soif.

— Voyons, monsieur, voulez-vous, oui ou non, nous laisser manger des cerises?

— Sans doute que je le veux, mais attendez.

— Parbleu, nous n'avons fait que ça depuis vingt minutes.

Notre bonhomme s'apprête à descendre cette fois,

car il gagne d'un seul coup le dixième échelon; mais là il s'arrête....

— Encore? fis-je à mon ami.

— Tais-toi. Si tu le fâches, nous n'aurons rien.

— Monsieur, restez donc sur votre arbre et écoutez nos propositions, lui dis-je de ma voix la plus caline.

— J'écoute. — Mais, pour mieux entendre, il se rapproche du ciel et se prend à rire.

— Vous écoutez, eh bien, nous allons choisir chacun un cerisier, nous mangerons tout ce qu'il nous sera possible et quand nous aurons fini, vous nous demanderez tout ce que vous voudrez.

— Bien, Messieurs, bien; pourquoi n'avez-vous pas dit cela tout de suite. Montez, montez.

Je n'avais pas attendu l'ordre du brave homme pour choisir de l'œil un des plus beaux arbres, qui portait au moins 100 livres des plus belles cerises; mais je m'aperçus avec dépit que mon ami avait fait le même choix; je lui fis aigrement observer qu'il ferait bien mieux d'aller ailleurs, attendu que le prix sera le même.

Il répond que nous irons ensemble sur un autre quand nous aurons *raclé* celui-ci. La consommation

qu'il se promettait donc de faire pouvait bien me laisser des doutes sur la possibilité de me rassasier moi-même, et vraiment lorsque je le vis à l'œuvre, je commençai à craindre un peu pour lui, qu'il ne s'étouffât, et beaucoup pour moi, que je ne dusse quitter l'arbre avant d'être satisfait.

— Vois-tu la Dent du Midi, d'où nous venons? lui fis-je, pour un peu le distraire de sa gloutonnerie.

— Non, je ne vois que.... et il avalait toujours en parlant... je ne vois que... les queues des cerises mangées.

Sa gourmandise faillit le mettre en plus grand danger. D'abord en descendant il dut soutenir un assaut avec l'homme *à l'échelle* qui, enfin, était descendu et ne paraissait pas très-content du prix auquel nous cotions ses cerises. — L'autre, disait-il, en a fait une si grande *destruction* (et par l'autre il désignait mon ami), que *tout également*, deux francs, *ça ce n'est guère*.

Plus loin mon ami Léon T. fut malade, si malade que je crus un moment qu'il trépasserait. Je lui dis d'attendre pour mourir que nous fussions arrivés à St-Maurice, où nous sommes bientôt.

Cependant, les cerises n'ont passé ni la faim, ni la soif. Nous nous hâtons de faire préparer notre souper.

L'hôtesse nous dit avoir tout ce que nous voudrons : du chamois, du bœuf, du poisson *et* des truites.

— Du poisson et des truites, Madame?

— Oui, oui, du poisson *et*... *et* des truites!

— Mais pourquoi faites-vous cette distinction, les truites sont aussi du poisson; il serait mieux de dire des truites ou d'autre poisson.

— Sans doute, Messieurs, que les truites sont aussi du poisson, mais celles du Rhône sont très-délicates et...

— Ah! je comprends maintenant, fait mon ami, et vous nous prévenez que la carte portera en compte la délicatesse de la truite; nous vous remercions de *la vôtre*, Madame; mais va quand même pour les truites et hâtez-vous, je vous prie.

Après le souper nous nous décidons à aller coucher le soir même à Sion. Le train doit partir dans une heure ou deux et nous pourrons le prendre à Evionnaz, station à une lieue plus en avant. Or, comme nous tenons à visiter la célèbre cascade de Pissevache et surtout à arriver à la station avant le train, nous nous faisons conduire en voiture.

Pendant qu'on attelle le cheval, mon ami Léon T. tout en sortant, aperçoit dans une salle voisine une personne de notre village. Il m'appelle, c'est mon ami Philippe.

— Toi, ici? lui dis-je.

— Toi là? me fit-il.

— Oui, je fais mon tour des Alpes. Nous venons hier de Genève, aujourd'hui de la Dent du Midi et nous allons coucher à Sion ce soir même; mais nous voulons auparavant visiter Pissevache. Voilà la voiture qui doit nous y conduire.

— Moi, je vais aux bains de Louèche; j'attends ici depuis quatre ou cinq heures un nouveau train, celui qui doit vous prendre plus loin et, comme vous, pour cette nuit je reste à Sion.

— Nous nous reverrons là.

— Bien. Hôtel de la Croix-blanche?

— Hôtel de la Croix-blanche!

— Adieu, mon cher Philippe.

— Au revoir, mon cher C.-W.

Et notre cocher, qui n'est autre que l'hôtelier chez qui nous avons logé, nous emporte avec une vitesse prodigieuse. Nous ne sommes pas, mon compagnon de

route et moi, seuls en voiture : un Genevois et son aimable enfant nous accompagne.

Notre conducteur est un charmant homme, qui nous fait admirer les beautés du pays, en arrêtant son cheval ici, en le faisant trotter là, et en causant toujours; mais s'il cumule les triples fonctions de cicerone, de cocher et d'aubergiste, il sait aussi établir triples comptes dans son mémoire. Il nous fait payer d'abord comme hôtelier, ses truites à raison de 3 francs pièce, et ses truites (si c'en est) ne sont guère plus grosses que les perchettes de nos ruisseaux; comme conducteur, il tarife son cheval à 10 francs l'heure, et dans l'heure sont comprises les stations aux auberges où nous devons payer encore le picotin pour la bête et la bouteille pour l'homme.

Ne nous plaignons pas trop pourtant : voici la fameuse cascade; elle est formée par la Salence qui toute furieuse descend de la Dent du Midi, où nous avons été ce matin. Un beau clair de lune, le plus beau que j'aie jamais vu, vient mêler ses reflets argentés aux flots écumeux du torrent; celui-ci se précipite, grondant, irrité, d'une hauteur de 180 pieds et ressemble à une immense écharpe de fine gaze jetée sur le flanc

de la montagne. J'avance tout près, mais si près que je suis en deux minutes trempé comme par deux heures de pluie. La jeune fille veut absolument me suivre, malgré les avertissements de son prudent père.

— Viens donc ici; ne va pas là, Hortense.

— Il n'y a pas de danger, répondait-elle, puisque Monsieur peut y aller.

— Toutefois faites attention, mademoiselle; les cailloux sont glissants, la berge est inclinée, et je vous assure qu'une fois là-bas (et je lui montrais le fond du torrent)... je n'aurais pas le courage d'aller vous repêcher.

— Je le comprends, Monsieur, et afin que je vous épargne cette peine, donnez-moi votre bras, ce sera plus facile et tout aussi galant.

— Très-volontiers, ma chère enfant, mais vous ne pourrez venir jusqu'ici.

— J'irai si vous venez me chercher.

Je fis quelques pas en arrière, je lui tendis la main et elle me suivit sans hésitation. Réellement cette enfant faisait mon admiration par son courage et sa franchise.

Le père renouvelle ses instances, mais le bruit de la

cascade couvrait ses paroles, je ne voyais que ses gestes de terreur et je n'entendais que la jeune fille qui répondait avec assurance : « Je ne risque rien, puisque Monsieur est avec moi. »

Cette confiance me rendait fier; elle me rehaussait à mes propres yeux. Pour la première fois je me sentais protecteur, pour la première fois je compris le bonheur qu'un père peut éprouver en protégeant ses enfants.

Mais laissons ces réflexions qui conviennent peu à un célibataire qui a passé 25 ans, ramenons toute joyeuse cette enfant à son prudent père, quittons la cascade qui nous a trempés et prenons enfin le chemin de fer pour Sion, après avoir serré la main de nos deux aimables compagnons (père et fille) qui ne viennent pas plus loin.

— Holà, les amis; bonsoir, les amis, crie une voix au moment où nous entrons dans la capitale du Valais.

— Ah! c'est toi, Philippe?

— Oui. Vous *revoilà.*

— Nous *revoici.* Nous avons vu Pissevache. Quelle belle cascade! Que c'était beau! que c'était...

— Moi aussi je l'ai vue; le train s'est arrêté vis-à-vis, et ainsi sans me déranger et tout en fumant mon cigare, j'ai profité du spectacle qui vous a coûté cinq ou six francs, je pense.

— Mais, cher ami, tu n'as pas joui comme nous, tu n'as pas été baigné par la pluie de la chute, tu n'as ni bu de son eau, ni vu son écume; tu n'as éprouvé enfin aucune des émotions que procure le danger; car nous avons failli glisser dans le torrent et, mon cher, sans nous une charmante jeune fille y serait tombée.

— Tâ! tâ! tâ! belles prouesses que tout cela. Vous avez décidément en voyage l'esprit à côté de la cervelle. Le plus clair de l'affaire, c'est que j'ai gagné sept francs et que vous les avez perdus.

— Non, Philippe, ce qui est plus clair encore, c'est que nous avons vu la cascade au clair de la lune et que toi, si tu n'as aucuns regrets de ne l'avoir pas vue comme nous, tu ne comprends rien aux jouissances du touriste.

— Voyons, voyons, vous avez la berlue. C'est fort heureux que nous arrivions à l'hôtel où vous trouverez un peu de sommeil, ce qui pour vous équivaudra à une douche.

Notre ami a peut-être raison, moins la douche, qui est une véritable malice; nous avons en effet grand besoin de dormir. Ce matin, nous nous sommes levés avant le jour, nous avons d'abord visité la grotte aux fées, gravi et descendu la petite Dent du Midi, parcouru les rues et les environs de St-Maurice, contemplé Pissevache et enfin nous sommes arrivés à Sion. Voilà une journée des mieux remplies, ce me semble, puisqu'il a fallu seize pages pour l'écrire.

Cependant avant de dormir, il s'agit de voir à quelle heure nous devrons nous réveiller, et cela dépendra du départ des voitures.

Nous allons aux renseignements. Un conducteur nous offre d'abord de nous transporter jusqu'à Viége pour 50 francs; il a une belle et grande berline, de bons chevaux, etc.; tout ceci, sauf le prix, nous plairait assez. Il trouve, lui, le prix très-modéré et s'il n'avait pas l'espérance de faire *double voiture,* c'est-à-dire de ramener de Viége à Sion des voyageurs qui paieront davantage, il ne se mettrait pas à nos ordres. Un autre exige cinq francs de moins et dit faire une grande concession. Nous refusons encore et grâce à notre persévérance et à moi surtout, qui suis chargé de négocier

l'affaire, nous payons jusqu'à Brigue, pour cinq lieues de plus, 35 francs de moins.

Trente-cinq francs de gagné, dis-je à part moi, voilà la bonne manière de voler les voleurs : savoir se défendre. On nous avait *carottés* à St-Maurice et j'avais juré, encore assez tôt, que personne ne nous y prendrait plus. — Après cet arrangement pris pour le lendemain, allons nous reposer dans les bras de **l'orfève,** comme dit notre ami Philippe, négociant en montres, et, par conséquent, plus fort en bijouterie qu'en mythologie.



IV

Sion. — La légende de la Tour des Chiens. — La vallée du Rhône. — Impressions en voiture. — Le Président de commune et le drapeau fédéral. — Valaisans et Valaisannes. — Une nuit dans une auberge où l'on assassine.

Nous sommes réveillés de grand matin par notre ami Philippe, qui veut décidément nous quitter ici pour se rendre à Louèche-les-Bains où il a hâte d'arriver. Il ferait mieux d'attendre une autre diligence, et surtout mieux encore de nous laisser dormir. Mais c'est un homme de commerce qui toujours met en pratique ce proverbe anglais : *Times is money* (le temps c'est de l'argent).

Nous le laissons partir et, après avoir dormi encore quelques heures, nous commençons notre visite de la ville par l'ascension des rochers qui supportent les ruines d'un vieux château, celui du Tourbillon. Il est à 555 pieds au-dessus de la ville et l'on y arrive par un sentier taillé dans le roc. C'est du haut de ce rocher qu'on a la vue la plus belle et la plus étendue de la

vallée du Rhône; on la domine de Sierre à Martigny. On a devant soi les Mayens, colline où croissent en pleine terre le grenadier, le mûrier et le laurier; il s'y trouve des vignes, des jardins, des villas et des promenades. Un peu à gauche s'ouvre la vallée latérale de Bramois, qui est elle-même formée de la réunion de deux autres vallées, celles d'Hérins et d'Hérémence, dans lesquelles aboutissent encore d'autres vallons latéraux. Derrière soi, sont le col du Sanetsch et celui du Rawyl qui conduisent dans le canton de Berne et dans celui de Fribourg. Si maintenant on ajoute que le chemin de fer met Sion en rapport direct avec Bouveret, c'est-à-dire avec Lausanne et Genève; si l'on considère que cette ville est sur le passage des principaux cols qui relient les Alpes bernoises au Montblanc, visités par des milliers d'étrangers; si l'on se rappelle que la route du Haut-Valais fait communiquer Sion avec l'Italie par le Simplon, avec les petits cantons (le centre de la Suisse) par la Fourka, l'on se demande pourquoi l'ancien chef-lieu d'un ancien département ne sort pas de l'espèce de léthargie où cette ville semble se complaire? Pourquoi ces rues étroites, bordées de fumiers? Pourquoi ces vieilles bicoques en

bois quand on a le granit à deux pas? Pourquoi, sauf quelques rues alignées, ce plan irrégulier de la ville, qui jure avec les plus élémentaires notions de la géométrie? Pourquoi....? Voyons Sédunois, vous devez quelque chose aux étrangers, à moins que vous ne teniez à les éloigner; il ne faut point disputer des goûts. Mais vous avez une des plus belles positions de la Suisse pour décupler vos ressources, et vous restez stationnaires! Vous pourriez faire de votre ville un séjour agréable pour les étrangers, mais les touristes y descendent seulement pour y coucher,.... quand ils y couchent, et ils ne peuvent demeurer là plus d'une nuit.

Vous avez canalisé la Sionne, dites-vous; vous avez fait une grande route pour aboutir à la gare, soit; mais est-ce là tout ce que vous pouvez faire? Puis quel mérite à se préserver des dégâts d'un torrent et à ne point trop bouder le chemin de fer. Votre intérêt bien entendu et l'instinct de la préservation devaient seuls suffire à l'exécution de ces travaux.

Du haut du Tourbillon nous contemplons la ville de Sion qui mériterait par son histoire et sa position de devenir si florissante et qui, pourtant, est si mal partagée. Nos regards se reportent ensuite sur les ruines

au milieu desquelles nous nous trouvons; puis sur les vieux monuments voisins qui attestent une antique splendeur; mais qui, eux aussi, seront bientôt des ruines, car l'on ne fait rien pour les conserver.

Voilà le château de Valéria qui date des Romains et que nous visitons; la chapelle de Tous-les-Saints, qu'une vieille femme nous donne comme venant de Charlemagne. Je lui fais observer qu'on pourrait donner à cet édifice une origine encore plus ancienne, vu son état de dégradation. Plus loin est l'antique château de Majorie, ancienne résidence des évêques. Disons à propos d'évêque, que Sion passe pour avoir le plus ancien évêché de toute la Suisse. Enfin, pour finir notre énumération des grandeurs passées, nous signalerons cette tour carrée, encore intacte, qui se trouve à nos pieds et que l'on désigne sous le nom de *Tour des chiens*. A cette tour se rattache un événement bien cruel. Je vais le raconter.

Pendant que mon ami L. T. fait le pourtour des ruines environnantes et qu'il mesure les anciens fossés où la vigne a remplacé l'eau, entrez avec moi dans cette tour qui m'intéresse. C'est bien; seulement nous sommes en 1308, à l'époque où le souffle de la liberté

commençait à *souffleter* les tyrans, et en ce moment il se trouve dans cette tour une centaine de prisonniers valaisans qui, comme Guillaume Tell, comme les héros du Grutli, ont voulu secouer le joug des oppresseurs. Quel sera leur sort? Vous allez le savoir. Les oppresseurs sont ici les vainqueurs et ils vont exercer leur droit sur les vaincus, droit terrible quand les vaincus sont des sujets révoltés.

Nous supposons que nous sommes ici à l'époque d'une révolte des paysans du Valais, c'est-à-dire en 1308; mais n'approchons pas trop, asseyons-nous et écoutons.

— Archers! crie une voix qui paraît avoir l'habitude du commandement; archers! faites monter les vingt chefs du complot.

Une rumeur s'élève des cachots, et vingt hommes accompagnés de cinquante soldats apparaissent dans la grande salle de la tour où siége un tribunal présidé par un bailli, représentant à la fois Amédée V, dit le Grand, comte de Savoie, et Boniface de Challand, prince-évêque de Sion.

— A genoux, rebelles! reprend celui qui préside

l'audience. Quinze hommes ploient le genou; mais le reste refuse d'obéir à l'injonction.

— A genoux! vous entendez, révoltés.

Les cinq hommes restent debout et regardent fièrement leurs juges.

— Archers, prenez ces cinq rebelles et que sur-le-champ ils soient décapités; cela pourra servir d'exemple aux autres.

— Mes seigneurs, dit l'un des cinq, avant de mourir laissez-nous dire quelques mots.

— A genoux, d'abord!

— Nous ne fléchissons le genou que devant Dieu et ses saints, et Boniface ni Amédée ne sont encore canonisés, Jésus merci!

— Archers, faites votre devoir! crie le maître bailli.

Le chef des archers s'inclina, fit avancer 10 soldats qui deux à deux prirent un prisonnier, et la sinistre troupe alla exécuter la sinistre consigne.

— Vous voyez ce que l'on gagne à la révolte, dit le maître bailli au moment où les bourreaux, rentrant avec les cinq têtes sanglantes, montraient qu'ils s'étaient acquittés ponctuellement des ordres reçus.

— Grâce ! crièrent quelques-uns des hommes agenouillés.

— Grâce pour les coupables! demandèrent deux prêtres qui paraissaient représenter dans le conseil les intérêts du prince-évêque, comme le bailli représentait ceux d'Amédée V.

— On ne pardonne jamais aux rebelles révoltés! Si parmi les quinze qui se trouvent présents, il y en a d'innocents, qu'ils se lèvent, et j'écouterai leur requête. C'est tout ce que je puis faire.

Les quinze hommes se levèrent à la fois et le plus rapproché d'entre eux prit la parole.

— Seigneur bailli, dit-il, j'ai cinq enfants, qui sans moi vont mourir de faim et de misère; j'ai une femme que j'aime autant, pour le moins, que vous aimez Madame la baillive; j'ai une mère, une vieille mère dont je suis le soutien et qui mourra de chagrin en apprenant la mort de son seul fils. De grâce, messires, laissez-moi la vie!

— Tu as comploté avec les révoltés; tu as été pris avec eux, n'est-ce pas?

— C'est vrai. Mais si Dieu pardonne, si par le sang du Christ il y a des accommodements avec le ciel, pour-

quoi les hommes seraient-ils plus sévères que Dieu, leur maître à tous?

— Tu demandes l'impossible. Le noble et très-puissant comte Amédée V et le prince-évêque Boniface de Challand, qui sont en hostilités souvent, se sont rencontrés aujourd'hui pour punir les révoltés, et tous les deux ont prononcé contre ceux-ci la peine capitale.

— Grâce! crièrent quelques archers. Grâce! répétèrent les coupables; grâce pour Pierre de Sierre, l'unique soutien d'une nombreuse famille.

— J'exécuterai les ordres que j'ai reçus de mes supérieurs, reprit froidement le bailli en s'adressant tout courroucé aux archers, aux accusés et même aux membres du conseil. S'il y a ici des innocents, je prononcerai une autre peine que la mort; mais qui est félon n'est pas innocent.

Un profond silence régnait dans la salle. Plusieurs archers essuyaient une larme furtive; mais personne n'osait plus prendre la parole en faveur des accusés. Pourtant l'un de ceux-ci demanda encore à parler.

— Messires, dit-il, moi seul suis coupable.

— Que veux-tu dire, Anselme de Saxon? interrompit le maître bailli.

— Oui. C'est moi qui ai ourdi le complot et engagé les autres chefs à y entrer et à se soulever; j'ai désigné les chefs des dizains, et moi seul les ai placés à la tête des patriotes. C'est donc moi, moi seul, qui mérite la mort, et je demande grâce pour les autres qui ont été les victimes de ma seul imprudence.

— Est-ce bien vrai ce que dit Anselme de Saxon? demanda le bailli aux accusés.

Personne ne répondit.

— Mais à supposer que tout cela soit ainsi, d'où vient que le coupable n'ait pas fait ses révélations plus tôt et qu'il ait laissé désigner vingt hommes comme chefs du complot, lesquels ont avoué à leur tour qu'ils ont ensemble soulevé les hommes de leurs dizains? Au reste, puisque Anselme de Saxon se dit le plus coupable, il sera le plus puni. Qu'il soit écartelé avant la décapitation; je veux en finir. Et s'adressant aux archers: commencez par Anselme de Saxon et finissez par Pierre de Sierre. Dans l'intervalle de trois degrés du sablier (demi-heure), les vingt têtes des vingt chefs révoltés orneront les crénaux de la Tour des chiens, les soldats des rebelles auront seuls grâce. Qu'ils sortent de la prison quand justice sera faite; ils pourront ainsi ap-

prendre à leurs enfants et raconter à leur village ce qu'il en coûte de se rendre coupable de félonie.

Voilà comment dans ces temps barbares on entendait la justice; et c'est ainsi que les oppresseurs punissaient les opprimés.

Les choses se sont-elles passées telles que je les rapporte? Oui et non. Oui, car il est acquis à l'histoire que vingt patriotes du Valais, emprisonnés dans la Tour des chiens, furent égorgés, en 1300 suivant Boccard *(Histoire du Valais)*; en 1308 suivant Bridel et Lutz; et par conséquent sous le règne d'Amédée V, comte de Savoie, qui mourut en 1323. — Non, pour l'exactitude des détails, que je ne puis donner comme authentiques. Ainsi, oui pour le fond, qui est le principal; non pour la forme, qui n'est que l'accessoire.[1]

Nous quittons enfin Sion et les ruines qui dominent

1 Je venais d'écrire ces lignes, lorsque m'arrive une lettre qui les confirme, de M. le chanoine Carraux de Sion, à qui j'avais demandé des renseignements. Je dois le remercier de toute la peine qu'il s'est donnée pour m'obliger, et *si mon siége était fait*, j'ai cependant pu, grâce à ses précieux renseignements, modifier certaines parties de mon travail. Il m'apprend que les évêques renfermaient leur meute dans la tour; de là le nom de *Tour des chiens*. Et, dans une seconde lettre (car il a eu l'obligeance de m'écrire à deux reprises), que 126 maisons furent brûlées lors de l'incendie du 24 mai 1788.

cette ville. Tout cela ne nous rappelle que des pages sanglantes, depuis Rodolphe Ier, roi de la Bourgogne-Transjurane, qui incendia Sion l'année de son sacre, en 888, jusqu'aux Amédée de Savoie, aux Bernois et aux Français. Ces derniers le prirent d'assaut en 1798 et en massacrèrent une dizaine d'habitants. Les ruines du Tourbillon, que nous contemplons encore en partant pour Brigue, datent de cette malheureuse époque, d'après Lutz, mais de 1788 d'après Schiner.

Tant de revers ont influencé sur l'aspect de la ville, qu'elle en est triste et que les habitants sont un peu comme leur ville.

Avant d'entrer dans le Haut-Valais, il faudrait bien dire quelque chose du Valais; parler de ses 94 lieues carrées dont la dixième partie seule est productive et les neuf autres sont couvertes de glaciers ou ne sont pas cultivables; dire un mot de ses 90,000 habitants répartis dans la grande vallée du Rhône et dans les treize vallées qui lui sont latérales; énumérer les cent et quelques pics de montagnes qui dépassent 10,000 pieds d'altitude et qui tous ont été mesurés par le chanoine Berthold, ce savant distingué, cet instituteur si populaire qui a laissé de si grands souvenirs à son

pays. Il faudrait.... mais je n'en finirais pas s'il me fallait parler de tout ce que renferme d'intéressant ce canton si remarquable et pourtant si peu connu. Je préfère aller dîner, puis partir, malgré la pluie qui tombe aujourd'hui comme aux temps de Noé.

Après un copieux repas rien n'est aussi agréable qu'une promenade en voiture, surtout si, comme de Sion à Brigue, la route n'est pas trop accidentée; si le temps, pas trop chaud, est à la pluie, assez pour rendre les routes boueuses (ce qui fait apprécier d'autant plus le plaisir de la voiture) et pas assez cependant pour empêcher la vue sur les paysages. Eh bien! nous avons eu tout cela en quittant Sion et nous l'avons eu de 2 heures à 8 heures du soir. Que cette course était belle, malgré sa longueur! Au lieu d'admirer, mon ami Léon tantôt dormait, tantôt sortait de sa poche une montre d'or qu'il avait achetée de mon autre ami l'horloger, et que tout de suite il voulait revendre à nos compagnons de route, trois Italiens qui s'en retournaient chez eux par le Simplon.

Moi, toujours le nez à la portière, je voyais passer les scènes les plus variées. Dans le lointain se montraient une blanche alpe couverte de glaciers; plus bas

des pâturages, des vaches et des chalets. Il y avait des bergers et même des bergères. Nous traversions de rustiques villages dominés par les ruines d'un vieux château qui nous rappelait le moyen-âge et les rapines du seigneur de la contrée. C'était Raron, détruit en 1415; c'étaient Sierre, Tourtemagne et Viége avec sa grande rivière. Là était une vieille tour isolée dans les bois; ici s'entr'ouvraient des vallées latérales, mais si élevées qu'il fallait d'abord faire l'ascension d'un col pour y arriver, mais si étroites qu'elles nous paraissaient comme des fissures dans la montagne. Notre œil cherchait en vain à glisser un regard dans ces gorges : la voiture passait sans que nous eussions rien vu. Nos yeux se reportaient alors sur la vallée même que nous parcourions. Parfois elle est aussi peu large que les vallées latérales; à peine y a-t-il place, en certains endroits, pour le Rhône et pour la route qui est prise sur le pied de la montagne. Quand bon lui semble, le Rhône sort de son lit, étend ses rives et envahit la route; et comme il avait plu, nous avons pu jouir du spectacle et entendre les chevaux barboter dans l'eau. Faut-il encore parler des torrents, les uns écumeux et grondants, les autres au cours paisible, qui viennent

sans s'en douter grossir le Rhône de la moitié de son volume? Non, c'est assez, je suis découragé, mon ami dort et quand je le réveille pour lui faire admirer de beaux sites, lui faire partager mes émotions, il ose me répondre : *j'ai vu.* Nous avançons toujours du côté de Brigue, et après nous être arrêtés dans cinq ou six villages, qui n'étaient pas Brigue, nous passons Brigue sans nous y arrêter. Or voici pourquoi : sept heures de voiture nous ont reposés et nous sommes tout décidés à continuer notre route à pied jusqu'à M**, village voisin. Nous allons partir lorsque l'aubergiste de ce village, qui se trouvait à Brigue, nous offre de nous prendre sur son char à bancs. Nous acceptons, après avoir fait nos prix d'avance.

Tout va bien d'abord, mais peu à peu il recrute 2, 4, 6, 8, 10 Valaisans et Valaisannes, de sorte que le cheval, qui avait commencé par courir à grands trots, finit par s'arrêter; on fit descendre les hommes et on continua la route en emportant les femmes; on les emportait si bien, qu'à plusieurs reprises je crus que nous irions avec elles nous précipiter dans le Rhône; nous en étions si près parfois que j'avais déjà le pied prêt à poser sur la roue afin de me jeter à terre. Je me serais

sans doute brisé la tête contre le rocher, mais je préférais mourir là, seul, que de tomber avec la voiture dans le Rhône. Malheureusement pour moi, si j'étais libre du côté gauche, je l'étais beaucoup moins du côté droit, car les Valaisannes s'étaient jetées à mon bras, et s'y tenaient si fortement cramponnées qu'il devenait impossible d'accomplir le demi-tour de rotation que je projetais. Il fallut bien rester. Une fois le danger passé, (et il le fut vite, je l'avoue) je commençai un petit dialogue avec le seul des hommes que le conducteur-aubergiste n'avait pas fait descendre. C'était un aimable et spirituel compagnon. Il était lui-même maître-d'hôtel au glacier de l'Aletsch et président de la commune de M***. Il m'apprit qu'il y avait eu à Brigue *la comédie d'école*, et que cette fête avait attiré tout le monde des environs. Cette fête n'est autre que celle des promotions; les meilleurs élèves récitent, costumés comme des acteurs, des morceaux de littérature dramatique, de là son nom de *comédie*, qui nous fit bien rire.

Un autre mot, tout aussi joli, nous amusa beaucoup. Le même prétendait que nous étions si joyeux et que

nous allions si fort parce que nous avions avec nous le *drapeau fédéral.*

— Bravo! cria mon ami.

— Bravo! répétai-je, pour lui faire écho.

Mais comme je cherchais des yeux la noble bannière, et que ne trouvant rien, je les reportais sur M. Diépibus (c'est le nom de notre compagnon de route), il me désigna du doigt le conducteur.

— Eh bien? lui fis-je impatienté.

— Vous ne comprenez pas?

— Que diantre voulez-vous que je comprenne? je ne vois rien.

— On appelle chez nous, me dit-il, *drapeau fédéral* celui qui est *cuit* comme notre conducteur.

Il était si gris et si cuit, en effet, qu'il nous fit les propositions les plus saugrenues et qu'il lança aux jeunes Valaisannes qui nous accompagnaient des propos par trop lestes, pour ne pas dire plus.

— Pourquoi, nous disait-il, ne parlez-vous pas *à mes bergères?*

— Que voulez-vous que je leur dise? elles ne savent pas le français, vos bergères.

— Si, qu'elles le savent. D'ailleurs on peut toujours

se faire comprendre, voyons, voyons..... ne trouvez-vous pas ces petites assez belles?

Je regardai mon ami afin de savoir quelle réponse lui ou moi devions faire. Il était impassible comme la statue du Temps, et je compris que pour répondre je ne devais compter que sur moi-même.

— Ne les trouvez-vous pas belles? répéta-t-il.

— Comment appelez-vous cette montagne? fit mon ami, pour détourner la conversation.

— Ne sont-elles pas belles, mes Valaisannes? reprit l'autre, d'un ton qui ne nous permettait plus cette fois de garder le silence.

— Ravissantes! criai-je assez haut pour être entendu de tout le monde, et j'ajoutai assez bas pour ne l'être que de mon ami..... *Ravissantes pour des Valaisans.* C'est mal de mentir, mais le Rhône était si près de nous, mais si près que j'avais peur, pour moi d'abord et ensuite pour la compagnie; la crainte d'être fracassé dans la chute, puis mangé par les truites m'a arraché ce mensonge: *ravissantes!* C'est ma première faiblesse; mais ne suis-je pas excusable?

— L'excuse est bien mauvaise, dites-vous.

— Attendez, en voici une autre plus plausible, et

si comme la première vous ne la trouvez pas bonne, je récuse votre jugement.

Si j'eusse dit à ces Valaisannes, braves filles après tout, que je ne les trouvais pas belles, ou si je n'eusse pas répondu à la demande de notre cocher — silence qui aurait encore été plus impoli que la question, — j'aurais tout simplement commis un acte de barbarie, car c'en est un que de faire de la peine aux dames, c'est ma conviction: j'ai encore cette seconde faiblesse. Que les casuistes s'arrangent maintenant s'ils le peuvent; et s'ils ne le peuvent pas, je saurai bien me passer de leur absolution.

Arrivés à l'hôtel, le seul du village où nous débarquons, notre ivrogne de cocher, qui en était le tenancier, voulait que nous fissions souper avec nous ses protégées, et renouvela ses propositions inconvenantes.

— Allez vous faire pendre, lui fîmes-nous tout courroucés et laissez-nous tranquilles.

— Comment! vous ne permettez donc pas que je les laisse entrer ici?

— Certainement non, Monsieur. Nous sommes mariés (ce qui était vrai pour mon ami, du moins) et sur-

tout nous sommes d'honnêtes gens, lui dis-je, si ce n'est par vertu au moins par indifférence et c'est déjà quelque chose.

— Alors vous vous moquez de moi?

— Oui Monsieur.

Puis voyant que nous n'entendions pas plaisanterie, il s'effaça tout confus, nous fit servir à souper et ne reparut plus de toute la soirée.

Notre salle à manger, qui en hiver servait de salle d'école, se trouvait au premier étage au dessus de la salle d'auberge, et celle-ci en ce moment, était transformée en salle de danse. Nous entendions des chants bachiques, de la musique à faire retourner le tympan, puis le bruit d'une danse effrénée. La valse n'y était rien moins que légère et le *chassé* se mêlait à je ne sais quelle ronde de sauvages. Ajoutons à cela que la pluie, une pluie à percer un toit de plomb, se brisait contre les fenêtres, et faisait couler des torrents de boue et de gravier dont le roulement impétueux grossissait celui du Rhône, grondant à quelques pas. Ce bruit extérieur, le froid qui nous gagnait (car la température s'était sensiblement rafraîchie), la grande pièce où nous étions solitaires, et qui nous rappelait l'école, le

dégoût que nous inspirait le cabaretier, et le vacarme qui se faisait dans son hôtel, tout cela me causait un ennui indéfinissable. Peu s'en fallut que je ne me prisse à pleurer. J'invitai donc mon ami à nous retirer dans notre chambre à coucher.

Nous y voilà seuls, débarrassés maintenant du cabaretier et de ses trop buyants hôtes. Mon ami L. T. s'endort, mais moi je ne puis dormir. Une profonde tristesse s'empare de moi et je me prends à révasser; je pense aux tribulations du touriste, je pense aux incidents de la journée. Je me dis: dans le Valais aussi, il y a des gens qui tolèrent l'immoralité, qui en vivent, et qui ne rougissent pas de corrompre la jeunesse....... Je pense enfin à ma pauvre mère, car l'auberge où nous nous trouvons me paraît avoir quelque ressemblance avec celle qui m'a été dépeinte par ma mère et où elle faillit être assassinée.

Oui, j'étais triste à l'auberge et je le suis bien plus encore en écrivant ces lignes, car il y a précisément une année, jour pour jour, que ma bonne mère se mourrait dans la chambre même où je les trace. (O bizarre coïncidence, ce même jour encore, 18 février, mais à deux ans d'intervalle, je revois précisément

cette partie du manuscrit pour l'envoyer à l'imprimerie et j'y ajoute cette parenthèse).

Quelle bonne mère j'avais! quelle digne femme malgré sa pauvreté! Quel cœur! Quelle noblesse dans les sentiments! Permettez-moi de vous parler un peu d'elle, cela soulagera mon pauvre cœur qui saigne si souvent.

Lorsque je vous aurai répété que l'hôtel où elle faillit avoir une fin si tragique, ressemblait à notre auberge, qu'il y avait dans les deux une même distribution des pièces, vous trouverez, j'espère, que la digression du récit suivant n'est pas trop déplacée. Seulement, au lieu d'être en Valais, sur les rives du Rhône, nous sommes pour le moment en France, sur les rives de l'Ain. Peu importe, écoutez ma mère pendant que je vais écrire, comme sous sa dictée, l'aventure qu'elle m'a racontée cent fois.

« Un soir, me disait-elle, je me trouvais pour soigner les intérêts de notre commerce dans une petite ville de France, et j'entrai, pour y passer la nuit, dans le seul hôtel du lieu.

» Je me sentais fatiguée et je demandai après le souper qu'on m'indiquât ma chambre à coucher. L'homme et la femme, (ils étaient seuls) se regardèrent

alors d'un air si étrange que je crus qu'il s'agissait d'un complot contre moi. L'homme me conduisit dans une maison qui se trouvait vis-à-vis de l'auberge et me fit observer qu'elle n'était pas habitée, en ajoutant un *vous n'aurez pas peur*, avec un ricanement si diabolique que cela me fit frissonner.

» Il ouvrit la porte d'entrée avec beaucoup de difficultés, puis il se retira en reprenant la clef, attendu, disait-il, qu'on ne pouvait ouvrir que de l'extérieur. Si ç'eut été la femme je la lui remettais sans difficulté, mais je craignais que lui ne revînt et je refusai énergiquement.

» Je fermerai moi-même, lui dis-je, quand vous serez dehors et si demain matin je ne puis ouvrir je vous jetterai la clef par la fenêtre; en attendant je la garde.

» Une fois seule dans ce vaste bâtiment je commençai à visiter ma chambre et ses alentours afin de m'assurer que personne ne s'y trouvait caché; je fis bientôt de curieuses découvertes: le plancher était marqueté de taches brunâtres; c'était du sang et je n'eus plus de doute, on avait assassiné et l'on assassinait peut-être encore ici; je m'aperçus que le panneau de la porte était brisé et composé d'un rapiécetage fraî-

chement verni, ce qui me fit penser à la résistance des victimes contre les assassins. De grands buffets se trouvaient dans les corridors et leur contenu m'inquiétait; j'avisai un trousseau de clefs: la première que je pris ouvrait les buffets; ils étaient remplis de costumes de toutes nations; il y avait des vêtements de militaires, de femmes et d'enfants; mes soupçons devinrent une conviction: tous ces objets étaient certainement les dépouilles des victimes. Je rentrai dans ma chambre après avoir jeté un dernier coup d'œil dans cet immense corridor que mes pas faisaient résonner; j'ouvris la fenêtre pour mesurer du regard si je pourrais échapper lorsqu'arriverait le ou les assassins: j'étais à trente ou quarante pieds, non du sol, mais de la rivière qui murmurait en se brisant contre la base de la maison; il m'était donc bien impossible d'échapper; je tremblais de froid et de peur et je me résignai à mourir en recommandant à Dieu mon âme et mes pauvres enfants, surtout le plus jeune qui avait à peine quatre ans. (Or le plus jeune, c'était moi). J'éteignis ma chandelle qu'il fallait ménager pour le moment terrible; on avait eu la précaution malveillante de ne m'en remettre qu'un bout de quelques pouces et de ne

me pas laisser d'allumettes; j'en avais sur moi et c'est à cette boîte que je dus mon salut; en voici les débris. » — Et ma mère nous les montrait en racontant; elle les a toujours conservés et je les conserve encore. — Mais pendant que je pense au récit de ma mère, mon ami Léon fait un rêve doré, le cher homme! moi si préoccupé, si triste, lui si heureux; moi qui craint l'hôtel où nous sommes et qui le compare à celui où se trouvait ma mère, lui qui s'y trouve si bien qu'il y dort comme un chanoine; le cher homme! — Mais continuons notre récit; quelques mots encore et c'est bientôt fini.

« Je crois, disait-elle, que je m'assoupis un instant. Un long gémissement échappé d'une chambre voisine me réveilla bientôt; j'allumai ma chandelle et je voulus avoir le cœur net de ce cri lamentable que je croyais produit par l'agonie d'une victime; je ne pus entrer dans cette chambre où je m'attendais à trouver des mourants; j'avais toutes les clefs, sauf celle de cette pièce et cela confirma mes soupçons. Je veillai avec ma chandelle et au moindre bruit je rallumais pour montrer que je ne dormais pas; cette précaution me sauva, car on n'osait pas attaquer là où l'on savait ren-

contrer une vigoureuse résistance. Personne n'arrivait, seulement on frappa dans le corridor ; un objet tomba sur l'escalier ; j'ouvris ma porte et je trouvai une aune en métal dans l'entre-bâillement de la porte du galetas; je la pris en me disant que c'était Dieu qui m'envoyait cette arme, attribut du marchand, pour me défendre contre des assassins de marchands. Je montai au galetas pour découvrir si possible l'origine du bruit que j'avais entendu et je trouvai là-haut des vases remplis de sang recouverts d'une fine chemise de Hollande. Je rentrai dans ma chambre et me préparai à soutenir un siége et à ne laisser ma vie que payée par celle du premier agresseur; je me promenai vivement dans ma chambre en frappant le plancher de mon aune, afin de montrer que j'attendais les hostilités, bien décidée à me défendre avec énergie. — Enfin le jour commença à m'envoyer quelques rayons de lumière, et avec le jour vint aussi l'espérance. Je tombai à genoux pour remercier Dieu de m'avoir conservée à mes enfants déjà orphelins de père, et j'appelai l'hôtesse pour qu'elle vint m'ouvrir, car, je l'ai dit, ma clef intérieurement ne pouvait pas servir. Elle vint avec son mari et ils me regardèrent aussi étrangement que la veille,

en me disant: *Vous avez bien voyagé cette nuit.* — J'ai eu peur chez vous, répondis-je en tremblant, et je partis. J'avais eu si peur, en effet, que mes yeux s'étaient injectés de sang, que mon visage s'était décomposé, que mes cheveux s'étaient en partie blanchis; si peur, que je fus malade bien des semaines; si peur que j'oubliai même pendant quelques heures mes chers enfants, pour ne songer qu'à ma propre défense. — Que seriez-vous devenus sans moi, pauvres petits? disait ma mère en nous racontant cette histoire qui, tout jeune, me faisait sangloter. » — Je la revois encore cette bonne mère, toute émue elle-même, en passant sa main amaigrie dans ma chevelure pour déposer un baiser sur mon front qui demeurait impassible, bien que mon cœur ne fut pas comme mon front.

Le lecteur trouvera ceci un peu trop en dehors du sujet. Mais je tiens à dire que je n'ai pas écrit d'abord mon travail pour le publier, et si je me suis décidé plus tard à le faire paraître, je n'ai pas abdiqué pour cela le droit de traduire mes émotions comme je les ressens; il n'y a aucune règle pour cela et personne n'aura la prétention de m'en poser; j'ai dit ce que j'éprouvais à la vue d'une auberge où je me trouve mal, parce qu'elle me

rappelle une autre auberge où ma mère a passé la plus affreuse de ses nuits. A cette occasion j'ai parlé de cette mère et quand je parle de ma mère il m'est bien difficile de retenir les pensées qui débordent de mon cœur.

Je me souviens de son sourire
Qui brillait sur son front vermeil,
Plus doux que le son d'une lyre,
Plus doux qu'un rayon de soleil.

Je me souviens de sa tendresse
Qui me pardonnait si souvent,
De la bonté, de la sagesse
De son cœur si doux, si fervent.

Mais la mort vint..... Sans force et pâle
Elle gisait dans son lit blanc;
On entendait à peine un râle
Agiter son gosier tremblant.

Ah! sans doute, un ange invisible,
Ange au visage radieux,
Avec une joie indicible
La porta jusqu'au seuil des cieux.

Et moi, je restais sur la terre
Avec son corps inanimé:
Ah! qui n'a pas pleuré sa mère
Peut-il prétendre avoir aimé?

Combien de fois, près de sa tombe
J'ai pleuré sur mes deux genoux,
Lorsque le crépuscule tombe
Et que la nuit descend sur nous.

Enfants joyeux, je vous envie!
Je voudrais être comme vous;
Je voudrais avoir votre vie,
De rien je ne serais jaloux.

Aimez toujours bien votre mère,
Prévenez son moindre désir,
Et que pour votre cœur, lui plaire
Soit toujours le plus doux plaisir.

. . . .
Enfants, son amour est suprême!
Aimez-la comme elle vous aime.
. . . .

Que mon cher ami Louis Jeanrenaud me pardonne cet emprunt à ses gracieux *Chants du Matin;* mais ce qu'il dit de sa tendre mère, je le ressens comme lui et ne puis pas le dire aussi bien.



V

Un guide gratis. — Lax. — Le récit d'un chasseur de chamois. — Les ouvriers italiens. — Le glacier du Rhône et la Fourca.

Le lendemain de très-bonne heure, M. le président de commune qui devait nous conduire à son hôtel de l'Aletsch, vint nous honorer de sa visite; mais le temps est à la pluie dans la vallée, et à la neige sur les hauteurs, force nous est donc de continuer notre route dans le Haut-Valais, sans songer à faire les ascensions projetées. Le trajet de M*** à l'hôtel du glacier du Rhône est de 10 à 12 lieues, et cependant malgré la pluie qui nous oblige à stationner dans chaque village, hameau ou chalet qui se trouve sur notre route, nous sommes bien décidés à coucher sur la Fourca et pas ailleurs. Nous nous arrêtons d'abord à Lax, au pied de l'Eggishorn, pic célèbre depuis quelques années seulement. Nous trouvons une charmante hôtesse qui nous donne d'excellent vin et nous rapportons de là un souvenir des Alpes. Mon ami se procure, pour sa femme et ses enfants, quelques objets

sculptés et moi, qui veux m'obstiner à rester célibataire, j'achète un porte-cigare en corne de chamois.

A propos de chamois, voici précisément le moment de raconter une chasse à cet animal. Pour cela, il suffira de reproduire la narration d'un voyageur que nous trouvons à quelques minutes de Lax et qui aujourd'hui nous accompagne jusqu'au glacier du Rhône et demain jusqu'à Andermatt. C'est un brave Uranien qui se fait à l'occasion chasseur, quand il y a des chamois à chasser, et guide, quand il y a des voyageurs à conduire. Il vient d'accompagner une famille anglaise jusqu'à Sierre, et il s'en retourne dans la vallée d'Uri; nous pourrons donc profiter aussi de son retour et nous n'aurons pas à payer ce guide improvisé. Pendant les dix-huit heures qu'il nous accompagne, nous le questionnons sur toutes sortes de sujets, essentiellement afin de nous renseigner sur les mœurs et coutumes des populations alpestres.

— Avez-vous déjà tué bien des chamois? lui dis-je.

— Pas mal. Mais la bête devient rare et dans quelques années ça ne vaudra plus la peine de faire cette chasse.

— Ah! je m'explique maintenant pourquoi nous n'en

avons pas vu un seul; nous nous figurions que les Alpes étaient peuplées de chamois comme notre Jura l'est de sapins et que, comme il n'y a pas de glacier sans neige, il ne devait non plus pas y avoir dans les Alpes de montagnes sans chamois. Mais racontez-nous une de vos aventures de chasse.

— Très volontiers, Messieurs, mais entrons dans cette auberge pour un peu nous reposer et beaucoup boire, car il *fait* soif aujourd'hui.

« Un dimanche matin, — fit notre guide, une fois son verre rempli et vidé à deux reprises, — je partis d'Amsteg, ma femme au bras et mon fusil sur l'épaule. Je laissai la femme chez sa mère dans un chalet d'un hameau voisin, sur le Göschneralp, et je partis seul à travers les glaciers de la montagne. J'avais des provisions pour deux jours; mais arrivé là-haut je mangeai celles d'un jour à mon premier repas, tant j'avais faim, tant j'étais épuisé. Je me couchai après cela dans une fente de rocher afin que les chamois ne me vissent pas ni ne me sentissent. Bientôt je m'endormis. J'attendais depuis plus de six heures et rien ne venait; j'avais froid et je sortis de ma crevasse pour circuler un peu. Au moment où je sortais, euh!..... euh!..... j'aperçois une

dizaine de chamois qui broutaient sur une pelouse voisine. Je retournai sur mes pas pour prendre mon fusil; mais les fines bêtes m'avaient vu et elles avaient pris la fuite, puis contourné la montagne qui finissait là par un massif de rochers.

J'étais à peu près sûr de les retrouver de l'autre côté du massif; seulement un grand ravin me barrait le passage; la montagne était haute et pour la traverser il m'eût fallu plus de temps que les chamois n'en mettraient pour la contourner. Cependant je n'hésitai pas longtemps, je pris une ligne oblique qui devait d'abord ménager mes forces et, suivant mes prévisions, couper le plus loin possible celle que les chamois suivaient. L'essentiel était d'arriver à temps, et j'arrivai bien trop tôt, car soit que les *petites* eussent trouvé une autre pelouse, soit qu'elles se fussent arrêtées pour une autre circonstance, je ne les vis pas arriver. Je m'effaçai, et j'attendis le fusil armé; j'attendis longtemps, mais je m'aperçus que, dans ma précipitation, j'avais oublié mes vivres à ma première station. Retourner était impossible et cependant une goutte de rhum me devenait indispensable après la course furibonde qui m'avait tant échauffé, car je ne voulais pas piquer un rhume.

— Mais, lui fis-je, c'est bien des détails, mon chasseur, venez donc au fait. Avez-vous tué des chamois? cela nous intéressera plus que les rhumes que vous avez ou que vous n'avez pas *piqués* là-haut.

— Patience, jeune homme, vous n'auriez jamais fait un bon chasseur, vous.

— Ah bah! qu'est-ce qui vous donne le droit de juger aussi mal de mon adresse?

— Parbleu, vous ne pouvez entendre un récit de chasse sans l'interrompre; comment pourriez-vous faire une chasse qui demande une qualité précieuse, la patience?

— Soit! je vous accorde cela. Mais que fîtes-vous sur le rocher. Ces chamois tardèrent-ils bien à venir?

— Ah! laissez-moi dire; il faut raconter les choses comme elles vont:

« Le fils du pâtre Joseph, qui chassait ce jour-là à peu près où je me trouvais, m'aperçut et vint me proposer de faire la chasse de moitié.

J'avais trop faim et trop soif pour me livrer à une chasse périlleuse et je commençai par prendre sa gourde pour boire, son sac à provisions pour manger, puis j'acceptai.

— As-tu vu les chamois autour de la montagne? lui dis-je.

— Oui, mais ils m'ont éventé et sont retournés sur leurs pas; ils auront regagné le long ravin et c'est là qu'il nous faut les trouver.

— Mais j'en reviens à l'instant et les en ai chassés, ils n'y sont certes plus maintenant.

— J'ai mon idée, fit le garçon, restez-ici et si vous tirez ce sera sur un chamois; j'aurai ainsi la preuve que vous les avez aperçus.

— Va, lui dis-je.

Il prit sa gourde et sa gibecière dont je vis avec regret disparaître le contenu et, suivant la route que j'avais prise pour venir, il disparut dans le ravin. Un quart-d'heure après j'entendis une détonation.

— Il paraît qu'il a trouvé les *petites*, me dis-je; faut faire attention.

Puis me tournant d'où était parti le coup, j'aperçus tout le troupeau qui suivait l'arête de la montagne en faisant rouler de mon côté une avalanche de terre et de gravier qui grossissait à mesure qu'elle approchait. J'allais recevoir tout cela en pleine poitrine et avant même que je pusse brûler ma poudre sur ces coquines

de bêtes. En outre, il se trouvait entre elles et moi un repli de la montagne, espèce de vallon, assez large pour les cacher un instant et pas assez profond pour arrêter l'avalanche.

Un second coup partit. Ce diable de Joseph est en veine, fis-je un peu en colère: c'est le second chamois qu'il abat sans que j'en aie touché un (car je savais qu'il était aussi adroit que moi et son père, qui passons pour les meilleurs chasseurs d'Amsteg). Il est vrai que Louis Rhealp de Sellinen a un cousin dont le frère.....

— Il est de force à remonter au déluge avec la chronologie de ses chasseurs, fis-je à mon ami aussi impatienté que moi.

— Qu'est-ce que vous dites, Messieurs?

— Qu'il pleut comme au déluge et que nous serons trempés comme des chasseurs avant d'être à Münster, répartit Léon T. avec une audace dont je l'aurais cru incapable.

— Notre narrateur reprenant: A un cousin dont le frère.....

— Ouf! fis-je tout haut, il faudra bien en passer par là.

— ..... dont le frère qui s'appelle aussi Joseph peut tirer....

— Mais, Monsieur, revenez à celui qui vous accompagnait. Vous nous raconterez l'histoire de Joseph second après celle de Joseph premier.

— Si vous n'êtes pas contents je ne vous raconterai rien, Messieurs les Parisiens.

— Nous ne sommes pas Parisiens.

— C'est que vous voulez faire de l'esprit comme eux.

— Eh bien! faisons la paix plutôt. Nous serons plus patients et vous continuerez la suite de votre chasse. Signons le traité dans cette auberge par une nouvelle bouteille.

— Par deux, Messieurs, par deux..... n'est-ce pas?

— Oui, cela va sans dire. Mais vous continuerez.

— Sans doute, même celle de Joseph second, ou celle de Joseph deux, comme vous dites.

— Nous la savons déjà, cette histoire-là; lors même que nous ne sommes pas de Vienne et que Joseph second n'était pas notre empereur.

— Mais vous vous trompez; vous ne connaissez pas Joseph Rhéalp, il n'a jamais été empereur.

— Oh! nous savons, continuez, continuez.....

— Eh bien, je disais donc que Joseph avait tué un nouveau chamois et qu'il se préparait à en abattre un

troisième, quand je tirai au beau milieu du troupeau sans viser à un seul en particulier. De ce coup j'attrapai deux bêtes; il est vrai qu'un chamois ne fut que légèrement blessé et que Joseph dut le poursuivre une demi-heure avant de l'atteindre. Nous avions en quelques heures fait une chasse prodigieuse et il s'en est peu fallu que nous ne rapportassions une dizaine de chamois au lieu de quatre que nous avions tués. En revenant je repris ma femme laissée chez ma belle-mère à qui je donnai un chamois. Le jour suivant elle le vendit 100 francs à un Anglais qui chassait pour son plaisir, et qui revint tout joyeux conter des bourdes à deux compatriotes qui logeaient avec lui au Lion-d'or à Amsteg, où j'ai reconnu la pauvre bête.

Je pris l'Anglais en particulier et lui fis observer que c'était ma bête puisque c'était moi qui l'avais tuée.

— Comment! me dit-il, je l'ai achetée d'une vieille femme de la montagne.

— Je le pense bien, puisque cette vieille femme est ma belle-mère et que c'est moi qui le lui ai donné; et vous osez dire aux Anglais que c'est vous qui avez tué cette bête!

— Tais-toi, grognard, voilà 25 francs et ne dis plus

pas un mot de cette affaire tant que je resterai à Amsteg; comprends-tu?

— Oh! oui, Monsieur, parfaitement, je comprendrais même à moins.

Je dois dire à ma louange que mon silence n'a pas été payé trop cher, puisque c'est la première fois que j'ai la fantaisie de raconter l'affaire. »

La pluie cesse avec le récit de notre guide, et il faut bien songer au départ; malgré le retard causé par le mauvais temps, nous irons, comme nous nous le sommes proposé ce matin, encore ce soir coucher au glacier du Rhône. Nous trouvons sur notre route deux ou trois villages, Ulrichen, Obergesteln et Oberwald. C'est à ce dernier que commence la route de la Fourca (ou Furka). Nous voilà donc bien au fond du Valais et cette partie nous paraît très-pittoresque. La pluie a grossi les torrents, reverdi les pentes de la montagne et donné à toute cette nature alpestre une teinte vive de fraîcheur qui égaie. Le soleil vient de temps à autre verser ses rayons pourpres sur ces belles Alpes et compléter ainsi l'ensemble du tableau. Le guide nous accompagne toujours sans autre rétribution que l'écot aux auberges où il fait des stations un peu longues, il est vrai; bientôt

il nous conduit par un sentier qui doit, dit-il, abréger beaucoup le chemin.

Nous montons, nous montons encore et le chemin devient toujours plus long. On travaille sur la Fourca à une route aussi belle et presque aussi peu rapide que les routes du Jura, et nous désirions la prendre malgré les instances de notre guide qui voulait absolument nous en empêcher. Elle est dangereuse, disait-il, puisque les ouvriers italiens y font sauter des mines. C'était vrai, mais les sentiers que nous suivions étaient plus dangereux encore, car les blocs de pierre chassés par la mine sautaient jusqu'à nous malgré le profond ravin qui nous en séparait. Nous nous arrêtions à chaque pas craignant toujours d'être écrasés.

Heureusement, dis-je en riant, que j'ai eu, avant mon départ, la précaution de faire mon testament. Mais j'étais bien seul à rire: mon ami Léon T., qui a famille, était trop préoccupé pour répondre, et le guide, vigoureux montagnard, refait à tous les périls, pâlissait lui-même: le plus ou moins de gravité qui se montrait sur sa figure, était pour nous comme le thermomètre du danger. Il s'arrêtait, puis, tout inquiet se remettait en route. Dès qu'il n'était plus immobile, nous

jugions que tout allait bien et nous nous félicitions de ne pas avoir laissé notre peau sous un quartier de granit. Mais à peine étions-nous rassurés qu'un nouveau danger nous menaçait. Le sentier devenait parfois si boueux, si humide — à cause des ruisseaux qui le prenaient sans façon pour leur lit — qu'il nous était difficile d'avancer pour obéir aux signaux des ouvriers *barramineurs*.

A ce nouveau danger, il en succéda bientôt un autre: les Italiens, nous dit notre chasseur, sont très-méchants; ils cherchent chicane aux guides, mais les guides se moquent des Italiens et protégent leurs voyageurs; vous ne craindrez rien si je suis attaqué, j'ai la corde que voici, elle me servira à en étrangler quelques-uns. Il avait bien l'air de nous parler sérieusement et comme quelques minutes après nous entrions dans un groupe d'ouvriers, nous nous attendions à les voir s'accrocher aux longues jambes du guide tandis que celui-ci s'apprêterait à leur passer sa corde au cou, cette cravate de chanvre, comme il l'appelait. Nous avions un peu peur, mais il faut le dire plus pour notre argent que [pour notre guide; il nous avait prononcé ces mots *les guides protégent les voyageurs* avec tant

de sollicitude que nous crûmes réellement que sa protection nous était nécessaire. Je tenais déjà d'une main mon couteau de voyage pour me défendre et de l'autre mon porte-monnaie, prêt à le jeter dans le Rhône, ne voulant pas, s'il fallait que je fusse privé de mon argent, le voir dans les mains de ces gens qui nous étaient signalés comme des bandits.

Ils nous saluèrent poliment.

Pendant les récits de notre guide et pendant qu'il continuait ses nombreuses observations, nous avions toujours avancé, si bien que, partis de Brigue ce matin, nous voici, malgré la pluie, à 9 heures du soir à l'auberge du glacier du Rhône, c'est-à-dire que nous avons fait une dizaine de lieues à pied, dont une ou deux par les sentiers les plus rocailleux, les plus humides.

Mais patience, un bon repas et un bon lit nous attendent. Pendant qu'on prépare l'un et l'autre, installons-nous devant cette cheminée et vidons un bon verre de bon vin; il était bon en effet; je ne me rappelle pas en avoir jamais bu de meilleur. Il faut donc venir dans les Alpes, au pied des glaciers, pour trouver le véritable cru de nos vignes: c'est un peu fort; aussi

je ne vais jamais dans un cabaret que lorsque je suis en voyage; d'abord parce que les instituteurs n'ont rien à y faire, ensuite parce que le vin y est détestable. Profitons donc de boire ici, mais faisons mieux encore, écrivons puisque nous sommes au glacier du Rhône ce que l'on dit de ce glacier.

C'est d'abord un des plus curieux de la Suisse, il s'étend sur une longueur d'une lieue et demie. La partie supérieure est hérissée de pointes pyramidales; le côté inférieur ressemble à l'entrée d'un temple: on y voit des arceaux gothiques, des colonnades grecques: l'illusion est complète, rien ne manque à cet aspect grandiose. On dirait une immense cataracte subitement congelée. Le Rhône reçoit l'écoulement de ce glacier; il n'en sort pas comme on le croit, car il vient de plus haut, de trois sources situées tout près de la Fourca, à 5400 pieds au dessus de la mer.

Le lendemain en gravissant cette sommité pour arriver dans la vallée de la Reuss, nous longeons le glacier du Rhône et plus haut nous voyons les sources du fleuve. Le petit chemin que nous suivons est bordé à gauche par le glacier, à droite par une pelouse de fleurs. C'est à la Fourca que la flore des Alpes se trouve

presque tout entière. Le spectacle nous frapperait davantage si le soleil éclairait cette scène variée, mais il est 2 heures du matin et il fait encore sombre.

Gravir un col alpestre lorsqu'on est fatigué, et qu'on devrait dormir, lorsqu'on a faim et que la brise du matin, froide comme les glaciers d'où elle sort, vient encore aiguiser l'appétit; suivre dans des circonstances aussi fâcheuses un guide habitué à toutes les fatigues et partant sans pitié pour vos pauvres jambes; côtoyer des merveilles de la nature sans rien voir de ces merveilles: voilà ce qui nous arrivait en quittant l'hôtel du glacier; mais ce n'était pas tout. Les dangers de la veille se reproduisent encore. En effet, les Italiens aussi se lèvent matin et ils sont déjà sur les hauteurs; ils nous envoient, avec ou sans intention, une avalanche de matériaux, et il se trouvait parmi un énorme bloc de granit qui passe à quelques cents pieds de nous; un nouveau projectile, plus gros encore, bondit au dessus de nos têtes; je me jette à terre pour ne pas mettre obstacle à son passage. Cette fois je ne riais plus, cette fois je ne pensais plus à mon testament, cette fois je fus poltron. Mon ami fut réellement courageux, et riait de ma détresse. Le guide envoyait

aux ouvriers des imprécations, qu'heureusement ils ne comprenaient pas. Ainsi nous étions partis de bonne heure pour éviter les ouvriers italiens et cette précaution faillit nous coûter la vie. Que Boileau a eu raison de dire que la crainte d'un mal nous conduit dans un pire; cela est surtout vrai dans les Alpes. Laissons Boileau, et revenons à nos *moutons;* précisément en voici un troupeau, mais il y a plus que des moutons, il y a des chèvres; il y a plus que des chèvres, il y a des vaches. Tant mieux, nous pourrons déjeuner exclusivement de laitage et c'est ce que nous désirons depuis longtemps. Quelle bonne crême, comme elle est épaisse, comme elle est parfumée, quel goût! Que c'est délicieux! Il faut voir mon ami puiser dans ce *mortier* — il appelle cela du mortier lui — moi je préfère le manger sans y donner de nom.

Le repas nous a donné des forces et le soleil, l'espérance d'une belle journée, car les hautes cimes se colorent en rose tendre: nous devenons moins moroses; les dangers sont aussi passés: nous sommes déjà contents; — la fraîcheur de la nuit fait place à un calme qui réchauffe le cœur: nous voilà presque joyeux; — nous commençons à jouir des beautés al-

pestres, nous adressons à Dieu nos prières du matin qui sont cette fois des chants patriotiques: enfin nous voilà donc heureux, heureux comme on l'est quand on a gagné le point culminant d'un sommet, quand la nature vous sourit et que le cœur se dilate de reconnaissance envers Dieu qui a su imprimer à ses œuvres un si puissant cachet de grandeur.



VI

Les sources de la Reuss. — Une course forcée. — Realp et le vallon d'Urseren. — La vallée d'Uri et ses habitants. — La légende du Pont-du-Diable. — Berceau de la liberté.

Nous voilà bien enfin à la Fourca et c'est d'ici que l'on embrasse un très-vaste horizon. C'est de cette région et de celle du St-Gotthard, qui est voisine, que partent, avec les deux principaux cours d'eau de l'Europe, les divers embranchements des Alpes: d'abord les Alpes bernoises et les Alpes valaisannes, séparées par le Rhône; puis les Alpes grisonnes et les Alpes glaronnaises, qui forment la vallée du Rhin; nous ne dirons rien des Alpes du Tessin, ni de leurs rivières qui coulent avec la prétention de passer pour des fleuves, rien non plus des Alpes d'Uri, ni de celles d'Untervald qui enserrent la vallée de la Reuss.

La Reuss dont nous allons suivre le cours, a ses sources, partie à la Fourca, partie dans le massif du St-Gotthard. Avant d'arriver à Réalp, ce petit village

situé à 4733 pieds au dessus de la mer, nous trouvons déjà le Siedlenbach et le Tifenbach, indiqués nulle part sauf sur l'excellente carte de Dufour; plus loin est le Fellibach, puis la rivière formée par l'écoulement du lac de Luzendro, situé sur le St-Gotthard; plus bas encore, mais après Andermatt et près du Pont-du-Diable, vous trouverez la Gœschnerreuss, qui vient de Susten et qui, suivant quelques géographes, doit être considérée comme la véritable source de la Reuss, enfin viennent la Mayerreuss et une quantité d'affluents dont je vous fais grâce; tous leurs noms finissent en *bach* (ruisseau).

Puisque nous sommes dans la région des glaciers, il nous faudrait bien dire un mot des glaciers, de leur formation par les *névés*, cette neige grenue qui n'est pas encore la glace; des moraines, des collines de pierres, hautes de 100 pieds parfois, que les glaciers poussent devant eux dans leur marche lente vers le fond des vallées; de leurs gouffres, de leurs fissures, de leurs dangers. Il faudrait parler des savants travaux d'Agassiz, de Desor et de Studer, énumérer les 137 glaciers du Valais et les 370 du bassin du Rhin, décrire ceux-ci, mesurer ceux-là et vérifier avec Ebel s'il est bien

exact que les 608 glaciers de la Suisse occupent une superficie de 50 milles géographiques carrés. Mais j'aime à croire que personne n'attend de moi un travail sur un si froid sujet et rien que d'y songer je sens mon cœur se glacer.

Après quelques instants de repos sur la hauteur où nous nous sommes permis de disserter un peu, nous commençons à descendre dans le canton d'Uri; et avant de descendre, nous constatons bien de nos propres yeux que c'est ici que se partagent les eaux de la Suisse. Si vous versez une goutte d'eau à droite, elle s'en ira par le Rhône, jusque dans la Méditerranée; si vous la faites tomber à gauche, la Reuss, par le Rhin, la portera dans la mer du Nord. A quoi tient la destinée des choses! Il faut quelquefois moins encore pour décider de celle des individus. Un regard de convoitise, une mauvaise pensée peut avoir les conséquences les plus graves. Voyez David: s'il eût réprimé ce premier feu d'amour coupable pour la femme d'Urie, il ne fut pas devenu un misérable assassin. Que de remords pour expier son crime, et quelle malédiction il attire sur sa famille!

Voyez Adam: il désobéit et son mouvement d'or-

gueil perd l'humanité. Ce n'est pas le remords qui pourra expier cette première faute, c'est le sang d'une victime, c'est le sang du Christ.

Je demande à notre guide s'il n'y a pas de chamois sur ces hauteurs. Sans me répondre, il se met à chanter une belle romance valaisanne, puis il prend son *porte-vent*, espèce de cor, et fait résonner la montagne d'une marche guerrière que l'écho nous renvoie. Il nous semble, avec notre excellent poëte jurassien, M. Xavier Kohler:

Que la montagne s'éveille
Pour saluer de doux mots
La palpitante merveille
Volant d'échos en échos.

Ces vers sont extraits du *Cor des Alpes*, poésie des *Alperoses*, ce recueil si charmant; je ne pouvais tomber plus juste et je continue la citation:

Gai Montagnard, l'Alpe blanche
Aime ton cor enchanté,
Grondant comme l'avalanche,
Beau comme sa majesté.
Quand un saint amour t'enflamme,
Toi seul, barde des forêts,
Peut rendre de sa grande âme
Le sourire ou les regrets.

Les guides sont décidément de fort gais compagnons, le nôtre surtout. Puis avec cela quelle loyauté, quelle franchise! Du reste n'est pas guide qui veut. Pour l'être, il faut offrir la plus grande sécurité morale; il faut une garantie matérielle aussi, et l'administration n'incorpore que les gens les plus honorables; il y a des règlements sévères qui statuent sur la discipline. Aussi n'arrive-t-il jamais rien aux voyageurs qui se confient à leurs guides et ils peuvent le faire en toute sécurité; mais si le touriste veut s'obstiner à affronter les dangers, malgré les observations de son guide, celui-ci ne peut répondre de rien et, en effet, d'après le règlement et le bon sens, il n'est plus responsable. C'est ce que nous fait observer notre guide avec qui nous causons beaucoup quand il ne nous fait pas prendre des sentiers trop rapides; mais il a hâte d'arriver dans sa famille, et parfois nous payons un peu cher le temps qu'il veut nous faire gagner. Là-haut est la grande route que les ouvriers italiens achèvent; ici sont des torrents où la planche vacillante et toute humectée par l'écume de la cascade nous procure mille émotions; plus loin nous descendons des sentiers abruptes qui ressemblent beaucoup à ceux que nous avons montés hier et qui con-

tournent ou coupent un ravin des plus pittoresques. Le guide arrive bien avant nous au bas de ce ravin : ce n'est pas difficile, il se place sur son sac, comme sur un traîneau, lui imprime une légère impulsion, le dirige avec son bâton, pour éviter les aspérités du sol, puis se trouve en cinq minutes à sa destination.

M. T. veut faire comme lui; il arrive aussi, mais dans quel état! Je suis plus prudent, je mets vingt minutes à faire le trajet et je suis moins fatigué. D'ailleurs voici Réalp, le premier village de la vallée de la Reuss et je me repose encore pendant que mon ami doit faire à son pantalon d'urgentes réparations.

Rien de bien remarquable sur les premiers villages que nous traversons, Zurndorf, Hospenthal et Andermatt, qui sont les seuls du vallon d'Urseren, situé à une altitude de 1440 mètres. La Reuss coule là paisible au milieu d'une verte prairie qui jure avec les montagnes dénudées qui enserrent le vallon. Nous rencontrons à Hospenthal une procession. Ces braves gens faisaient retentir la vallée de litanies, d'autant plus lugubres pour nous que ce jour-là nous étions bien gais.

Notre guide se découvre, d'autres personnes se mettent à genoux et paraissent toutes surprises de ne pas

nous en voir faire autant. Cependant nous aimons aussi l'Evangile, comme nos frères les catholiques, nous aussi nous adoptons sans réserve cette loi divine qui a régénéré le monde.

Nous arrivons à midi à Andermatt, le plus beau village du vallon. C'est là que nous prenons les voitures de la poste qui arrivent du St-Gothard pour entrer dans la véritable vallée de la Reuss, vallée Terrible comme on l'appelle. La première partie du cours supérieur de la rivière traverse le charmant vallon d'Urseren, où nous sommes, et qui forme aussi la première partie de la vallée d'Uri.

A Andermatt nous devons quitter notre guide et nous le perdons de vue; il ne prend pas la voiture, dit-il, bien qu'il aille du même côté que nous. Mais il la prend si bien, au contraire, qu'il ne la paie pas, car au moment où nous partons, il se glisse furtivement derrière le véhicule et arrive avec nous à Amsteg, où il voudrait nous faire croire qu'il est venu à pied.

Si jamais je refais la route d'Andermatt à Amsteg, je m'arrangerai bien pour ne plus la faire en voiture. D'abord en voiture nous ne voyons du sévère paysage que le danger: le Pont-du-Diable et celui du Saut-du-

Moine, le trou d'Uri, galerie de 200 pieds, percée dans le roc en 1707; la gorge de Göschenen avec ses glaciers, le sombre passage de Schœllenen avec ses effrayants abîmes, tout cela entouré de rochers abruptes, surprend le voyageur et lui donne le vertige, car la voiture roule à côté du précipice et un seul pas le sépare de la mort. Que le cocher ait bu un verre de trop, ce qui lui arrive souvent, que le cheval glisse ou se laisse gagner par la voiture : tout est dit; vous voilà précipité dans la Reuss, qui gronde ici avec une telle impétuosité que cette partie de la vallée porte le nom de *Krachenthal* (vallée du fracas).

Etes-vous à pied, au contraire, vous jouissez sans le moindre danger de ce sauvage aspect, car tout devient pittoresque jusqu'à la rivière qui mugit d'abord comme un torrent et qui plus loin serpente autour des rochers avec la grâce d'un ruisseau.

Le pays d'Uri est un vrai dédale de gorges et de vallées, de montagnes, de rocs et de glaciers. Grâce à ceux-ci, les parties incultes forment (d'après Franscini) la moitié de la superficie du sol, soit 500 kilomètres carrés; le reste nourrit les 15,000 habitants des vallées. Cette disposition topographique fait de ce pays une

forteresse, que de nobles cœurs savent défendre; l'ennemi ne se hasarde pas impunément dans ces montagnes : l'héroïque défense de 1798 l'a prouvé.

Les Uraniens sont très-intelligents, mais peu instruits, car le progrès, comme l'ennemi, a beaucoup de peine à franchir leurs montagnes; toute innovation leur procure une grande répulsion, mais néanmoins ils vivent heureux. Quand je les vois se rendre docilement à leur chapelle, leurs grands yeux bleus tournés vers le ciel; quand, mystérieux comme les forêts où ils vivent, je les entends dire au voyageur : nous sommes heureux malgré notre pauvreté, car nous cherchons le bonheur plus haut qu'ici-bas, je me souviens de ces paroles des Béatitudes : *Heureux sont les simples de cœur, car ils verront Dieu;* et je me prends à dire que les progrès de la civilisation feraient sans doute disparaître la foi de ces naïfs montagnards, sans cependant les rendre meilleurs. Ce n'est certes pas à dire que le progrès exclue la foi; non, aimons-le, défendons-le, car c'est la cause de la justice et il n'est pas incompatible avec l'Evangile. Soyons instruits, mais surtout soyons bons et vertueux, et que notre

vertu comme celle de ces honnêtes gens ait sa source dans l'amour de Dieu.

Nous sommes en cet instant sur le Pont-du-Diable, et je vais raconter la légende qui s'y rattache et que j'ai lue je ne sais plus où.

Le bailli d'un village voisin, prenons Amsteg, si l'on veut, se tourmentait fort au sujet d'un pont qui devait relier le territoire d'Andermatt à l'autre partie de la vallée. Mais le moyen d'établir une pareille communication entre des rochers que menaçent les éboulements de la montagne ou le débordement de la rivière? Vingt fois on avait essayé, vingt fois le pont s'était écroulé.

— Il n'y a que le diable qui puisse construire un pont dans cet endroit, fit le bailli au moment où un de ses amis venait de lui apprendre la chute du dernier pont construit depuis deux jours.

— Comme vous le dites, Monsieur, il n'y a que moi qui aie ce pouvoir, répondit un individu qui entrait chez le bailli, lorsque l'ami de celui-ci en sortait.

— Quoi! vous? et vous êtes Messire Satan?

— C'est moi-même.

— Alors prenez place dans ce fauteuil et causons de cette affaire.

— Je suis venu pour cela.

— Bien, Monsieur le diable. Pourrez-vous nous faire un pont assez solide pour qu'il dure au moins cinq cents ans.

— Oui, mais......

— Oh! je comprends, nous vous le paierons ce que vous exigerez, dix mille marcs, s'il le faut.

— Bah! j'ai bien besoin de votre or, je puis en faire rien qu'avec des débris de rocher.

— Et vous pourriez nous faire un pont d'or?

— Certainement, mais je ne le vous conseille pas, car il durerait moins encore que le premier, attendu que tout le monde en voudrait une parcelle.

— Vous n'avez que trop raison, mais encore nous faut-il un pont.

— J'attends vos ordres, monsieur le bailli.

— Et moi vos conditions, monsieur le diable.

— Eh bien, les voici. Je vous ferai un pont *indémolissable* et la première âme qui le traversera m'appartiendra. Acceptez-vous ?

— Ma foi, je ne sais trop.... Ne pourriez-vous pas vous contenter d'un autre salaire?

— Impossible, c'est à prendre ou à laisser.

— Permettez-moi au moins de consulter l'ermite de la vallée.

— Non, il faut vous décider à l'instant et je fais le pont cette nuit même.

— Bah! après tout j'accepte, fit le bailli en congédiant le diable et en se grattant la tête.

— Demain vous aurez votre pont, fit le diable en partant.

Le lendemain, en effet, un pont magnifique traversait la Reuss; Satan se tenait de l'autre côté, il attendait son salaire. Voyant venir le bailli :

— Comment! vous vous sacrifiez pour l'un de vos sujets? lui fit-il.

— C'est selon, répondit le bailli.

— Mais vous allez passer, faites donc attention, vous n'oubliez pas que la première âme m'appartient?

— Je le sais, mais j'ai encore un mot à vous dire, messire Satan.

— Et quoi donc? fit le diable en s'avançant sur le pont à la rencontre du bailli.

— Oh! un seul mot, messire Satan.

— Dites.

— C'est que vous venez de traverser votre pont et

que pour votre salaire, l'âme du diable vous appartient; ce n'est pas grand'chose, je le sais, car... *elle ne vaut pas le diable.*

Alors Satan se mit à l'œuvre pour détruire son travail; il se retourna les ongles sans parvenir à ôter un seul caillou.

Et le pont restera toujours, dit la légende.

— Moi, je ne crois pas à la légende, fait mon ami T., à qui je la raconte.

— Comme tu voudras, incrédule, mais la légende et le pont existent, on m'a raconté l'une, te dis-je, et tu vois l'autre.

— Sans doute, mais c'est l'origine de la légende que je nie.

— Comment l'origine?

— Oui, le diable n'a pu faire ce pont, et toi tu dis cela comme si tu étais convaincu qu'il a parlé au bailli. Le diable ne travaille pas, il ne parle pas: laissons donc ces contes-là.

— Naïf, va! Au reste, puisque tu ne crois pas aux légendes, je ne te dirai rien de celle qui se rattache au pont du Saut-du-Moine, où nous allons passer.

— Qu'est-ce que dit cette légende? raconte-la, je te prie.

— Non, Monsieur; tu méprises les légendes, tu n'es plus digne d'en entendre, et je te boude jusqu'au Rigi.

— Et après le Rigi?

— Oh! après, comme c'est toi qui as la bourse, il faudra bien que je me réconcilie avec le caissier.

A Amsteg, il y a changement de voiture; mon ami ne se trouve pas dans la même que moi, et notre séparation a lieu jusqu'à Fluelen, situé à l'extrémité orientale du lac des Quatre-Cantons. Ici nous prenons le bateau jusqu'à Weggis, au pied du Rigi.

— Viens, cher ami, viens, je ne puis plus te bouder. Tu vois où nous sommes, maintenant, n'est-ce pas? Ici c'est Altorf, là Burglen, devant nous Brunnen, à droite la chapelle de Tell, à gauche le Rigi. Viens, je te tends une main de frère, sur cette terre de la liberté. Ici plus de légende, cher ami, mais de l'histoire, et quelle histoire, grand Dieu! l'histoire de ma patrie. Oh! je voudrais être historien, je voudrais être poète, je voudrais être peintre, et pourquoi?.... pour traduire tout ce que je ressens: un enthousiasme indéfinissable me transporte. Je pleurerais de joie, si j'étais seul sur le bateau;

mille émotions affluent à mon cœur, elles me suffoquent en quelque sorte et je ne puis les exprimer.

Voici donc le berceau de notre liberté! En présence d'une nature aussi belle, la plus belle du monde à mes yeux, je comprends le dévouement de nos libérateurs. La patrie sous le joug! Allons donc! mille fois la mort plutôt.

Mais ces lacs si bleus et si purs, où viennent se mirer les glaciers; mais ces vertes pentes qui y baignent leurs pieds et où sont adossés de pittoresques chalets; mais ces vallées; mais ces impétueux torrents qui sont comme l'écho des avalanches; mais tout cela qui élève l'âme à Dieu, qui exalte le délire de l'enthousiasme, est-ce donc fait pour la servitude? Non! non!

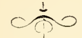
A nous la liberté. Gardez la richesse, potentats de la terre, mais laissez-nous notre seul trésor.

Je ne puis faire ici l'énumération des lieux remarquables; tout cela serait trop froid. J'embrasse d'un seul regard tous les souvenirs de l'histoire et je me résume en disant simplement : c'est ici que de nobles cœurs ont tout sacrifié pour la noble cause de la liberté. Honneur à vous, Guillaume Tell, Verner Stauff-

acher, Walther Fürst et Arnold de Melchthal! Honneur à vous, qui formez l'épopée de notre histoire.

Mais modérons nos transports. A quoi sert toute cette explosion de paroles? Jouirons-nous moins bien si nous jouissons avec calme?

Encore quelques regards sur ces lieux si riches en palpitants souvenirs, encore quelques mots sur Brunnen et sur le Grütli, où se conclurent des contrats entre Dieu et la liberté, entre le dévouement et la justice, entre le bon droit et la conscience; encore quelques mots sur le farouche Gessler, sur Landenberg et Volfenschiess, ces fiers oppresseurs de la liberté; encore........ mais non, plus rien, voici Weggis, au pied du Rigi: hâtons-nous de débarquer.



VII

Le Rigi. — Un membre de la Commission d'éducation. — Arth et Goldau. — L'ex-pensionnaire de M. F.-A. Monnier. — Zug et Lucerne. — Stanz et Saxlen. — Une promenade en bateau sur le lac de Sarnen. — Le passage du Brunig et Interlaken.

Au moment de nous mettre en route pour le Rigi, nous sommes assaillis par une nuée d'enfants qui veulent, l'un pour dix, l'autre pour huit francs, nous conduire jusqu'au sommet, mais sans mulet, mais simplement à pied pour nous procurer le plaisir de leur importune compagnie; nous refusons. Un peu plus loin, on nous demande le même prix, avec mulets cette fois, et nous refusons encore.

— Nous voulons aller à pied, laissez-nous donc tranquilles, braves gens.

— A pied? nous fait une jeune fille; donnez-moi cinq francs et je vous y conduis.

— Oh! nous saurons bien tout seuls découvrir le chemin.

— Le chemin? Donnez-moi deux francs et je vous le montre, répond un petit gaillard à pieds nus.

— Le voilà à deux pas, pourquoi nous faire payer un si léger service?

— Notre petit drôle nous fait la nique, pirouette lestement et va chercher d'autres gens moins économes.

A peine étions-nous débarrassés des ciceroni et des porteurs, que nous avons à soutenir un autre assaut, celui des mendiants qui se déguisent en vendeurs. Achetez-vous quelque chose d'un petit garçon à la mine friponne et intelligente, voici venir deux, quatre, six de ses frères et sœurs qui exigent un tribut au moins égal à celui de leur cadet. La Fontaine l'a bien dit : *cet âge est sans pitié.*

Enfin, à trois ou quatre mille pieds de Weggis, nous sommes débarrassés de cette gent importune et nous pouvons jouir du beau spectacle qui s'agrandit à mesure que nous montons. Mais hâtons-nous : le temps, beau d'abord, change peu à peu et nous menace de la pluie. Bien, voici une chapelle où nous pourrons nous arrêter un instant. Nous en avons besoin, car nous sommes si fatigués que le découragement nous gagne. Mon ami parle de retourner à Weggis, moi je persiste à monter. Du Rigi, l'on voit treize lacs et vingt-deux

glaciers; le regard peut embrasser un immense horizon de 100 lieues; de là encore, le coucher et le lever du soleil offrent des aspects si ravissants que dix mille voyageurs visitent annuellement cette sommité. Il y aurait donc, suivant moi, faiblesse ou ridicule à abandonner un projet qui promet tant de plaisir. Mon ami ne peut se rendre à mes raisons : la pluie a chiffonné son caractère ordinairement si ferme, et refroidi sa gaîté toujours si franche. Je prends le parti d'aller seul. Le stratagème réussit, car il sait que je suis sans argent, et il a trop de conscience pour me laisser à la merci des hôteliers.

La pluie tombe très-fort et nous devons nous arrêter à Rigi-Kaltbad, au lieu d'aller à Rigi-Kulm.

Le lendemain, en mettant le nez à la fenêtre, pour consulter le temps toujours pluvieux, j'aperçois sur la terrasse M. S., membre de la Commission d'éducation de notre ville.

Je suis à lui à l'instant :

— Il faut donc venir au Rigi, lui dis-je, pour rencontrer une bonne fois un membre de la Commission?

— Ah! c'est ici que vous remplissez vos fonctions scolaires?

— Mais, Monsieur, je suis en vacances, et d'ailleurs, qui remplit le mieux ses devoirs, de l'instituteur qui profite de ses vacances ou de l'inspecteur d'école qui n'inspecte jamais la classe que le jour de l'examen?

— Vous faites allusion.....

— A personne, Monsieur, je dis ce que je pense, et pour en finir je trouve qu'on a grand tort de pleurer les vacances aux maîtres consciencieux.

— Et j'ai ce tort-là, moi, n'est-ce pas?

— Vous l'avouez vous-même, Monsieur, car vous l'avez dit vingt fois, les vacances sont trop longues; nous les trouvons trop courtes et nous espérons bien en demander un supplément.

— Nous verrons cela.

— Bien, mais si en attendant cette discussion, nous discutions plutôt comment il faudra passer la journée au Rigi par le beau temps que nous avons.

— Moi, je redescends, car l'on prévoit ici une quinzaine de jours pareils.

— Quinze jours?

— Oui, dix à quinze.

— Alors *nous* redescendrons avec vous.

— Comment *nous?*

Oui, *nous,* car nous sommes deux ici, moi et mon ami Léon T., qui dort encore du sommeil des justes.

— M. Léon T.?

— Oui, lui-même.

— Il faut que je le voie.

— Rien n'est plus facile.

— Puis nous dînerons tous les trois ensemble, non ici, mais là-bas.

— Bon, c'est entendu.

Après avoir ainsi causé avec M. S., qui est un charmant homme, sauf son préjugé au sujet des vacances, nous nous apprêtons à descendre avec lui les pentes du Rigi, sans avoir vu le Rigi-Kulm, qui est à 20 minutes du Rigi-Kaltbad où nous avons couché.

— Mais où allez-vous donc? nous fait M. S. au moment où nous quittons le sentier pour nous diriger à gauche, tandis que lui prenait plutôt le côté droit de la montagne.

— Nous descendons à Arth, sur le lac de Zug.

— Sapristi, c'est que je vais à Weggis, moi, sur le lac de Lucerne.

— A Weggis? — Oui.

— Alors il paraît que nous ne descendons pas du même côté.

— J'en suis fâché, mais je crois que nous allons même suivre une route diamétralement opposée.

— On ne dîne donc pas en commun? fait mon ami avec une moue significative de regret.

— Au revoir, Messieurs les touristes, profitez bien du reste de vos vacances, cela vaudra toujours mieux que d'en redemander davantage.

— Adieu, Monsieur, merci et bon voyage.

Après le Rigi, il nous reste encore bien des choses nouvelles à voir. Seulement, lorsque la course en est au retour, on se sent subitement pris d'hésitation: on a dépensé trop de force, et la fatigue vous gagne; trop de loquacité et la verve s'émousse; on a reporté sur quelques jours une trop grande somme de sève et l'exubérante fécondité du touriste tarit.

Espérons toutefois que nous conserverons encore une provision d'enthousiasme pour visiter Zug, Lucerne, Berne et enfin tout ce que l'imprévu de nos courses aventureuses pourra nous faire rencontrer.

Les pentes du Rigi du côté d'Arth et de Goldau ne sont point difficiles. Ce qui rend surtout le chemin pit-

toresque et, partant, moins pénible, ce sont des centaines de cascades qui descendent des deux côtés de la montagne. Si l'on réunissait, quatre à quatre, je suppose, toutes ces cascatelles, pour former quelques chutes seulement, on ferait les plus grandes et les plus belles cascades de la terre, et ce moyen artificiel n'ôterait rien au charme de la nature.

Le Rigi est, comme bien d'autres montagnes suisses, sujet aux éboulements; nous en voyons des vestiges au pied de la montagne. En 1796, des blocs de rochers, des collines même se détachèrent de la partie sud et détruisirent le Haut-Weggis. L'éboulement qui eut lieu dix ans plus tard, le 2 septembre 1806, fut plus désastreux encore. Une des cimes du Rossberg, montagne voisine, se précipita ce jour-là dans la paisible vallée du lac de Lowerz et détruisit trois villages : Goldau, Buessingen et Rœthlen; une surface d'une lieue carrée fut couverte de ruines. Ces débris sont toujours là, nous les regardons en frisonnant et nous nous disons que la puissante main de Dieu s'est bien appesantie sur cette pauvre contrée.

Enfin nous arrivons à Arth, dans le canton de Schwytz, et nous cherchons un bateau qui nous con-

duise à Zug; personne ne voulant se prêter à cette fantaisie, nous devons faire le chemin à pied. Ne nous désolons pas trop, car la route qui suit la rivé droite du lac est tout ombragée, et permet de jouir des plus ravissants points de vue sur le lac et les environs. Nous rencontrons là, à une des échappées que ménage la forêt, un gros milord anglais avec sa jolie petite milady. Il fait admirer à celle-ci le « délicieux *prospect* » en entremêlant ses descriptions de mots français qu'il prononce assurément comme la phonographie ne pourrait jamais les écrire : « Ahô, yess, yess, mohâ jé avoir jamaiss vioû ioune si déliciouse spîcteacless! Ahô, ahô! Combien le natourel il était biaû! ahô! » Rien que d'entendre cela, il nous vient des envies de beefsteak dont la cuisine anglaise seule a si bien le secret. Nous admirons, comme milord, un peu le paysage et beaucoup milady. Mais milord nous toise d'un air si insolemment dédaigneux, que nous le laissons bientôt seul à ses contemplations. Passons, passons en nous rappelant cette belle pensée de Victor Hugo :

Sois humble; que t'importe
Le riche et le puissant?
Un souffle les emporte :

La force la plus forte
Est un cœur innocent.

Après une heure de marche, nous sommes las et nous tiendrions beaucoup à faire une promenade sur l'eau.

Nous abordons un pêcheur :

— Wollen si uns Ihren Kahn leihen ?

— Moi savoir nut français, nous répond-il.

— Mais, Monsieur, nous vous parlons allemand.

— Moi, kein Welche, nut comprendre vous.

— Est-il stupide, cet Allemand-là, fait mon ami impatienté.

— Donner Gott, moi savoir pas quoi vous parler à moi.

— Viens, fis-je à mon ami. Il sait si peu l'allemand que nous parlons qu'il le prend pour du français. Ne te fâche pas. Voici Walchwyl où nous prendrons des forces pour pousser jusqu'à Zug.

L'hôtesse de Walchwyl est un peu comme notre pêcheur : nous lui demandons du *weissen wein* et elle nous apporte du vin rouge ; nous lui parlons de bateau, elle nous parle de *wagen*. Si du moins sa piquette était buvable, mais la brave femme vend, pour du vin, du

trois-six mélangé d'eau, de sang de bœuf et de sucre. Nous allions donc partir tout attristés lorsqu'arriva un jeune homme intelligent, qui, connaissant le français, nous tira d'embarras. Mais quant au bateau, impossible d'en avoir un.

— Cependant, nous fait l'interprète, si vous tenez à faire la route en voiture, je mets la mienne à votre disposition; je suis seul et m'en retourne à Zug tout à l'heure.

— Mais, c'est parfait ce que vous nous offrez là. Combien exigez-vous pour un si bon service?

— Rien, Messieurs; je suis trop heureux d'avoir l'occasion de parler le français.

— Mais, vous le parlez aussi bien que Lamartine. Où donc l'avez-vous appris?

— Merci. A Neuchâtel.

— Comment, à Neuchâtel? Mais nous sommes Neuchâtelois nous-mêmes.

— Neuchâtelois! Ah! tant mieux, car dans ce cas vous êtes presque mes compatriotes; j'aime les Neuchâtelois autant que mes amis les Zurichois.

— Vous êtes trop aimable, Monsieur.

— Voyons, pas de compliments. Montez dans la voi-

ture et à Zug nous nous arrêterons pour parler encore, n'est-ce pas?

— Volontiers. Mais si cela vous est égal, commençons tout de suite. Nous venons du Rigi, et nous n'avons rencontré personne que des Anglais qui ne veulent pas nous parler, ou des Allemands suisses avec qui l'on ne peut parler. Votre présence nous a dilaté le cœur.

— C'est vous qui maintenant, Messieurs, me faites des compliments.

— Oui, mais ils sont sincères, comme vous voyez.

Nous continuons à causer sur toute sorte de sujets, et notre aimable et spirituel conducteur nous apprend qu'il a été en pension chez notre honorable Directeur de l'éducation publique, M. F-A. Monnier, ce qui augmente encore notre plaisir; nous aimons toujours à entendre parler de ceux que nous affectionnons, et l'on sait que M Monnier est un bon père pour tous les instituteurs.

Arrivés à Zug, nous descendons à l'hôtel du Cerf pour dîner, et après avoir examiné la ville nous allons jusqu'à Baar dans la même voiture et en même compagnie. Baar est sans doute le plus beau village que

je connaisse. Les maisons y sont aussi propres et aussi grandes que celles d'une ville; elles sont entourées de tant de vergers que ce grand village est entièrement perdu dans la verdure. Les rues sont spacieuses, les fontaines et les édifices publics du meilleur goût; c'est sans doute la grande fabrique de ce village qui procure l'aisance à cette population intelligente.

Mais il se fait tard, il faut quitter ici notre ami le Zurichois qui s'en va plus loin, et revenir à Zug pour prendre ce soir encore le chemin de fer de Lucerne.

Nous arrivons dans cette dernière ville à 10 heures.

Mais nous avons passé à Zug sans rien dire de Zug; nous avons pourtant l'habitude de nous étendre un peu sur les chefs-lieux des cantons. Ainsi à Lausanne nous avons disserté sur les évêques; à Genève sur l'influence de cette ville dans le progrès de la civilisation; à Sion nous avons parlé d'histoire et donné la légende de la tour des chiens. Altorf nous a donné l'occasion de faire éclater l'enthousiasme patriotique, mais de Zug que faudra-t-il dire pendant que le chemin de fer nous emporte à Lucerne?

Je ne sais. Faut-il décrire la gare de Zug qui est certainement l'une, je ne dis pas des plus grandes,

mais des plus belles de la Suisse? Faut-il ensuite parler des personnages qui ont illustré la ville, de l'héroïque banneret Pierre Kollin dont on conserve à l'arsenal l'écharpe tachée de sang? du général Zurlauben, cet historien célèbre de la Suisse, qui mourut à Zug en 1799? On sait, ou l'on ne sait pas que Zurlauben était le descendant d'Antoine de la Tour-Châtillon qui alluma une guerre de 10 ans dans le Valais. En 1375, son oncle Guichard de Tavelli était évêque de Sion; il avait quelque démêlé avec son neveu.

Ce *coquin de neveu* se laissa aller à des menaces; il fit plus : un jour que Guichard disait la messe dans la chapelle de son château de Sion, Antoine fit entrer ses satellites qui précipitèrent l'évêque et son chapelain du haut de la terrasse qui bordait un affreux précipice. Les Valaisans prirent les armes pour venger Guichard; le duc de Savoie et quantité d'autres seigneurs prirent part à ce conflit qui en suscita d'autres plus tragiques encore : Antoine dut s'enfuir et ses descendants n'osèrent plus porter son nom.

Un de ses fils prit celui de Laubast, s'établit dans la Suisse centrale et devint à Zug la souche de la noble

famille des Zurlauben dont le général cité plus haut fut le dernier rejeton.

Voilà encore de l'histoire, mais j'ai fini, car mon désir de parler de Zug se passe au moment où nous entrons à Lucerne.

Et de Lucerne, que faudra-t-il dire? .... Allons d'abord à notre hôtel et nous verrons là si, pendant que l'on prépare notre souper, je ne trouverai rien de nouveau à raconter.

Lucerne, l'une des plus anciennes villes de la Suisse, puisque la tour ronde qui servait de phare, *Lucerna,* a été bâtie par les Romains; Lucerne, l'un des premiers états qui vint, en 1332, grossir le faisceau helvétique; Lucerne qui a pris part à toutes les guerres des Suisses, qui a voulu en 1847 se détacher de la Confédération et rompre une alliance qui avait duré cinq siècles; Lucerne enfin avec ses tours et ses églises, ses édifices et sa pittoresque position, doit, semble-t-il, facilement inspirer le touriste. Aussi mon ami et moi en avons-nous conservé le plus doux souvenir.

Nous couchons à la Balance ou au Cheval-blanc, je ne sais plus, mais ce détail importerait peu s'il n'avait *emporté* douze francs de notre caisse.

Cela ne nous empêche pas, le matin, de visiter toutes les curiosités de la ville, le monument du jardin Pfyffer, ce lion taillé dans le roc et qui mesure 28 $^1/_2$ pieds de longueur sur 18 de hauteur. On sait qu'il est élevé en mémoire de l'héroïque défense des Suisses qui protégeaient Louis XVI au 10 août 1792. Nous lisons dans la liste des officiers, gravée au pied du lion, le nom d'un Neuchâtelois, *Chollet* qui succomba dans cette boucherie. Après ce monument, visite au panorama du Rigi, où nous pouvons voir, au travers de verres grossissants, les curieux aspects de cette curieuse montagne; cela nous dédommage un peu de n'avoir pu visiter le naturel, le véritable Rigi.

Nous voyons encore à Lucerne les ponts avec leurs tableaux, la Reuss qui sort du lac, les principaux édifices y compris le Schweizerhof, l'arsenal et ses collections historiques, enfin les environs de la ville qui sont encore plus pittoresques que la ville elle-même : devant nous le Pilate, aujourd'hui découvert; à gauche le Rigi. Toujours lui; décidément cette montagne veut nous narguer. Si j'avais plus de temps et surtout plus d'argent, et que mon ami voulût seconder mon projet, vrai, nous y retournerions, persuadés que cette montagne

capricieuse ne nous refuserait pas aujourd'hui les faveurs qu'elle prodigue aux Anglais. Mais abandonnons bien vite cette sotte idée, car, hélas! après le dîner, Monsieur L. T. constate avec effroi que notre bourse, notre pauvre bourse, ne contient plus que 38 francs; 38 francs! mais il faut encore coucher dix nuits en route, non pas à Lucerne, où la vie est si chère, mais ailleurs, où il faudra payer tout de même. 38 francs! mais il faut vivre jusqu'à la maison; or le chemin de fer est coûteux et, à pied, nous ne pouvons nous accommoder, pour nos repas, du brouet lacédémonien. Cependant l'administration des lignes ferrées ne fait pas crédit et les maîtres d'hôtel non plus; — 38 francs! c'est-à-dire plus le sou pour arriver, si nous pouvons arriver toutefois; 38 francs! seulement 38 francs! mais c'est à se désespérer, cela suffit pour trois jours et non pour dix. La déception est bien cruelle et nos regrets bien inutiles! Si seulement nous trouvions un ami qui voulût nous prêter. Oh! partons, partons de Lucerne où l'argent part si vite.

Bon, justement le bateau nous attend et avec quelques centimes nous arriverons à la baie de Stanzstaad dans l'Unterwald. Quelques centimes! c'est aujourd'hui

que nous commençons à les compter. Le premier jour nous comptions les pièces de 20 francs; le second, celles de 10 et les jours suivants celles d'un franc. Quelles angoisses lorsque maintenant nous devons sortir 10 centimes! et auparavant quel plaisir lorsque nous dépensions 10 francs! absolument comme si nous pouvions changer l'eau en or, et puiser toujours sous le tonneau des Danaïdes. Quelle imprudence! La dernière partie du voyage ne promet pas d'être aussi gaie que la première. Nous essaierons cependant de faire à mauvaise fortune bon cœur.

Après avoir vu le Rigi, Arth, Zug et Lucerne, il resterait encore beaucoup de choses à voir dans la Suisse centrale; mais au lieu de prolonger notre course, nous préférons (on sait pourquoi) la terminer ici en reprenant tout penauds le chemin de la maison; mais ce chemin est très-intéressant et rien ne nous empêchera de le varier encore.

En quittant Lucerne, nous débarquons bientôt dans la rade de Stanzstaad pour de là prendre la route de Stanz. C'est ici qu'est le Rotzberg, cette historique montagne qui supportait le château de Wolfenschiess. On sait comment une imprudente jeune fille facilita,

en 1308, la prise du château, en hissant, dans sa chambre, son amant qui fit monter de la même manière une trentaine de jeunes gens. Là encore est le Pilate aux pics déchirés, Stanz qui rappelle Winkelried dont le souvenir pour se conserver n'a pas besoin du monument qui vient d'être inauguré. Nous visitons dans la ville une chapelle qui renferme un ossuaire rappelant l'héroïque défense de nos braves concitoyens contre les Français en 1798, puis l'hôtel de ville où l'on voit le portrait de tous les landammanns qui se sont succédé dans le pays depuis les premiers temps de la Confédération jusqu'à nos jours.

Après avoir parcouru tout le Bas-Unterwald, passé par Kerns, le plus beau village de la contrée, par Sarnen, la capitale du Haut-Unterwald, nous arrivons à Saxlen, patrie de Nicolas de Flüe, au bord du lac de Sarnen. Arrivés là, nous nous arrêtons chez l'aubergiste :

— Monsieur, pouvons-nous coucher ici ?

— Certainement, et vous y serez aussi bien qu'il est possible de l'être dans un village de l'Unterwald.

— Bien, mais avant de commander nos lits nous tenons à être renseignés sur un point, un seul point, Monsieur.

— Lequel, Messieurs ?

— Nous ne nous arrêterons ici que dans le cas où nous pourrons nous accorder le plaisir d'une promenade en bateau sur le lac.

— C'est bien difficile, bien difficile. Le lac baigne mon verger, le lac est encadré par les plus belles montagnes, le lac est très-tranquille et c'est le lac le plus ravissant des lacs de la Suisse; le lac, le lac, oh! le lac!....

— C'est bien; nous comprenons votre admiration et vous pouvez juger combien ce spectacle, nouveau pour nous, a d'attraits; vous augmentez encore le désir que nous avons de nous promener sur votre lac.

— Ce n'est pourtant pas possible, Messieurs, d'aller sur le lac, ce soir, car le lac....

— Vous ne voulez donc pas que nous restions ici, et que nous couchions dans votre hôtel ?

— Au contraire, j'y tiens beaucoup.

— Eh bien !

— Mais je n'ai pas de bateau.

— Au revoir, Monsieur, nous partons.

— Attendez. Une idée, Messieurs, une idée!

— Voyons cette idée.

— Mon ami Félix-Jean, cabaretier comme moi, a un bateau....

— Ah! Et il vous le prêtera?

— Je le crois.

— Alors, vite au lac.

— Madame l'hôtesse, préparez notre souper pour notre retour.

— Vous serez servis, mais ne faites pas d'imprudence sur l'eau. Toi, Jacob, ne laisse pas noyer ces Messieurs.

— Ne crains pas, ma femme, je me noierai plutôt avec eux.

— Belle consolation pour moi et tes quatre enfants.

— Adieu, Lisette.

— Adieu, Jacob, au revoir, Messieurs.

— Au revoir, Madame.

Nous voilà sur le lac; qu'il fait beau! Le soleil jette ses derniers rayons sur les pointes des montagnes et les colore d'une teinte pourprée. Une fraîche brise nous pousse au large. Là nous entonnons le Vaterland en français. Notre hôte, pour le moment notre batelier, le chante en allemand. Que de douces émotions le pittoresque d'un paysage peut produire! Combien nous som-

mes heureux, mais que ce bonheur dure peu ! Nous devons revenir : la femme de l'hôte serait inquiète, et d'ailleurs nous tenons à nous baigner, or il est prudent de ne pas attendre trop tard.

Le lendemain matin, nous repartons de Saxlen avant le jour, et comme la chapelle est ouverte nous nous y rendons, hélas, plutôt par curiosité que par esprit de dévotion. Une brave femme est déjà là priant à genoux devant les reliques de Nicolas de Flüe, et vraiment nous devons reconnaître que l'esprit de prière est plus grand chez nos frères, les catholiques des petits cantons, que chez nous autres protestants, qui nous contentons si souvent d'un culte sans prière intime avec Dieu et où la forme a autant de part que le cœur.

De Saxlen, course à pied jusqu'à Brienz en passant par Gysswyll, petit village au bout du lac de Sarnen, nous longeons ensuite le beau petit lac de Lungern qu'on a voulu dessécher, et nous traversons le Brunig. Ici nous achetons d'une pauvre femme une ou deux livres de cerises qui font les délices de notre voyage. Du haut de la montagne (le col est à 3000 pieds) nous entrevoyons entre autres parties de l'Oberland la vallée de Meyringen avec quelques-unes de ses pittores-

ques cascades. Mais quelle chaleur, mais quelle poussière sur cette belle route! heureusement que nous arrivons à Brienz un peu avant midi. Après un bon dîner nous y dormons en attendant le bateau et plus tard nous visitons le Giesbach et la charmante ville d'Interlaken.

La position d'Interlaken est très-pittoresque. Il suffit pour s'en faire une idée de savoir que cette ville se trouve encadrée de beaux lacs, traversée par l'Aar, entourée de blanches montagnes, enfin si bien située que rien ne lui manque pour la rendre pittoresque. Le luxe y est aussi grand qu'à Londres ou à Paris.

Quels regrets pour nous de ne pouvoir visiter l'Oberland, cette terre de prédilection des touristes, où les Anglais sèment tant d'or! Hélas! Hélas! Pourquoi n'en tombe-t-il pas une parcelle dans notre pauvre petite caisse où il y a tant de place?



VIII

Le lac de Thoune. — La légende de St-Béat. — Luxe et simplicité. — Un billet de Thoune payable à Bienne. — Ennui et déception. — M. Fouz'être. — De Bienne à Soleure.

Le lac de Thoune a une position aussi pittoresque que la ville d'Interlaken, puisque, comme elle, il a pour cadre les Alpes ; tout près de nous se trouvent le Niesen et le Faulhorn, ce dernier un peu plus bas et vis-à-vis du lac de Brienz; dans le lointain, et toujours à gauche, vous voyez cette immense chaîne des Alpes bernoises, longue de 20 lieues, qui s'étend des Diablerets au Galenstock et à la Fourca et qui porte les pics de la Jungfrau, du Finsteraarhorn, du Mönch, du Doldenhorn et bien d'autres sommités colossales qui semblent soutenir le ciel, grâce à leurs douze ou treize mille pieds de hauteur. Plus près de nous, mais à droite, sont le Rothhorn et la Wandfluh. Cette colline, haute de 2000 pieds seulement, se termine par un promontoire qu'on appelle le Nase, et une grotte qui se trouve là, me me fait souvenir d'une légende; je vais vous la raconter

pendant que le bateau nous berce tout doucement du côté de Thoune; cela ne vous empêchera pas, tout en écoutant, d'admirer les montagnes et les sites qu'elles enserrent.

Béatus fut le premier apôtre du christianisme en Helvétie; il vint dans l'Argovie vers la fin du 1er siècle, dit la légende, et y trouva des gens rudes comme leur pays, mais qui furent cependant dociles à sa voix. Un jour il prêchait sur la rive occidentale du lac des Vandales (c'est ainsi qu'on appelait le lac de Thoune, qui à cette époque reculée faisait partie de l'Argovie); un batelier venant de Merlingen, village de la rive opposée, s'approcha de lui et le pria de traverser le lac afin de porter des consolations à une pauvre famille qui venait de perdre son soutien.

— J'y vais, répondit le saint homme, mais auparavant va toi-même annoncer mon arrivée.

— Mais, mon père, reprit Klaus, le batelier, je veux vous attendre, car mon bateau est le seul qui aujourd'hui retourne à Merlingen.

— Ne m'attends pas, cher Klaus, j'irai sans bateau et je serai là avant le coucher du soleil et peu après toi.

— Impossible, mon père, car vous resteriez au moins

deux journées pour faire le tour, et la femme du pauvre Leuthold désire vous voir....

— Je ne contournerai pas le lac : Dieu qui a desséché la Mer-Rouge à la voix de Moïse, arrêté le Jourdain à celle de Josué et d'Elie, Dieu qui a transporté ce prophète au ciel dans un chariot de feu, a encore aujourd'hui le pouvoir de faire des miracles en faveur de ceux qui croient à son Evangile.

Klaus hocha la tête en signe de doute, retourna à sa barque et, arrivé là, attendit pour voir un peu comment St-Béat, seul, s'y prendrait pour passer le lac.

L'homme de Dieu ne tarda pas à venir.

Sans remarquer Klaus, il se jeta à genoux pour prier, puis étendant son manteau, il y donna la forme d'une nacelle, le jeta à l'eau, se posa dessus et traversa ainsi le lac, à la stupéfaction du batelier qui se mit bientôt à le suivre. St-Béat fut bien avant Klaus sur l'autre rive, et au moment où il débarquait, il survint une violente tempête qui fit courir les plus grands dangers à l'incrédule batelier. Mais St-Béat le sauva en secouant son manteau, car à mesure que le vent séchait le vêtement, l'orage perdait de sa force.

— Qu'y a-t-il à Merlingen? demanda St-Béat aux gens qui s'étaient assemblés sur le rivage.

— Un grand malheur est arrivé à Leuthold, lui répondit-on. Il était à la forêt de Leerau avec d'autres hommes occupés ensemble à abattre le bois qui doit servir à la construction de la cabane de Théodora, une pauvre étrangère qui a fixé sa demeure chez nous. Tout à coup un cri perçant poussé par Leuthold fit accourir tous les bûcherons; un énorme serpent, un dragon s'était jeté sur lui et l'étouffait. Ses amis voulurent le secourir, il était trop tard; le monstre s'enfuit et gagna bientôt la montagne et sa caverne. Quant à notre ami Leuthold, continuaient les narrateurs, il fut immédiatement transporté dans sa chaumière où sa femme et ses enfants, prévenus de ce malheur, pleuraient et pleurent encore en attendant vos consolations.

— Conduisez-moi chez ces pauvres gens, fit St-Béat.

Arrivé là, il pleura avec la veuve; il l'invita pourtant à se confier en Dieu qui protége toutes ses créatures; il embrassa les pauvres orphelins et, ces consolations données, il s'approcha du corps de Leuthold devenu tout violet. Il pria le Seigneur de faire encore un miracle, car ce père était encore utile à sa famille;

puis soulevant le mort, il lui ordonna de se lever. Leuthold rouvrit les yeux et peu à peu les forces lui revinrent; quand il connut le miracle qui l'avait sauvé, il se jeta avec sa famille aux genoux de St-Béat qu'ils prenaient pour le Christ.

— Remerciez Dieu, mes bons amis, fit le saint: c'est lui seul qui a fait le miracle; souvenez-vous toujours de sa bonté et laissez-moi partir.

Et St-Béat se remit en route. Les gens de Merlingen se prosternèrent à son passage. Il allait se préparer à repasser le lac sur son manteau, lorsque Rose, la fille de Leuthold, qui l'avait accompagné avec ses amies, lui fit observer qu'il ferait bien aussi de détruire le dragon, ce monstre qui faisait l'effroi de la contrée. Cela lui était sans doute bien facile, disait-elle, puisque, nouveau Christ, il faisait tout ce qu'il voulait.

— Tu as raison, ma petite, répondit St-Béat, mais où le serpent s'est-il caché?

— Dans la grande caverne qui domine le rocher du Nase, lui répondirent les paysans.

Il s'y fit conduire, et ceux-ci n'avaient plus peur de rien. Toutefois, arrivés à l'entrée de la grotte, ils laissèrent St-Béat seul à la recherche du monstre. Aucun

indice n'accusait d'abord sa présence; mais en avançant davantage, St-Béat fut accueilli par un sifflement qui fit trembler la montagne et glaça d'épouvante les gens qui se trouvaient avec lui.

Le serpent voulut sortir de la caverne, mais St-Béat l'en empêcha; il le toucha du pied et le monstre se sentant dominé par une puissance invincible, se replia sur lui-même et s'enfonça dans une anfractuosité de la caverne. St-Béat fit allumer un grand feu à l'entrée de la grotte et le monstre périt au milieu de lamentables rugissements. Il fut ensuite précipité dans le lac qui bouillonna comme un volcan et répandit pendant trois jours une puanteur si grande que tous les poissons périrent. L'endroit du lac où le serpent tomba s'entrouvrit comme un abîme; voilà pourquoi, aujourd'hui, au pied du Nase, le lac est encore si profond. Quant à la caverne, elle plut à St-Béat; après l'avoir purifiée il vint l'habiter et c'est là qu'il mourut âgé de quatre-vingt-dix ans. La légende ne précise pas l'époque de sa mort et je n'en sais rien non plus. Toujours est-il que depuis des siècles la caverne porte le nom de *grotte de St-Béat.*

Du bateau on ne peut pas en voir l'entrée et nous

le regrettons; si nous en avions le temps nous descendrions pour visiter cette curiosité, remarquable autant par la légende que par sa disposition naturelle. Une futaie de sapins la cache au regard du promeneur, mais s'il va jusqu'à l'entrée, il aura de là une vue ravissante sur le lac et sur les Alpes. Nous nous contentons de voir le ruisseau qui traverse la caverne. C'est le Béatbach qui jette dans le lac ses flots moutonnés d'écume.

Thoune, où nous arrivons, n'est pas comme Interlaken une villa des fils d'Albion. Il y a à Thoune de simples maisons, des casernes, des arsenaux comme dans une forteresse. Interlaken possède au contraire des hôtels comme à Londres, des bazars comme à Paris et des théâtres comme nulle part. L'une renferme les délices de Capoue; l'autre abrite le génie de l'art militaire; l'une est vraiment suisse, simple et digne, active et industrielle; l'autre est toute anglicisée : elle a l'orgueil, le luxe et l'oisiveté des insulaires d'Outre-Manche. Le contraste de ces deux villes prouve combien l'affluence des étrangers a modifié nos habitudes primitives, et me rappelle les paroles que notre poëte Louis

Bornet fait dire au tireur suisse rentrant chez lui et dont la présence

Doit réjouir ses fils au champêtre foyer.
Il arrive joyeux, escortant sa bannière.
En revoyant son toit, une ardente prière
S'élève dans le cœur du rustique guerrier :
« Que ta puissance, ô Dieu, protége la patrie ;
» De sa simplicité conserve les attraits ;
» Qu'elle puisse toujours, florissante et chérie
» Sur l'amour de ses fils se reposer en paix. »

Après nous être arrêtés à Thoune sur les bords de l'Aar et après une visite dans quelques quartiers de la ville où les soldats font ce jour-là une piteuse figure, nous prenons nos billets pour Berne en regrettant de ne pouvoir consacrer plus de temps à une cité que sa position, son histoire rend si remarquable. On sait, en effet, combien de choses curieuses il y aurait à voir, et il nous en coûte de quitter Thoune sans visiter le plateau de l'Allmend et sa nouvelle caserne, sans avoir pu jouir du magnifique point de vue qu'offrent la position du château et celle du cimetière, et enfin sans pouvoir dire quelques mots de son histoire, surtout au sujet du fratricide Eberhard de Kybourg, qui vendit la ville aux Bernois en 1384.

On ne met guère plus d'une heure pour franchir les 31 kilomètres qui séparent Thoune de Berne, surtout si l'on ne s'arrête pas aux stations intermédiaires. Mais hélas! nous avons dû le faire, et à chacune de ces maudites stations qui toutes finissent en *gen* (Münsi*gen*, Rubi*gen*, etc.), nous avons été réveillés par les cris des chefs de trains, la circulation des voyageurs et par l'immobilité même de la locomotive. Oh! c'est affreux que d'être ainsi troublé dans son sommeil vingt fois dans une heure. Nous étions harassés (il nous était permis de l'être, car nous venions à pied du fond de l'Unterwald) et nous voulions dormir un peu, mais à peine l'œil était-il fermé qu'un guttural *gen*, poussé par la voix criarde d'un employé trop consciencieux, nous réveillait en sursaut pour nous annoncer une nouvelle station et cinq minutes d'arrêt; puis le train se remettait en marche pour s'arrêter bientôt et nous réveiller encore.

— Berne? Berne? demandions-nous.

— Noch nicht, répondait-on.

Sur quoi nous nous rendormions de nouveau pour nous réveiller de plus belle. Ce manége se renouvela cent fois; mais enfin, enfin nous descendons et en pré-

sentant mon billet je suis saisi à la gorge, comme un voleur, par un employé de la gare.

— Fou z'être billet bis nour Pern, me fit-il.

Mon ami, qui a déjà fait quelques pas sans être arrêté, vient voir ce que me veut cet Allemand qui crie comme les oies du Capitole.

Moi, impatienté :

— Qu'ai-je donc fait? vous me prenez pour un autre, laissez-moi tranquille.

— Etre fou billet chez bis de Pern, répétait mon strangulateur.

— Mais, Monsieur, je ne suis pas plus fou que vous. Quand donc me laisserez-vous.... (Et je me débattais avec une obstination pour le moins aussi grande que celle qu'il mettait à me retenir)....

— Nour bis de Pern, tonnerteufel! répétait-il.

— Je vous assure que je ne suis pas Bis de Pern; je ne connais pas même ce Monsieur-là.

— Ya, Ya, foui, foui si fou z'être ein billet de Berne et, tonnerteufel, fou z'être bis Biel.

— Tiens, fis-je en riant, il me prend maintenant pour Bis Biel, il y a progrès et si cela continue je serai bientôt Bismark.

Enfin arrive fort heureusement le chef de gare qui met fin à cette scène burlesque en me disant :

— Monsieur, vous n'avez payé votre billet que jusqu'à Berne et vous allez nous remettre la différence.

— Mais c'est à Berne que je m'arrête!

— Vous êtes à Bienne, comprenez-vous maintenant?

— Ah! c'est donc ce que me voulait Monsieur *Fouz'être;* mais qu'avait-il à me serrer si fort, ce malheureux?

Nous voilà donc à Bienne au lieu d'être à Berne, il faut nécessairement se rendre à l'évidence. Nous tenons cependant à visiter la ville fédérale et nous nous décidons à retourner sur nos pas; seulement pour varier le plaisir, nous passerons par Soleure, Herzogenbuchsée et Berthoud. Après avoir modifié notre itinéraire dans ce sens, et quoiqu'il soit déjà tard, nous partons encore ce soir même pour Soleure.

A Bienne, il y a changement de voiture ou plutôt croisement de deux ou trois trains et il faut attendre encore une demi-heure celui qui doit nous prendre. Quelle triste impression j'emporte de cette ville ! Si du moins on y parlait le français; mais quel supplice! Nous interrogeons en français, on nous répond en allemand;

puis ce soir-là il faisait sombre, il faisait froid et nous étions glacés dans cette immense gare ouverte à tous les vents. Pour comble de désagréments, trois trains partent de Bienne à la même heure : l'un se dirige sur Neuchâtel, l'autre retourne à Berne et le troisième à Soleure. Rien n'est donc plus facile que de se tromper de vagon et de faire en quelques minutes huit à dix lieues de retard. Tant pis pour vous. La Compagnie, loin d'indemniser les victimes d'accidents pareils, vous fait serrer le cou et desserrer la bourse par ses employés. Ceux-ci, payés pour savoir le français, devraient pouvoir vous renseigner, mais ils parlent cette langue comme nous parlons le chinois. Après tout c'est notre faute, pourquoi nous Suisses français n'apprenons-nous pas l'allemand?

J'oublie que nous sommes en vagon pour Soleure, et je me prends à philosopher. Circulons plutôt, pour nous désennuyer. C'est ça, voici un bon *zig* qui parle le français, vite un petit dialogue pour ne pas oublier notre langue.

— Sommes-nous bientôt à Soleure, Monsieur?

— Oui, encore quelques stations. Ah! vous allez à Soleure (continue notre interlocuteur sans nous laisser

mettre une seule parole dans son discours), moi je vais plus loin. Je vais jusqu'à Olten; j'ai là ma fille et mon gendre qui tiennent un hôtel. Quant à moi, je suis le Directeur des bains de W**. C'est ça des bons bains! Ça vous guérit radicalement; faut voir les cures que ça vous fait; tous les malades, les estropiés, tout est guéri. Ah! c'est bon, c'est admirable, mein Gott, mein Gott! Il n'y en a pas dans toute la Suisse comme les miens; c'est froid en été, chaud en hiver; ça guérit les jeunes filles, ça guérit les vieillards, ça guérit tout le monde, mein Gott, mein Gott!

— Ainsi, Monsieur, il n'est plus nécessaire d'avoir de docteurs; il suffira d'aller aux bains de W** et nous serons guéris.

— Parbleu, ce sont les docteurs qui m'envoient les malades; ils savent comme ça c'est bon. Il faut voir ça, mein Gott, mein Gott!

Et notre cher homme recommençait le même thème en prenant sans doute notre silence pour de l'admiration. Heureusement que les cris de Solothurn! Solothurn! nous annoncent la station de Soleure et nous voilà ainsi délivrés des docteurs et des bains.

Nous choisissons un hôtel où nous trouvons tous les

mets délicieux, grâce à la fatigue qui a décuplé notre appétit. La viande était cependant bien dure et le vin trop nouveau; il est vrai que le poisson n'était pas comme le vin. Mais qu'importe, allons dormir; du repos maintenant, et bonne nuit à toute la compagnie, même à Monsieur *Fouz'être* que je vois en rêve me pendre si bien à une potence, que le cou m'en fait encore mal.



IX

La ville de Soleure et son arsenal. — L'ermitage de Sainte-Vérène. — Berne. — Belfaux et Avenches. — Fribourg. — Du haut de la cathédrale de St-Nicolas. — A l'occasion du congrès scolaire. — La Singine et Laupen. — Un hôtel de village. — Morat et la Sauge. — Philosophie morale.

Soleure a cinq ou six mille habitants, un arsenal très-curieux et une église qui a la réputation d'être la plus riche de la Suisse. On y arrive par un large escalier orné de deux magnifiques fontaines; la façade de ce temple est décorée de douze colonnes corinthiennes et de belles statues. L'évêque de Bâle, qui réside à Soleure, prêche là plusieurs fois par an. Cette église qui date du siècle passé seulement, a coûté 1,200,000 francs. C'est beaucoup d'argent; mais les Soleurois sont religieux et ils ne trouvent pas que cet argent soit mal placé. Nous visitons encore à Soleure un arsenal remarquable, un musée qui possède une collection de fossiles du Jura, de vieux ponts de bois sur l'Aar et des fortifications que les forçats sont en train de démolir. Citons encore la maison, rue de Bienne, où Kos-

ciuszko mourut en 1817. Un cénotaphe est élevé en l'honneur du héros polonais dans le cimetière de Zuchwyl, petit village à demi-lieue de la ville. En voici l'inscription : *Viscera Thaddœi Kosciuszko reposita, die XVII octobris MDCCCXVII.*

Soleure a joué un rôle important dans l'histoire. Déjà sous les Romains, c'était une station entre Aventicum et Augusta-Rauracorum, station qui portait le nom de Solodorum, et l'on trouve des médailles romaines dans ses environs. Tant mieux pour les antiquaires; en fait de numismatique, je préfère, moi, certaines médailles modernes à l'effigie de Napoléon III, surtout pour voyager.

Près d'une vieille tour pentagone que les âges ont respectée et qui semble pencher sous le poids des siècles, se trouvent encore des fortifications presque intactes. Je suis là pensif et très-ému en contemplant ces imposantes masses de pierres qui ont soutenu maints assauts. Pourquoi les détruire? Ne sont-elles pas un souvenir historique, et à quoi pourra servir le terrain qu'elles occupent? La montagne ne renferme-t-elle pas assez d'autres matériaux, qu'il faille disposer de ceux qui sont sacrés par le sceau de l'histoire? Cette des-

truction est un vandalisme à mes yeux. Quant à mon ami, il ne comprend rien à mes paroles. Il me fait observer une petite auberge où, me dit-il, nos braves ancêtres les Suisses allaient se désaltérer tout en défendant leurs remparts. Il prétend que chaque Suisse devait, pour se battre bien, boire ses sept pots de vin. — Sept pots! Sept pots par jour! M. Léon T. charge les Suisses ; il en rendra compte au tribunal de l'histoire. D'ailleurs s'il dit vrai, je dois excuser nos ancêtres; ils buvaient bien, mais ils se battaient mieux encore. Le vin, alors, était meilleur aussi, et ce n'est pas leur faute si nous avons dégénéré.

Mon ami, après cette bourde qu'il veut me faire accroire, mesure le mur intérieur des remparts; il n'a pas moins de 20 pieds d'épaisseur. Moi, je continue d'évoquer l'histoire. Là, à nos pieds, coule l'Aar, l'Arula des Romains. C'est ici même que l'armée du duc Léopold d'Autriche fut sauvée, en 1318, par la générosité des Soleurois que ce vindicatif prince assiégeait avec 18,000 hommes. Quel dévouement! Des assiégés se jettent à la nage, et au péril de leur vie, vont secourir leurs ennemis les assiégeants! O Suisse, ce trait vaut dix batailles! Il n'y a que toi pour offrir des exemples

si beaux dans les annales de la guerre. Soleurois, je suis réconcilié avec votre ville; elle est loin d'être belle pourtant, mais vos petites rues sont assez larges, vos quartiers sales assez propres, enfin l'eau de votre Aar bourbeuse a pour moi la limpidité du cristal, et vraiment si j'avais soif, en l'honneur de votre dévouement, je descendrais là-bas pour en boire.

Mais continuons notre promenade dans la ville du généreux Wengi qui nous a donné, lui aussi, un autre exemple de dévouement sublime. Voici le palais de l'évêque, la belle église de St-Urs dont nous avons déjà parlé et sur la tour de laquelle nous montons. Voici l'arsenal où nous trouvons la diète de Stanz encore assemblée pour discuter l'entrée de Fribourg et de Soleure dans la confédération. Nicolas de Flüe et Imgrand auraient été bien surpris de se voir avec de pareils visages, et les députés bien joyeux dans leur accoutrement. Du reste respectons les pieuses intentions. Mais ces bonshommes de bois en robes bariolées représentent nos grandes pages historiques d'une manière un peu grotesque.

Il est bientôt midi, mais avant le dîner nous tenons à visiter l'ermitage de Ste-Verène, situé à une demi-

lieue de la ville. Un laborieux ermite a creusé là une chapelle dans le roc. Les carrières de Soleure si célèbres par leurs nombreux fossiles se trouvent précisément dans cette direction et nous pourrons aussi les visiter.

La forêt que nous traversons est remplie de pierres tumulaires ou commémoratives. M. L. T. se met à en copier les inscriptions; j'avance toujours, et je m'aperçois que je vais seul. Je retourne en arrière et je trouve mon ami qui s'extasie devant une inscription latine dont il ne comprend pas le premier mot. C'était bien le moment de faire des traductions; cela m'exaspère et je le tire de sa béatitude en lui rappelant son ignorance.

Voici le bon ermite; sa figure ne m'est pas inconnue. Ah! c'est juste, il était hier dans le même train que nous; seulement le cher homme a oublié de changer de vagon à Bienne et il a dû coucher là. Il se sera dit qu'en sa qualité d'Allemand il lui était bien inutile d'écouter les employés allemands; nous, au contraire, nous avons été tout oreilles et nous avons pu partir le soir même, premier avantage de ne pas savoir l'allemand.

L'ermite est très-complaisant; il nous fait tout voir,

mais il pense bien qu'en retour nous le gratifierons de quelques sous ou que nous achèterons les photographies de l'ermitage qu'il offre aux visiteurs; nous l'entendons bien comme cela, mais il nous fait sourire lorsqu'il nous dit que l'ermite St-Martin a vécu cinq cents ans. Je lui réponds tout simplement : « Ich glaube nicht » (je ne crois pas), et le cher homme me regarde du même œil que si j'avais prononcé le plus odieux blasphème.

Retournons à Soleure où nous dînerons; puis nous partirons pour Herzogenbuchsée. De là voyage à pied jusqu'à Vynigen, station sur la ligne de Berne. Que la campagne est belle ici! nous marchons dans un véritable Eden. Quel beau pays, quels ravissants paysages! Des vergers tout pleins d'arbres, des arbres chargés de fruits, la route et les sentiers bordés d'un parterre de pommes que personne ne ramasse. Nous faisons mieux, celles qui nous plaisent nous les prenons aux branches basses des grands pommiers et sous les yeux de ces bons paysans; le procédé ne paraît pas leur déplaire. Ils en ont assez, pourquoi nous chercheraient-ils chicane pour quelques belles pommes que nous empêchons de tomber?

Les collines qui parcourent cette partie du plateau suisse sont composées de molasse, encore de molasse et toujours de molasse; elles portent des hêtres et quelques arbustes. Arrondies à leur base comme à leur sommet, ces collines en mamelons paraissent plutôt façonnées par la main de l'art que par celle de la nature. On dirait les bastions gigantesques d'un immense château fort.

Nous prenons le train à une station voisine, à Wynigen, je crois, et après avoir passé par Lyssach qui n'a rien de remarquable, et Berthoud qui est un peu comme Lyssach, nous sommes transportés en quelques minutes dans la ville fédérale. Nous visitons ici chacun ce que nous trouvons de curieux, et soit distraction, soit volonté, nous finissons par nous séparer.

J'arrive seul sur la terrasse du Palais fédéral et ici, comme à Soleure, comme dans tous les endroits qui offrent de belles pages historiques, je me prends à réfléchir au passé. « Te voilà, Berne, ancienne fille des Zæhringen, cité des d'Erlach; te voilà, disais-je, te voilà de pauvrette, aujourd'hui devenue bien riche. En 1298, à ton berceau, ta noblesse voulait déjà étouffer tes aspirations d'indépendance, mais ta victoire de

Donnerbühl donna la mesure de ta force prématurée; à Laupen tu te rendis encore plus redoutable, et 1339 figure glorieusement dans tes annales. Plus tard, non contente d'avoir enfin abattu tes ennemis, tu voulus aussi t'agrandir à leur dépens; les embarras de Frédéric d'Autriche te fournirent le prétexte, en 1445, de t'emparer de l'Argovie, puis d'autres occasions arrivèrent encore, tu n'en manquas jamais; tes premières conquêtes furent brillantes comme tes premières victoires. Il faut le dire aussi, ma belle, ta prudente politique et ton habileté ne furent pas toujours louables, car tu t'agrandissais un peu *per fas et nefas.* On dit que tu semais l'or pour gagner des villes, et la division pour affaiblir tes ennemis. Tu sus profiter de toutes les circonstances, des ennuis momentanés de tes rivaux, de la pauvreté de tes sujets, et tu exploitas aussi la religion : tout était bon pourvu que tu augmentasses tes baillages, ton or et ton pouvoir. Hélas, tu eus tous les défauts de la puissance sans en avoir toutes les vertus; mais alors chacun les avait comme toi ces défauts et peut-être plus que toi. Tes magistrats furent souvent entachés de vénalité, mais tes soldats combattaient valeureusement. Aujourd'hui tu conserves en-

core un reste, un ancien reflet de ta puissance et de ton prestige. Aujourd'hui te voilà l'abeille-reine au sein de cette ruche républicaine de la confédération suisse. Tu grandis et prospères avec elle; tu as bâti ce grandiose édifice, ce Palais fédéral qui abrite les mandataires de ma patrie; tu as fait sur l'Aar des ponts et des viaducs dignes des républiques de l'antiquité. Que le génie de la liberté plane toujours sur toi, comme l'aigle au-dessus des pics neigeux ! Conserve avec tes richesses les mœurs sévères de nos ancêtres. »

J'étais à toutes ces réflexions, quand arrive mon ami :

— Que fais-tu donc là ? te voilà sombre comme un cachot du moyen-âge. M'as-tu donc cru perdu?

— Non, je viens d'écrire; lis ceci. Tu me diras ensuite ce que tu as vu toi-même de remarquable dans cette remarquable ville.

— J'ai vu bien des choses, va : J'ai été à l'hôpital de la ville, le plus riche de la Suisse; j'ai vu la cathédrale avec son beau portail, ses 225 marches et son bourdon de 200 quintaux; j'ai vu les statues de d'Erlach et de Berthold v, le fondateur, vers l'an 1191, de la ville de Berne; j'ai vu le pont de la Nydeck qui a

coûté deux millions; j'ai vu la grande cave qui a des tonneaux d'une inconcevable capacité, *j'ai vu... j'ai bu* et... *je reviens* auprès de toi.

— Tu dépoétises, avec ce tonneau, l'histoire et surtout le doux moment que je viens de passer seul ici. Tu veux singer César; il a mieux fait et surtout mieux dit que toi : *Veni, vidi, vici.*

— Mais moi, je ne pouvais que venir et voir; je n'avais rien à vaincre.

— Pas même la tentation de boire au grand tonneau?

— Voyons, pas de malice. Visitons plutôt la ville ensemble.

Et c'est en effet ce que nous faisons. D'abord nous passons l'Aar en bateau, nous en suivons la rive droite par des sentiers tortueux, raboteux, malaisés

Et de tous les côtés
A la boue exposés;

puis nous arrivons, nous arrivons... chez messires les hôtes de Berne. C'est au bord de leur fosse qu'un bon bourgeois donnait à son jeune fils une *bétite lektion dé frandçais*, en lui montrant *les guatre z'étourdies Hhanimals qui z'ont groqué lé gross Anklais.* Les

ours n'aiment guère ce reproche : ils préfèrent manger des pommes. Nous leur en donnons à satiété; la fruitière nous vend tout ce qu'elle a de fruits et de carottes et les ours sautent, dansent, nous prouvent leur joie en rauques grognements que nous voulons bien prendre pour des remercîments, car l'ingratitude, ce vice ou ce défaut commun chez tous les hommes, n'est pas encore enseigné chez les bêtes.

Après la visite de ce qu'il nous restait à voir de la ville; après avoir vu les statues et les ours en bronze ou en granit (quant aux quadrupèdes on en a mis partout); après avoir disserté sur Berne, je me rappelle que c'est demain, 6 août 1866, qu'a lieu à Fribourg la réunion des instituteurs de la Suisse romande et je prends tout à coup mes mesures pour y assister. Mon ami, qui ne veut ou ne peut pas y venir, me retrouvera à Flamatt, station intermédiaire; de là nous prendrons à pied et ensemble le chemin de Morat et dans cette course nous visiterons les champs de bataille de la Singine et Neueneck, de Laupen et de Morat. C'est une bonne fortune pour des amateurs d'histoire nationale et je suis bien décidé à ne pas dévier d'une ligne de cet itinéraire. Mon ami voudrait prendre immédiate-

ment le chemin de la maison, mais il faut bien qu'il passe par où je veux : je suis insinuant, entêté, même despote parfois; ce sont mes défauts, mon ami en a d'autres, et qui n'en a pas?

— Tu pars donc? me fait-il.

— Oui, et tout seul si tu ne veux venir à Fribourg.

— Sais-tu que j'aurais bien le pouvoir de t'en empêcher?

— Ah! je serais curieux de voir comment.

— Consulte ta bourse.

— Diantre, c'est juste. Mais... mais... voyons, cher ami, tu ne le feras pas. Vois-tu, Fribourg c'est pour moi la ville par excellence, c'est là que j'ai débuté dans la vie littéraire en publiant quelques articles dans *l'Educateur;* c'est la ville du père Girard, le père de l'enseignement; c'est la ville du Sonderbund, et l'histoire nous montre là des hommes et... des jésuites. Vois-tu laisse-moi partir, c'est-à-dire partage avec moi les 20 francs qui nous restent; d'ailleurs ce sont les miens autant que les tiens et tu ne peux me les refuser; au besoin je les prendrai par la force.

— Vraiment? Viens-y donc. Il ferait beau voir une pareille brouillerie entre deux amis.

— Tu ne la verras pas, tu as trop bon cœur pour me laisser dans l'embarras; voyons, embrassons-nous et adieu, mon cher Léon.

— Adieu, mon cher ami. Donc après demain à Flamatt ?

— Oui, à Flamatt. Bien du plaisir à Berne; embrasse tes cousines pour moi.

— Bien du plaisir à Fribourg; salue bien les collègues et ne fais pas de discours au banquet.

— Sois tranquille, je serai muet comme un sénateur de France.

Me voilà donc bien seul en route pour Fribourg; mais je ne tarde pas à retrouver dix, quinze, vingt, trente, cent collègues, puis des amis, des connaissances et des parents. Je passe même une des plus belles après-midi avec ces derniers, un aimable cousin et une bonne tante, qui tous les deux s'occupent aussi d'enseignement, l'un à Morat, l'autre à Cotterd (Vaud). On ne pouvait mieux se préparer à la fête scolaire du jour suivant.

Mon cousin et moi, au lieu de coucher à Fribourg où nous trouverions difficilement place, nous allons à Belfaux, charmant village voisin qui renferme une

église à nulle autre pareille; c'est un monument splendide qui me rappelle un peu l'église de Kerns dans l'Unterwald, ou celle de St-Urs à Soleure; elle a une croix de bois miraculeusement préservée de l'incendie qui détruisit, en 1448, la chapelle de ce village, et cette croix donne lieu à des dévotions particulières. C'est à Belfaux, après le combat du bois des Daillettes (13 novembre 1847), que le général Dufour reçut la capitulation de Fribourg.

L'hôtel de Belfaux dans lequel nous couchons, a bien déchu de sa religieuse destinée : c'était un ancien couvent, croyons-nous; mon cher cousin y dort comme un chanoine, et moi j'y fais les plus affreux rêves : je vois des serpents, des dragons vomis par l'enfer; je vois le tonnerre et la tempête, enfin c'est un affreux cauchemar, un drame digne du *24 Février* de Werner, et dont l'acteur est tantôt mon pauvre cousin, tantôt mon malheureux Léon qui tour à tour font passer dans mes entrailles un fer rougi, un poignard, afin de découvrir une petite pièce de 20 francs. Aïe! Aïe! Aïe! Mais patience; avant trois heures nous voilà réveillés. Malgré la défense de mon ami, j'écris un discours pour le banquet de la journée (on le trouvera plus loin) et enfin nous partons.

De Belfaux à Avenches la distance n'est pas très-grande; or l'ancienne capitale des Helvètes offre trop de souvenirs pour que j'oublie de la visiter. Voici d'abord une vieille tour à l'une des anciennes portes d'Aventicum, puis des ruines, puis des murs d'enceinte. Je ne puis définir les sentiments qui m'oppressent à la vue de ces ossements des anciens âges. Mon Dieu! me disais-je, c'est ici qu'il faut venir méditer sur le néant des choses d'ici bas : Avenches, orgueil des Helvètes, fille adoptive des Romains, tu n'as plus rien de ton antique splendeur! Du haut de ces remparts ma vue se porte sur le lac où je crois revoir le Celte sauvage qui glissait sa pirogue pour gagner, tout chargé de chasse et de pêche, son habitation lacustre; ou bien c'était le pauvre Helvète, qui mille ans plus tard, conduisait à Aventicum le fier Romain, son oppresseur. Le voilà, il amarre son bateau à quelques pas de nous, là où l'affaissement du terrain offrait un port naturel, car alors le lac de Morat étendait ses rives jusqu'ici et allait mêler ses eaux à celui de Bienne et à celui de Neuchâtel, comme cela s'est produit il y a un demi-siècle (en 1816). Si nous pouvions rester plus longtemps ici, nous évoquerions d'autres souvenirs : nous parlerions de ce

farouche Cécina, digne général du stupide Vitellius, de ses victimes et surtout de cette intéressante Julia Alpinula que nous croyons entendre implorant son bourreau par ces paroles de Juste Olivier :

Rends-moi, sauve mon père, ô tout-puissant vainqueur,
Pour un père adoré laisse fléchir ton cœur!
Tu vois à tes genoux sa fille qui t'implore.
On te dit valeureux; eh bien! sois plus encore :
Sois clément! et pardonne à la foi d'un sujet
Qui de trahir son maître abhorrait le projet.

Mais le temps presse, la diligence part et dans quelques heures nous devons être à Fribourg. Nous y arrivons une heure avant l'ouverture du congrès scolaire et je profite de ce moment pour monter seul sur la tour de la cathédrale de St-Nicolas, cette basilique du XII[e] siècle dont le portique offre des scènes si curieuses du jugement dernier.

J'étais là-haut, pensif, oppressé par mille émotions diverses. La Sarine à mes pieds serpentant autour de la ville des Zæhringen; ses ponts suspendus, son eau bourbeuse, la riante campagne qui s'étend au loin, tout cela me faisait penser au génie de l'homme et à Dieu. Puis ce resplendissant soleil qui s'abattait sur

l'immense horizon; puis cette cité laborieuse qui nous avait reçus; puis mes collègues qui, semblables à l'abeille, se rendaient à la ruche commune (l'hôtel de ville) pour y apporter de toutes parts ce butin cueilli dans les champs de la science, ce fruit de l'intelligence plus doux que le miel, car il s'adresse à nos plus belles facultés; puis tout enfin faisait naître en moi cette autre pensée qu'un génie bienfaisant, celui du travail, animait la grande scène que je contemplais; je croyais voir une fée frappant le sol de sa baguette magique pour en faire sortir *l'Activité*. Je pris mon calepin et mon crayon et j'écrivis, non pas ces lignes, mais un chapitre de la nouvelle *Travail et Vertu,* qui figurera aussi dans ce volume.

Cette cathédrale m'inspira aussi une pensée d'orgueil : je me disais en songeant aux hommes de génie qui ont illustré Fribourg, à Tercier, le polyglotte, à d'Affry, au père Girard, à Mooser, à l'avoyer Schaller, à Lenderset et à Bussard, je me disais : si tu pouvais un jour illustrer ton pays comme ils ont illustré le leur! si tu pouvais un jour mêler glorieusement ton nom à tous les leurs! Oh! oui.... j'aurais voulu que du haut de cette cathédrale les ailes de la renommée emportassent

aveuglement mon nom d'un bout de la Suisse à l'autre. Est-ce donc si coupable que d'aimer la gloire? Châteaubriand n'a-t-il pas dit qu'après la vertu c'était pourtant ce qu'il y a de plus désirable? Est-ce donc si coupable que d'avoir une pensée d'ambition? Eh bien! cette pensée, mauvaise ou bonne, je l'ai eue. Que l'homme qui n'en a point à se reprocher me jette la première pierre! D'ailleurs je revins bientôt de cette vaine idée de gloire : je me rappelai que toutes les ambitions, si nobles qu'elles paraissent, ont pourtant leur source dans ce repli du cœur qu'on appelle l'orgueil et l'égoïsme condamnés par Jésus. Mais ce que je pouvais désirer, c'était la vertu, c'était le travail. Travailler encore, travailler toujours, voilà ce que je me promis de faire en demandant à Dieu de bénir mes travaux. Le travail, mais c'est ce qui nous soutient dans la vie et nous soulage dans les peines du cœur; le travail, mais c'est ce qui fait la supériorité du pauvre sur le riche. O jeunes gens qui lirez ces lignes, faites-vous de bonne heure un devoir de cette loi du travail, imposée à l'homme depuis la création! Oui, le travail est ce levier qui soulève le monde par la civilisation; mais le point d'appui qu'Archimède demandait en vain, se

trouve, mes amis, dans la confiance en Dieu et dans son amour. Travaillez, aimez et priez et je vous promets le bonheur.

Mais il est temps de descendre : le sonneur, qui m'a laissé seul, me fait poliment observer que je me suis oublié. J'arrive bientôt à l'hôtel de ville où se tient le congrès des instituteurs ; ils sont 600 placés dans la salle, dans les couloirs, sur l'escalier, et c'est à peine si je puis trouver place. M. Daguet est là, chacun veut le voir et l'entendre ; il commence par souhaiter la bienvenue à ses collègues et il ouvre la séance par un beau rapport sur l'origine et la marche de la Société des instituteurs de la Suisse romande ; viennent ensuite les rapports sur les trois questions suivantes posées par le Comité central de cette société et mises à l'ordre du jour pour faire l'objet des délibérations :

Ire Question : *Manuels d'école.* (Rapporteur M. A. Biolley.)

IIe id. *Influence de l'école sur le développement moral de la jeunesse.* (Rapporteur M. Bourqui.)

IIIe id. *Rôle de l'intuition dans l'enseignement primaire.* (M. J. Paroz, rapportr)

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans des détails. Je renvoie le lecteur aux nombreux articles de journaux qui ont paru sur ces conférences et spécialement à la brochure intitulée le *Congrès scolaire,* récit officiel qui résume les délibérations de cette remarquable journée. Je ne dirai rien non plus du cortége imposant qui se rendit au pied de la statue du père Girard, rien du discours qui fut prononcé là, rien du banquet et des vivres qui manquèrent, rien des discours et des chants, rien enfin des plaisirs et des sentiments qui présidèrent à cette fête. Je préfère publier une poésie inédite de mon ami O-E. Stoll, faite

A l'occasion du Congrès de Fribourg.

(A mon ami C-W. J.)

Entendez-vous ces bruits, ces plaintes, ces alarmes ?
Des frères, les Germains, se livrent maints combats.
Aux foudres du canon, au cliquetis des armes,
Ont déjà succédé les clameurs des soldats.

Combien d'hommes blessés par le fer, la mitraille,
Qui vont longtemps souffrir, en maudissant le sort?
Et que de malheureux sur ces champs de bataille
Se sont vus, tout à coup, moissonnés par la mort!

Hélas ! jusques à quand la haine, la colère
Poussera-t-elle ainsi les gens à s'égorger ?
Quand verrons-nous la paix, descendant sur la terre,
Ramener l'âge d'or que prédit Béranger ?

Mais que dis-je ?.... La paix n'a point quitté le monde;
Elle règne chez nous et répand ses bienfaits.
Sur ton sol, ô ma Suisse en bonheur si féconde !
Oui, l'on jouit ici des doux fruits de la paix !

De ses doux fruits !.... Témoin ce grand congrès scolaire
Qui rassemble aujourd'hui sous un même étendard,
Dans l'antique cité d'un illustre confrère,[1]
Tous les admirateurs du bon Père Girard.

Congrès de paix, d'amour, oh combien tu contrastes
Avec les bataillons de cet autre congrès !
Qu'importe si Clio ne t'ouvre point ses fastes :
Par toi l'Ecole a fait un pas vers le progrès.

Là-bas sont des soldats qu'un triste sort rassemble,
L'un à l'autre inconnus pour se tuer demain !
Ici des gens heureux de se trouver ensemble,
Inconnus l'un à l'autre, ils se pressent la main.

Voyez, en leur faveur tout prévient, tout dispose;
Leur costume est parfois... rustique, et leur aspect
Quelque peu primitif, mais leur maintien impose,
Et leur noble figure inspire le respect.

1 M. Daguet résidait alors à Fribourg.

Ah ! c'est qu'ils sont joyeux — non d'une gaîté folle,
Bruyante, échevelée et qui met tout en feu ;
Mais de ce bonheur vrai qui soutient, qui console,
Qui ranime le cœur et fait penser à Dieu.

Comme on oublie alors les peines de la vie !...
Les débats de ce jour n'ont pas été trop lents,
Malgré fatigue et gêne on a l'âme ravie
Et les plats du banquet sont presque succulents ! [1]

Entre eux ils ont parlé de lois, de libre échange,
De procédés divers, de calcul décimal,
Que sais-je ? mais demain leur vaillante phalange
Vaincra plus sûrement l'ignorance et le mal.

Dois-je vous retracer ces trois belles journées ?
Peindrai-je le départ ? Peindrai-je le retour ?
Parlerai-je en détail des orgues tant prônées ?
Des couvents, des remparts et des ponts de Fribourg ?

Dois-je aussi vous placer auprès de la statue
De ce bon cordelier, grand cœur, grand citoyen,
Et rapporter ici ce qu'à la foule émue
Notre ami Biolley disait alors si bien ?

1 Qu'il nous soit permis d'ajouter ici en vile prose et pour simple renseignement, que l'affluence inattendue d'un si grand nombre d'instituteurs au congrès scolaire a obligé le maître d'hôtel à étendre outre mesure ses bouillons et ses sauces. Ces concessions accordées à la quantité n'ont pu se faire sans nuire trop à la qualité.

Vous parlerai-je encor du but de la séance?
Du chaleureux discours de notre Président?
Ou bien de manuels, d'école, de science,
De musique et de tosts qui vont se succédant?

Je dois y renoncer. Pour tout peindre et tout dire,
Pour exprimer surtout tant de bonheur goûté,
Le mot est impuissant, le vers ne peut suffire;
Le tableau n'atteint pas à la réalité.

Nations! joignez-vous à ma chère patrie
Pour travailler en paix au bien du genre humain!
Ecoutez cette voix qui dès longtemps vous crie :
« Formez une alliance et donnez-vous la main! »

Or si vos potentats demandent du carnage,
En veulent à tout prix, qu'ils entrent en champ clos!
Et s'ils se battent bien, s'ils montrent du courage
Nous leur prodiguerons les bis et les bravos!

Ainsi que des mâtins, excités dans la rue,
Se jettent l'un sur l'autre à la voix du passant,
Qu'ainsi chacun d'entre eux l'un sur l'autre se rue,
S'en donnant à cœur joie et se gorgeant de sang!

Alors, débarrassés de vos rois inutiles,
L'autel du Dieu de paix sera seul votre autel;
Il bénira vos biens, rendra vos champs fertiles,
Vous serez les égaux des libres fils de Tell!

La fête se termine par une visite au viaduc du Grand-Fey, l'une des curiosités les plus remarquables de Fribourg. Nous allons ensuite entendre à St-Nicolas le grand orgue d'Aloys Mooser, terminé en 1834. Quel artiste que M. Vogt! Il a su, comme toujours, élever l'âme de ses auditeurs avec le talent que nous savons. Nous étions émus, ravis, enthousiasmés! On ne pouvait mieux clore une aussi belle journée.

Le lendemain je vais seul visiter la charmante vallée de Gotteron et je reprends à 11 heures, après le départ de nos collègues, le train qui se dirige sur Berne afin de retrouver mon ami Léon à Flamatt, station à 18 kilomètres de Fribourg. Il est tout joyeux de me revoir. On s'interroge, on se presse de questions, mais si vivement, mais avec tant d'impatience, que l'un entend à peine ce que l'autre répond.

— Qu'as-tu donc fait à Berne? lui dis-je après que nos premiers transports furent calmés.

— J'ai fait visite à des parents, j'ai vu en détail la ville et le cimetière. Quel beau cimetière! Je voudrais y être enterré.

— Ah bah! pour avoir sur ta tombe un ours sculpté, car je pense que chaque Bernois mort a le sien de bronze ou de granit.

— Tu te trompes. Mais toi que dis-tu de Fribourg?

— Que je préférerais vivre mal à Fribourg que d'y être bien enterré. Le cimetière est pourtant remarquable. J'ai copié sur une des tombes l'épitaphe que voici :

Frœhlicher, ô noble victime,
Cœur généreux, vrai citoyen !
De ta vertu l'on fit un crime;
Le sort des martyrs fut le tien.
Repose en paix dans le refuge
Des vaincus de la liberté ;
Ton ennemi n'est plus ton juge:
C'est Dieu, c'est la postérité.

— Ces vers sont très-beaux; de qui sont-ils?

— De M. Bornet, directeur de notre collége. Quant à Frœhlicher, aux mânes de qui ces vers s'adressent, c'est un noble martyr politique. Tu sais qu'il voulut empêcher Fribourg de faire partie de la ligue sonderbundienne, que pour cela il fut arrêté, persécuté; il reçut les plus mauvais traitements et on le retira agonisant de son étroit cachot. Le prêtre Uhrsprung, qui devint plus tard curé à la Chaux-de-fonds, est celui qui a le plus contribué à l'arrestation de ce patriote.

Nous nous mettons en route tout en causant et nous arrivons à pied au confluent de la Sarine et de la Singine. Là nous buvons de l'eau en souvenir de nos pères; ils doivent se pâmer de joie en voyant leurs valeureux descendants craindre de se mouiller les pieds sur le sable à peine humide du bord de la rivière!

Le pont de la Singine que nous avons traversé, paraît être le même qui vit, en mars 1798, les Bernois, commandés par de Graffenried, repousser un corps d'armée français et lui prendre 18 canons. C'est dans l'église de Laupen que les villes de Berne et de Fribourg conclurent, en 1271, un de leurs premiers traités d'alliance. A une lieue de là se trouve le champ de bataille, et cinq lieues plus loin celui de Morat.

La route que nous parcourons est donc riche en glorieux souvenirs. Je ne connais pas sur le sol de ma patrie tant de lieux célèbres si rapprochés l'un de l'autre. Chaque pas est une page de notre histoire : ici Neueneck et la Singine, là Laupen et la colline de Bramberg, enfin plus loin Morat et son beau petit lac, tombeau du Bourguignon. Nous aimons bien la patrie, mais ses champs de bataille, témoins fidèles d'actions héroïques, sont surtout capables de réveiller en nous

l'enthousiasme pour elle et la vénération pour ses défenseurs. O d'Erlach! O Bubenberg! O Graffenried! c'est donc ici que vous avez donné à la patrie de si généreux exemples! Non, vous n'êtes pas morts, vous vivrez toujours dans nos cœurs. Que nous sachions comme vous sacrifier notre intérêt personnel sur l'autel de la patrie!

La ville de Laupen, quant à ses monuments, n'a rien de remarquable, si ce n'est peut-être son vieux château et un mur d'enceinte fort élevé, mais peu solide. Il est impossible qu'il ait jamais servi de fortifications; du reste Laupen n'en avait pas besoin, pas plus que les autres villes défendues par nos pères : leur rempart, à eux, c'était la foi en Dieu et en leur bonne cause, c'était la renommée de leur courage, de leurs exploits; tout cela les préservait mieux que murs, tours et bastions.

Plus nous avançons, plus ceux qui nous renseignent font longue la distance qui nous sépare de Morat. C'est deux lieues d'abord, et après une heure de marche il ne nous reste plus que trois lieues, puis plus que quatre, et pourtant nous sommes sur la bonne route : nos cartes et nos connaissances géographiques ne peuvent nous tromper à ce point.

Sur le pont de Laupen, nous trouvons un troupeau de chèvres et de moutons. Ces pauvres bêtes sont épouvantées par leurs propres bêlements répercutés dans ce pont de bois couvert, qui ressemble à un tunnel. Le berger, encore plus effaré que son troupeau, ne peut nous renseigner sur le chemin que nous avons à suivre. Nous nous adressons à un brave Suisse allemand; il nous fait comprendre en étendant le bras, puis en le repliant, c'est-à-dire faisant le coude, que la route fait le tour de la montagne et forme un long circuit; il nous indique, toujours dans son langage pantomime, que nous devons prendre le sentier d'où venaient les chèvres et les moutons. — Merci, brave homme, merci; tu ne sais pas le français, mais tu connais le langage universel, et celui-là vaut mieux que le français de Bienne.

Les hameaux que nous traversons sont assez pittoresques; les maisons ou mieux les huttes (car c'en est) ressemblent à de gros champignons; les portes et les fenêtres sont cachées par des toits de chaume qui arrivent jusqu'à terre, et il est impossible que le soleil répande dans l'intérieur ses bienfaisants rayons.

Voici Jeus, village à deux lieues de Morat. Nous

couchons dans le seul hôtel de l'endroit, car il faudrait un surcroît de fatigue dont nous serions incapables pour aller plus loin. D'ailleurs nos bourses, nos pauvres bourses nous donnent le prudent conseil de choisir notre hôtel au village plutôt qu'à la ville où souvent on rançonne le voyageur. Mais si nous payons peu ici, nous sommes fort mal. Nous couchons dans un grenier auquel nous arrivons après avoir traversé tous les coins et recoins de la maison. Ici sont des bahuts et des caisses, là des pétrins qui disputent l'espace à de vieux meubles vermoulus; plus loin, dans la grange mais toujours sur notre passage, sont des charrues, des gerles, enfin tout un attirail d'instruments aratoires. Si notre chandelle s'éteint, nous échapperons difficilement de ce nouveau labyrinthe. Cependant nous dormons fort bien, ce qui est dû non pas à notre lit, mais à une fatigue augmentée par cinq ou six heures de marche. — Avant de quitter Jeus, nous devons dire quelques mots de notre hôtelier. C'est un petit homme affecté d'un gros ventre; il passe la cinquantaine, mais sa chère moitié n'a guère plus de 20 ans. Le brave homme mourra d'une hydropisie s'il ne prend pour sa santé les mêmes soins que pour celle

de ses clients : lorsque ceux-ci ont déjà trop bu de *schnapps* et qu'ils en redemandent, notre hôte les met simplement à la porte, bien entendu dès qu'ils ont soldé leur compte.

Que les ivrognes sont méprisables! L'ivrognerie est la plus dégradante des passions; non-seulement elle défigure, comme tous les excès d'intempérance, mais elle hébète, elle abrutit l'esprit, fausse le caractère. Les ivrognes échangent toute une vie de bonheur contre des jouissances brutales et passagères; ils perdent le corps et l'âme.

La plupart des villages de ces contrées sont peuplés de buveurs d'eau-de-vie, d'ivrognes, et je frémis en pensant que dans plusieurs localités de notre cher canton règne aussi cette plaie démoralisante.

Nous quittons Jeus de bon matin, et après avoir passé par le beau village de Salvagny nous arrivons à Morat à travers des champs de tabac. Morat a une très-belle position; nous trouvons cette ville se dégageant ce matin d'un léger brouillard, semblable à une vierge qui ôte timidement son voile de gaze, rougissant de laisser voir à tous les yeux son beau visage. Mais ce qui vaut mieux encore que sa position, c'est

son histoire. Ici, Charles et ses 10,000 Bourguignons mordirent la poussière. Là, près de Meyriez, la jeunesse de la ville vient encore chaque année célébrer l'anniversaire du 22 juin 1476 et s'inspirer, pour la patrie, de cet enthousiasme qui donne la victoire. Un ossuaire, érigé sur le champ de bataille en 1485, a été détruit en 1798 et remplacé par un obélisque en 1822, afin de *consacrer la victoire due à l'union de nos aïeux.*

Mais laissons l'histoire aujourd'hui. Prenons plutôt cette petite barque de pêcheurs qui va traverser le lac pour se rendre à Môtiers au pied du Vuilly. Nous y serons bientôt, car le lac n'a que 9500 pieds de large et nos bateliers sont de vigoureux gars. L'un nous dit avoir pris hier un salut (silurus) de 70 livres; un autre a pêché, au lieu de salut, des armures de Bourguignons; un troisième a vu le lac en 1816, comme au temps des Romains, réuni à celui de Bienne et à celui de Neuchâtel. Le Vuilly était alors une charmante presqu'île.

Après avoir débarqué à Môtiers et traversé le Vuilly, nous attendons à la Sauge le bateau à vapeur qui doit venir de Morat par la Broie. C'est précisément à la Sauge

que cette rivière entre dans le lac de Neuchâtel; c'est là encore que se trouve le point de jonction des cantons de Berne, de Fribourg, de Vaud et même de Neuchâtel si le lac tout entier appartient à notre canton. Non loin de là, à Sugiez, mais sur le lac de Morat, on a découvert une station lacustre.

Le bateau tarde à venir. Un évangéliste de la Mission intérieure, qui l'attend comme nous, aborde les questions religieuses. Il prend pour sujet cette pensée : *Que rien ici-bas ne procure le bonheur.*

« Le riche, dit-il, n'est pas plus heureux que le pauvre; il est bientôt blasé de tous les plaisirs que lui procurent ses trésors; il a des soucis plus grands, plus cuisants, parfois, que le pauvre ouvrier. En un mot, il n'a pas, il n'aura jamais le bonheur, parce que le bonheur n'est pas de notre terre. »

Je lui fais observer que si le riche n'est pas heureux, c'est parce qu'il sait mal jouir, qu'il est égoïste. D'ailleurs le bonheur ou quelque chose qui lui ressemble se trouve plus particulièrement dans les jouissances de l'esprit, dans l'étude.

« Les arts, continue-t-il, pas plus que la littérature et les sciences, ne procurent le bonheur; ils donnent à

l'esprit des sensations très-grandes et très-agréables, mais c'est là toute leur vertu; beaucoup s'en contentent. Quant au vrai bonheur, on le trouve seulement dans la sagesse et la perfection de cette sagesse, c'est l'amour de Dieu. » Je laisse mes lecteurs sous l'impression de cette philosophie morale.

Notre voyage se termine à Neuchâtel et de là nous venons à pied sans le sou, tellement gueux que nous devons faire emprunt chez une connaissance. Sans cette précaution, nous serions morts de faim ou de fatigue en route.

Venez dire après cela que le crédit n'est pas utile et que les instituteurs en manquent.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

APRÈS L'ÉCOLE

Deuxième Partie.

NOUVELLES ET RÉCITS.

TRAVAIL ET VERTU.

NOUVELLE SCOLAIRE.

Dans une de mes courses de vacances, je voyageais du côté d'Yverdon. Le matin j'avais assisté comme spectateur à une fête scolaire (les promotions) et, les mains sur le dos, je me promenais paisiblement dans les environs de la cité de Pestalozzi. Après une heure ou deux, j'arrivai à un petit village, Doneloye ou Belmont, je ne sais plus. Je vis entrer dans un enclos, que je reconnus bientôt être un cimetière, une vieille dame vêtue de noir, au bras d'une jeune fille habillée de blanc. Je les suivis par désœuvrement et visitai ce champ du repos sans d'abord faire attention à mes deux voisines qui s'étaient assises auprès d'une tombe.

J'arrivai bientôt là et à mon salut, les deux dames se levèrent; je pus lire sur la pierre à fleur de sol:

J. H., *30 Mars 1849.*

— Pardon, Mesdames, je ne voulais pas troubler votre recueillement..... Vous avez sans doute à pleurer ici une personne dont le souvenir vous est bien cher.

— Oh oui, c'est mon pauvre fils, dit la vieille dame.

— C'est mon père, Monsieur, fit la jeune fille.

Je ne répondis rien, mais j'étais profondément ému en pensant que c'était sur une tombe que venaient se confondre les larmes d'une grand'mère et celles d'une petite-fille, que c'était la mort qui, après avoir brisé le bonheur de ces deux personnes, réunissait leurs communes affections.

— M. votre père, fis-je, était sans doute un bien digne homme que vous venez, seize ans après sa mort, répandre encore des larmes à son souvenir.

— Oh bien digne homme! certes oui, un homme généreux qui s'est glorieusement illustré. Mais hélas! je ne l'ai pas connu, car j'avais quelques mois seulement quand il mourut. Chaque année, le jour de la fête d'école (ici elle a toujours lieu au printemps), ma grand' mère vient me raconter la vie de l'être chéri que nous

pleurons. Elle choisit ce jour, d'abord, parce que c'est ordinairement celui de l'anniversaire de la mort de mon père, que mon père a consacré toute sa vie à l'école et qu'enfin il est mort pendant une fête de la jeunesse comme celle à laquelle je viens d'assister aujourd'hui, mais pour la dernière fois, attendu que j'ai fini mes classes et que me voilà, *après l'école*, comme on dit chez nous.

J'avais, en effet, remarqué dans le cortége des enfants, cette jeune fille plus grave et plus grande que ses compagnes et mise avec simplicité. La beauté et la jeunesse peuvent se passer de parure. Je lui demandai si ce serait de ma part une bien grande indiscrétion d'écouter le récit que devait encore aujourd'hui lui redire sa grand'mère.

— Non, répondit celle-ci, mais je suis fatiguée, c'est sans doute la dernière fois que je reviens sur cette tombe, (j'ai quatre-vingts ans) et je suis trop émue aujourd'hui pour parler. Si tu veux, mon enfant, raconter à Monsieur la vie de ton père, je serai bien aise de m'assurer encore une fois que tu te souviens des enseignements que nous offre son exemple.

— Mais, chère grand'maman, cela peut ne pas in-

téresser Monsieur, car je ne pense pas qu'il tienne à entendre des choses qui n'ont d'attrait que pour nous. D'ailleurs, le temps est à la pluie et nous ferons bien je crois de retourner aux Esserts.

— En effet voici la pluie, mais je vous assure que le récit m'intéressera puisqu'il touche à l'enseignement et que je suis instituteur. Vous comprendrez assez que je compatis à votre douleur quand je vous aurai dit que moi aussi j'ai une mère chérie dans le tombeau, depuis quelques semaines seulement.

J'offris le bras à la dame âgée et tous trois nous sortîmes du cimetière. Chemin faisant, les deux dames (et surtout la jeune fille) me racontèrent l'histoire que je vais essayer d'écrire à mon tour, car elle m'a paru assez intéressante pour en faire le sujet d'une Nouvelle. — Quoique j'écrive deux ans après, je n'ai rien oublié, ni le récit, ni les aimables dames qui me l'ont fait; et si ces lignes leur parviennent elles verront que, même dans la fiction, j'ai su conserver le fond historique.

I

Un enfant du peuple.

Le père Hubert était le fermier des Esserts, hameau voisin d'Yverdon. Il avait quatre enfants : trois garçons et une petite fille. Les deux aînés étaient de solides gars; quant à Rosa, elle était un peu comme son frère cadet, maigre et chétive.

Jules, le cadet, avait une remarquable intelligence. Comme il ne pouvait guère, vu sa faible santé, s'aider aux travaux de la campagne, il se rendait pourtant utile à ses parents sous d'autres rapports. S'agissait-il d'une lettre à écrire, d'un compte à dresser, Jules en était chargé et s'en acquittait à la satisfaction générale. Il suivait avec assiduité toutes les leçons d'une école de campagne et revenait toujours avec les meilleurs témoignages.

Cette intelligence avait été souvent remarquée par le maître d'école, le pasteur et l'inspecteur local, M. Michel, le propriétaire de la ferme des Esserts, exploitée par le père de Jules.

Un jour M. Michel dit à son fermier :

— Que ferez-vous de votre petit pâlot ? (c'est le mot par lequel on désignait familièrement Jules) il ne deviendra jamais un bon fermier, car il peut à peine soutenir la fourche et manier le râteau.

— Je pense, répondait le père, qu'il se fortifiera en travaillant; mais au lieu de travailler aux champs, comme ses frères, il est toujours à lire, à calculer. Je ne sais pas ce qu'ils peuvent tant *gribouiller* dans cette école; on n'en faisait pas tant de notre temps et cependant les gens avaient de l'esprit. Voyez le notaire Rouvier, quelle belle main! il n'a pourtant jamais été à l'école qu'avec moi, sous le vieux Jean-Isaac.

Et le père Hubert continuait à critiquer l'école chaque fois qu'il en parlait. Il ne voulait pas que Jules étudiât et il se fâchait quand cet enfant tenait un livre.

Un jour il lui donna un grand soufflet, parce que Jules avait répondu qu'il n'irait pas arracher les pommes de terre, attendu qu'une composition donnée, par son maître d'école, devait être faite pour le lendemain.

— Je lui ferai bien passer le goût des livres, disait le père; je veux qu'il fasse son devoir comme les autres; aurait-on du pain si ses frères étaient aussi paresseux ?

— Eh bien ! vois-tu, mon vieux, reprenait la mère, je crois que tu as tort. M. Michel lui-même m'a dit qu'il t'en parlerait; son avis serait qu'on en fît un teneur de livres, un commis, et si Jules réussit, il m'a promis qu'il ferait son possible pour lui trouver une bonne place, même qu'il lui donnerait celle de régisseur de ses terres. M. Michel accordera une bonne pension de retraite au régisseur actuel qui est vieux et malade, de sorte que notre propriétaire pourra prendre un nouveau régisseur et il choisira Jules, si Jules a fait de bonnes études.

— Pour ça, je n'ai pas peur, il doit en savoir *autrement mieux* que le régisseur Picot, ce vieil ivrogne que M. Michel aurait déjà dû renvoyer depuis longtemps.

— Tu te trompes, cher homme, M. Michel tient à ce que Jules fasse de bonnes études et il ne pourra le recevoir que dans quelques années.

— Et je devrais payer ces études, moi; où veux-tu que je prenne 5 ou 600 francs chaque année? Non, jamais, femme, ne m'ennuie plus avec ces idées-là, car je vois bien où tu veux en venir.

La mère n'insista pas davantage ce jour-là; elle sa-

vait que malgré ses préjugés au sujet de l'école et ses mouvements de brusquerie, le père Hubert était un brave homme et qu'il se repentait quand son pâlot, contrarié dans ses études, allait, les yeux gros, chercher appui ou consolation auprès de la mère. Celle-ci, connaissant bien le caractère de son mari et les dispositions du fils, se bornait à encourager l'enfant et à faire réfléchir le père sans avoir l'air de lui imposer ses conseils.

Il réfléchit si bien, en effet, qu'au bout de quelques mois il consentit à placer son fils chez le maître d'école de Belmont, village voisin. M. Michel en fut si content qu'il voulut payer les frais de la première année et même des années suivantes à la condition toutefois qu'il retiendrait cette dernière somme sur les premiers appointements de son futur employé.

Jules Hubert commença donc ses études de régisseur. Ce n'était pas précisément chez un maître d'école qu'il aurait fallut le placer pour cela, mais M. Michel avait prétendu que son jeune protégé ne savait rien ou presque rien et il voulait qu'il consacrât la première année de ses études à compléter son enseignement primaire. Le père dut bien accepter, mais il

recommanda à M. Lacroix, l'instituteur de Belmont, d'enseigner plus spécialement à son fils l'arithmétique, la tenue des livres, la géométrie et l'écriture.

Six mois se passèrent sans qu'il survînt rien de bien remarquable dans les études du futur régisseur. Zélé au travail et intelligent, il fut bientôt le premier élève de sa classe. Plusieurs fois il avait dû même remplacer le maître absent et il comprenait déjà quelles difficultés s'attachent à la carrière de l'enseignement.

Mais peu après Jules apprit par son père la mort de M. Michel. L'héritage passait aux neveux de ce dernier et le régisseur n'était plus nécessaire. Jules n'avait donc plus qu'à revenir à la maison, attendu que son protecteur mort, ses études seraient maintenant à la seule charge du père qui n'avait pas le moyen de les payer.

Cette nouvelle attrista profondément Jules, non pas tant parce qu'il voyait son avenir brisé que parce que le protecteur n'était plus. Jules était généreux; sensible aux bons comme aux mauvais procédés, il gardait pour M. Michel une de ces reconnaissances qui ne s'effacent qu'au tombeau.

Il porta la lettre à M. Lacroix, son maître, et lui de-

manda ce qu'il devait faire. Après avoir longtemps réfléchi, ils arrêtèrent ensemble le plan suivant : Jules resterait chez M.. Lacroix une année et jusqu'à l'époque des examens d'état; il subirait alors ses examens pour devenir instituteur. Comme M. Lacroix devait lever le plan des communes de Belmont et de Gressy, il était bien content d'avoir quelqu'un pour le remplacer à l'école. Jules redoubla d'énergie, il faisait chaque jour de nouveaux progrès et il remplaça son maître pendant tout l'été. Maître, élèves et parents furent satisfaits. Il continuait d'étudier entre les heures de classe et, maintenant, toutes les branches du programme, car il voulait devenir instituteur et non plus régisseur. Le père, prévenu quelques jours après, consentit volontiers du moment qu'il n'y avait plus rien à débourser. Il se résignait difficilement à faire des sacrifices pour autre chose que pour cultiver ses terres; il ne comprenait rien à côté de cela. Les Esserts étaient pour lui le monde entier et tout ce qui n'avait pas directement pour objet la prospérité de sa ferme était indigne du père Hubert, honnête homme après tout, mais d'une intelligence un peu obtuse.

Au bout d'une année, Jules obtint le brevet d'insti-

tuteur et bien que fort jeune, il fut appelé à desservir l'école des Granges, grâce aux bonnes recommandations de M. Lacroix.

II

Les premières déceptions.

Voilà donc Jules à l'œuvre dans une classe où il est le véritable maître et dont il sent la responsabilité. Le voilà maintenant aux prises avec les sérieuses difficultés de la carrière pédagogique. Mais Jules se confiait en Dieu; il était chrétien, et quand le vrai christianisme anime le cœur d'un maître, il peut puiser dans sa foi (et par foi nous n'entendons pas bigoterie) une force contre les peines les plus inattendues, les déceptions les plus grandes.

Or les unes et les autres ne tardèrent pas à venir. Nous ne pouvons les raconter toutes; une seule pourra suffire.

Le fils d'un membre de la commission d'école fut le premier qui lui causa du chagrin. Cet enfant presque

aussi âgé que le régent et qui revenait de la ville où il avait fréquenté les colléges, se croyait un phénix. Il était bouffi d'orgueil et d'un caractère acariâtre; il avait dû être renvoyé à ses parents parce que ni ses professeurs, ni ses maîtres de pension n'avaient pu souffrir son arrogance. Son père, qui était riche, pouvait sacrifier beaucoup pour l'instruction de cet unique héritier, mais Pierre ne pouvait rester nulle part, sa paresse n'avait d'égale que sa fierté ou sa sottise, et au lieu de lui faire continuer des études ailleurs, le père l'avait repris à la maison. Là il recevait des leçons particulières et allait à l'école du village des Granges où Jules précisément débutait comme maître d'école.

Cet écolier avait avec Jules un air si insolent, si railleur, disons le mot, un air si coquin, qu'une belle fois, impatienté, Jules alla trouver le père.

— J'ai gravement à me plaindre de votre fils, lui dit-il.

— Que fait-il donc? Tous les instituteurs le prennent en grippe; il est pourtant très-intelligent, mais tout le monde, maîtres et élèves se coalisent contre cet enfant.

— Mais, Monsieur, c'est lui qui abreuve de chagrin

ses maîtres. Voyez plutôt. Quand je donne une leçon et que j'explique quelque chose, il se permet de dire qu'il saurait mieux faire, mieux expliquer que moi.

— Eh bien! s'il dit vrai, pouvez-vous lui faire un crime de son savoir? Je ne vois réellement pas grand mal à cela, Monsieur le régent.

— Vraiment! Alors vous me permettrez d'être d'un avis contraire. Je vous le répète, je ne puis souffrir que mes élèves se moquent de moi, et votre fils se permet de le faire.

— Vous voulez être impoli à mon égard?

— Moi, mais en quoi, je vous prie? J'ai la franchise de vous dire que votre fils a des torts et vous n'admettez pas qu'il en ait. Je ne vois pas lequel de nous manque le plus à l'autre.

— Je retirerai mon fils de l'école, où d'ailleurs il n'apprend rien.... *Mosieu,* j'ai bien l'honneur....

Et notre homme se retirait en laissant seul notre instituteur sous cet affront.

Nous ne voulons pas rapporter les tribulations qui survinrent à la suite de ce conflit.

Les mauvais procédés des uns, la faiblesse des autres firent tant, qu'un beau jour le Conseil d'école des

Granges s'assembla et s'occupa de remplacer ce maître à la première occasion, si des plaintes se reproduisaient.

Un samedi, comme Jules assistait après sa classe du matin à la noce de son frère aîné, il reçut du Conseil d'école l'avertissement suivant :

« Plusieurs plaintes faites contre vous, ont engagé » le Conseil d'éducation à prononcer, il y a déjà quel» ques mois, votre destitution si ces plaintes se renou» velaient; depuis il y en a eu d'autres encore et au» jourd'hui vous avez quitté la classe avant l'heure de » sortie. — Nous vous prions de mieux remplir vos » devoirs pendant les six derniers mois de l'année sco» laire, car sans cela nous serions forcés de pourvoir » à votre remplacement même avant cette époque. »

Jules comprit d'où partait le coup; il ne manifesta pourtant aucun mécontentement; son front ne pâlit pas, son cœur ne battit pas plus fort qu'à l'ordinaire; il resta calme comme le grand homme que le malheur atteint et il continua d'égayer les convives de ses spirituelles reparties, absolument comme si rien de fâcheux ne s'était passé pour lui. Il y avait dans ce corps frêle une âme de bronze et sous cette apparente timi-

dité une énergie de fer. Le lendemain il répondit ces simples mots à sa lettre de destitution :

« Je quitte l'école dès aujourd'hui; rien ne pourra » m'astreindre à faire les six mois dont vous me par- » lez. »

Etait-ce orgueil ou vertu? Jules lui-même n'en savait rien; il obéissait à ce qu'il croyait être un sentiment de dignité : coupable, il se fût repenti, mais innocent, il ne pouvait supporter le poids de l'injustice et prit une décision que tous ses amis taxèrent de témérité.

Jules souffrit longtemps de ce coup de tête qui brisait son avenir.

Il rentra dans son hameau des Esserts et travailla le jour à la campagne pour contenter ses parents, la nuit à ses études pour se créer une position. Sa mère, qui le voyait fatigué, se méfia de ce manége. Une nuit elle monta à la chambre de son fils et le trouva à trois heures du matin au milieu de ses livres. Il y eut alors une scène curieuse entre la volonté du fils et le cœur de la mère.

— Mais, Jules, mon cher enfant, fit celle-ci, pourquoi n'es-tu pas couché? Tu ruines ta santé déjà si

faible et surtout tu me fais du chagrin. Je sais que tu n'es pas ici dans ta sphère d'activité, mais si tu tombes malade tu seras plus malheureux encore. Je te défends de travailler la nuit. Tu sais combien je t'aime; montre-moi que tu m'aimes aussi en m'obéissant.

— Vois-tu, bonne mère, c'est impossible; je dois travailler la nuit, puisque je ne puis le faire pendant le jour, car mon avenir en dépend. Le jour je satisfais aux exigences du père, mais ma passion pour l'étude augmente en raison des obstacles qu'elle rencontre.

— A quoi tout cela pourra-t-il te servir? Tes livres feront ton malheur. N'es-tu pas assez instruit pour tenir une école de village? Ne te décourage pas; il s'en retrouvera bien une autre. Est-ce que tu veux donc nous quitter? Je me fais vieille, je suis bientôt seule, car Rose se mariera prochainement; l'aîné est déjà marié. Jules reste avec ta vieille mère, aide ton père et fais notre bonheur à tous deux.

— Ecoute, bonne mère, M. Lacroix m'a recommandé pour que je puisse entrer comme professeur dans un grand pensionnat d'Allemagne. Seulement je ne sais pas encore assez bien la langue allemande et je me suis remis à l'étudier.

— Mais tu la parles dès ton berceau; c'est ma langue maternelle, à moi, et c'est presque aussi la tienne.

— On ne sait jamais assez bien une langue dans laquelle il faut enseigner. Puis j'ai tant d'autres choses à apprendre.

— Eh bien, cher ami, laisse là tous ces livres, ménage ta santé et d'abord promets-moi d'aller à l'avenir te coucher comme les honnêtes gens.

Jules promit bien tout ce que sa mère voulut et après l'avoir embrassée, il alla se coucher. Pourquoi, se disait-il, mes parents ne veulent-ils absolument rien comprendre à ma position? Ai-je tort de vouloir les contrarier et de m'obstiner à m'instruire? Mon Dieu, mon Dieu! sors-moi donc d'embarras! Désobéir à ma mère, c'est criminel; laisser mes livres, c'est impossible; essayer de lutter, c'est inutile. Si seulement ma tendre mère avait pour ma santé une sollicitude moins vigilante. Mais comment dépister ses soupçons? Les yeux du cœur voient trop clair.

Bien des mois se passèrent ainsi. Enfin les désirs de Jules se réalisèrent : recommandé par des personnes influentes, il put entrer en qualité de maître de français dans un pensionnat de Darmstadt. Cet éta-

blissement, organisé à peu près comme le sont nos écoles moyennes ou industrielles, avait un programme d'études adapté à l'éducation des jeunes demoiselles, pour qui ce pensionnat était exclusivement destiné; il comptait quatre classes et 150 élèves; cinq professeurs et quelques dames surveillantes y donnaient des leçons.

Jules en avait peu et tous ses moments de loisir étaient consacrés à l'étude; ce travail était pour lui un devoir d'abord, mais surtout un plaisir et c'est alors qu'il put compléter ses études.

Hélas! bientôt il dut reconnaître que ses premières tribulations n'étaient rien auprès des difficultés qui l'attendaient. Dès la première leçon il fit *fiasco*, comme on dit. Les élèves du pensionnat, jeunes filles du grand monde, se moquèrent de son air un peu gauche, de sa jeunesse imberbe, de son enseignement, qu'elles trouvèrent obscur, même de sa voix tremblotante et un peu nasillarde. Son amour-propre fut profondément froissé et beaucoup se seraient découragés d'un début si peu brillant.

Il comprit qu'il devait bien vite se réhabiliter aux yeux de ses collègues et de ses élèves. Il s'entoura de

conseils, assista, pour s'expérimenter, aux leçons données par les autres professeurs et surtout prépara mieux ses leçons. Bref, les progrès dans son enseignement furent si heureux qu'au bout de quelques mois le chef du pensionnat augmenta les appointements de Jules Hubert. Un des professeurs, nommé Fabio, fut si vexé des succès du débutant qu'il le prit bassement en aversion et lui suscita, Dieu sait combien, de mesquines tracasseries.

Nous allons en raconter une seule.

Une des pensionnaires, Elvina de Tourville, était surtout remarquable par sa douceur et sa beauté, et chacun lui rendait des hommages.

Cet ange, pour parler comme les romanciers, ou cette jeune fille, pour parler comme tout le monde, avait égaré son calepin; et le plus malveillant collègue de Jules Hubert sut adroitement insinuer que le *nouveau-venu* s'en était emparé, sans aucun doute, disait-il, pour jouer à Mlle Elvina un de ces mauvais tours que les gens communs se font entre eux. Mlle Elvina retrouva son calepin et, en l'ouvrant, lut des vers un peu trop libres à son adresse. Ils étaient signés Jules Hubert.

— C'est vous, M. le professeur, lui fit-elle, qui vous permettez une impolitesse de ce genre.

— De quoi s'agit-il?

— Comment, vous cherchez à couvrir une impertinence par un mensonge!

— Mademoiselle, je ne comprends pas; je ne vois ici d'impertinent que vos paroles. Veuillez vous expliquer, je vous prie.

— Tenez. Ce calepin, ce n'est pas vous qui me l'avez égaré? Ces vers, ce n'est pas vous qui les avez écrits?

— Je n'ai fait ni l'un ni l'autre, je vous le jure sur l'honneur. L'écriture n'est pas la mienne et la signature non plus.

— Après tout, c'est possible. Je vous crois, Monsieur; mais aucune de mes amies n'a pu commettre cette mauvaise action, c'est donc...

— Ne nommez personne, Mademoiselle. Faites mieux, brûlez ce calepin devant celle ou celui que vous croyez coupable et ne mêlez pas mon nom à un incident où il n'a que faire. Je suis déjà bien assez malheureux sans cela.

— Vous avez, en effet, l'air bien affligé. Serait-il indiscret de vous demander pourquoi?

— Mademoiselle, c'est un secret que je dois garder, fit Jules en se retirant.

Disons vite, avant d'aller plus loin, quel était le secret de Jules.

Mlle Elvina de Tourville était belle, nous l'avons déjà dit; elle était noble et riche; de plus elle avait toute la candeur d'un enfant de seize ans, si bien que Jules Hubert, sans le vouloir, sans le moins du monde s'en douter, se laissa aller à l'amour. Etait-ce bien de sa part, lui pauvre, d'aspirer jusqu'à elle et d'aimer son élève? Ce droit, pouvait-il être légitime, et l'eût-il été, quelles étaient ses chances de succès auprès d'une personne si belle, si jeune encore et que, d'ailleurs, les préjugés de caste et de richesse entouraient d'une infranchissable barrière? Puis les parents.... puis les mille objections que l'amour timide se pose, puis ces mille anxiétés qu'il ne sait pas définir. Enfin tout lui faisait obstacle. Jules lutta donc et il lutta longtemps; il dompta les élans de son cœur et n'eut plus pour Elvina qu'une feinte indifférence, une froide politesse. Oh! combien cette lutte coûtait à ce cœur aimant! et pourtant elle était un devoir. Il se croyait coupable d'avoir de l'amour pour une élève et il était malheureux;

il l'aimait avec toute la passion d'un cœur de vingt ans, mais il ne voulait pas, il ne pouvait pas le lui avouer, car jeter le trouble dans un jeune cœur eût été un crime à ses yeux. Il aimait et il souffrait. Laissons-le souffrir et lutter : la souffrance mûrit le caractère et la lutte produit la vertu.

III

Les fatigues de l'esprit et les souffrances du cœur.

Plusieurs années se sont écoulées depuis le jour où nous avons vu Jules aux prises avec l'amour, et nous allons introduire le lecteur sur une autre scène. Qu'il veuille bien nous suivre jusqu'à Osnabruck, ville du Nord de l'Allemagne. Arrêtons-nous ensemble devant cette maison du faubourg qui a vu naître le théologien Jean Jérusalem, montons au premier étage et faisons-nous indiquer l'appartement du plus célèbre avocat de la ville. Bien, le voilà dans son bureau, absorbé par un travail qui doit être fort pénible si nous en jugeons par la contraction de son visage. Cet homme est

plongé dans un fouillis de paperasses qu'il consulte avec une certaine répugnance; il est là, prenant des notes, classant chaque pièce dans un carton après l'avoir numérotée de signes hiéroglyphiques pour nous, puis prenant le code Napoléon placé sur son pupitre, il en copie, à notre grande surprise, des articles tout entiers; en regard de ces articles il transcrit des paragraphes tirés du code Frédéric, ou bien il écrit des notes à l'encre rouge. Ne le troublons pas dans son travail; il n'a pas trop de temps pour l'achever, c'est demain que sur ces notes il devra improviser une longue défense pour faire absoudre peut-être une honorable famille, ou pour sauver la fortune d'un client.

Mais voici plusieurs personnes qui arrivent pour lui parler. Elles sont là dans l'antichambre.

Un homme âgé entre le premier :

— Monsieur, dit-il, je viens de faire soixante lieues pour vous trouver; je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Un procès perdu en première instance ruine mes deux pupilles et je veux en appeler à la cour suprême de Celle. Voulez-vous entreprendre ma cause, c'est la plus juste, la plus belle des causes.

— Oh! je connais la formule : *J'ai tous les droits*

et l'autre tous les torts. Nos clients ne parlent jamais autrement. Mais voyons quelle est cette noble cause, et surtout de la clarté, de la vérité et rien que la vérité.

— C'est bien simple : mon meilleur ami, M. Louis de Bréda, est mort en me laissant le soin d'élever ses deux enfants de qui j'ai été nommé tuteur.

— Louis de Bréda? vous dites Louis de Bréda?

— Oui, mais qu'avez-vous donc, Monsieur l'avocat?

— Rien, continuez. Je suis tout oreilles.

— Eh bien, Louis de Bréda avait un frère nommé Charles, qui partit pour l'Inde vers 1837; il s'y est enrichi et il vient de mourir là-bas. Louis, mon ami, a naturellement été désigné pour l'héritier, et comme il est mort, l'héritage passe à ses enfants, n'est-ce pas?

— Mais sans doute, personne n'a pu vous contester cela.

— Eh bien, je vous le disais, ma cause est juste. Mais il y a pourtant un point que les juges ne veulent pas admettre.

— Ah! voici, je pense, le nœud gordien de l'affaire; je prévois une spoliation, des empoisonnements et toute cette hiérarchie d'incidents qui conduisent le coupable, et quelquefois l'innocent, du tribunal à la potence.

— Oh, Monsieur! il n'y a rien de tout cela; l'affaire est compliquée, c'est vrai, mais vous jetterez dans les débats le *fiat lux* qui convaincra les juges ; votre éloquence les touchera, enfin vos talents feront triompher la justice en vous couvrant de gloire.

— Monsieur, vous êtes trop aimable, mais l'exposé clair et bref d'une question vaut toujours mieux pour moi que les compliments. Continuez, je vous prie.

— Je disais donc que ces crétins de juges n'ont pas voulu admettre que mon ami était bien le frère de Charles de Hell.

— Mais vous parliez de Bréda tout à l'heure.

— Oui, Louis de Bréda est la même personne que Louis de Hell, et c'est aussi le frère de Charles de Hell. Le premier a changé de nom, voilà tout le secret.

— Franchement, je suis un peu comme vos juges. Si vous n'avez pas de sérieuses preuves d'identité, le meilleur avocat ne les découvrira pas.

— Il faut pourtant qu'elles se découvrent; toute la question est là. Je vous jure sur l'Evangile que les deux noms désignent une seule et même personne.

— Soit, je vous crois. Mais cela prouvé, qu'en adviendra-t-il ?

— C'est bien simple, l'héritage passe à mes pupilles au lieu d'entrer dans les caisses du roi de Hanovre ou d'enrichir ce misérable Fabio qui se prétend parent du testateur, grâce à des lettres qu'il a, je ne sais d'où, mais qui sont bien de Charles de Hell, j'ai dû le reconnaître moi-même.

— Avez-vous quelques documents sur cette affaire? Quelles sont les pièces qui pourraient au besoin servir d'éléments de procédure? Trouvez-les moi et veillez à ce que le dossier soit le plus complet possible. Mais repassez dans quelques jours; j'ai aujourd'hui bien d'autres choses à voir.

Le client s'inclina et se retira en laissant sa carte d'adresse. Une dizaine d'autres personnes attendaient ce moment pour entrer. Jules Hubert (car c'était lui, on s'en est déjà douté) donna des conseils aux uns, refusa la cause des autres et, après avoir congédié tout le monde, il prit son agenda, réfléchit un moment et inscrivit les notes suivantes :

Travaux à faire dans cette journée.

1° Demander des renseignements sur les Bréda et les Hell et sur ce coquin de Fabio. Ecrire à ce sujet aux juges de la chancellerie de Lunébourg et faire revenir le tuteur.

2° Continuer la procédure Blanchard commencée ce matin. Voir le consul français pour obtenir en faveur de la veuve une rente du roi Louis-Philippe, bien que les Blanchard habitassent l'Allemagne lors de l'assassinat du père.

3° Plaider à la chancellerie [1] en faveur de ce gueux de Lecoultre, afin d'avoir l'occasion de proclamer l'abolition de la peine de mort et de préparer les esprits à la motion que je ferai prochainement au sein du Corps législatif. Prier Lahase de sténographier ce discours pour le *Nouvel économiste.*

4° Aller chez mon ami Bardi, ministre d'état, pour discuter avec lui le projet de loi sur les écoles primaires. Obtenir, si possible, un séminaire ou une école normale pour les régents ou régentes, ainsi qu'une protection en faveur de ceux-ci contre les destitutions arbitraires. Poser le principe de l'instruction gratuite pour tous les habitants du Hanovre.

Est-ce bientôt tout? fit Jules en se promenant dans son étude. Ah! parbleu non. Quand aurai-je donc un peu de repos? Que je serais plus heureux si j'étais resté auprès d'*elle!* Voyons.... acceptons pourtant sans murmurer les embarras de notre position.

5° Préparer encore mon discours aux Etats-généraux (pouvoir législatif) sur l'abolition des droits féodaux, sur l'égalité de tous les citoyens et sur l'extension des grands principes promis dans la constitution hanovrienne de 1833. — Mettre à ce travail le plus grand soin, ménager le roi Ernest-Auguste et

[1] Au Hanovre, les cours de justice sont appelées *chancelleries.*

obtenir de ses ministres qu'ils jurent franchement respect à cette constitution. — Gagner les ministres Laurat, C. Lyelle et Bardi, ou demander leur responsabilité. Voir mon ami A-J. Lyelle pour cela.

6° Revoir l'article sur les *Recherches historiques* et l'expédier à mon journal.

7° Défendre en première instance Jules Jordelle, gérant du *Nouvel économiste*, et à cinq heures présider la Commission des pétitions. (Naturalisation des Israélites.)

Mon Dieu, mon Dieu! se dit Jules après avoir fini cette énumération, que ne suis-je resté, encore une fois, simple paysan, comme le voulait mon père, ou simple régent de village, comme le voulait ma mère! Aujourd'hui toutes mes illusions se sont envolées.... non pas toutes, il m'en reste une, mais une seule.... Hélas! je n'ai pas trente ans et j'ai vu plus de mal, j'ai coudoyé plus de crimes, j'ai, je crois, du cœur humain une connaissance bien plus grande que les plus âgés de mes confrères, malgré leur expérience qui compte trois-quarts de siècle. Pourquoi ai-je quitté le pensionnat de Darmstadt où je me trouvais bien malgré les procédés de ce misérable Fabio! O Fabio! si tu es le même que celui dont on vient de me parler, si tu es encore coupable ici, je te ferai punir.... oui, je me ven-

gerai. — Mais que dis-je? je parle de vengeance, moi qui étais si bon, si généreux dans ma jeunesse; ah! je deviens insensible, mon cœur se dessèche au contact du barreau; je crois que la politique, si généreuse qu'elle soit, donne le change au meilleur cœur et le remplit de je ne sais quelles vaines illusions qu'il prend pour des instincts de générosité. Oh! je suis bien malheureux, et je me demande aujourd'hui si je n'ai pas eu tort de lutter, par vertu, contre cet amour que je croyais coupable. La vertu, n'est-ce point une chimère? A quoi m'a servi cet héroïque dévouement? — Si du moins je l'avais revue, si seulement mon nom était parvenu jusqu'à elle! O ange de malheur ou de bonheur, pourquoi faut-il que tu me tortures ainsi? Pourquoi ne puis-je être heureux sans toi? Elvina! Elvina! j'ose toujours espérer, et je ne sais pas même si tu vis encore.

Jules se frappait le front et s'arrachait les cheveux; heureusement que son domestique entra pour lui remettre son courrier, ce qui donna un autre cours aux pensées de notre pauvre avocat. Il prit d'abord parmi les lettres déposées devant lui celles dont l'écriture lui était connue. Il trouva une lettre de ses parents qui

le remerciaient des 500 thalers que Jules leur avait envoyés pour acheter la ferme des Esserts; des lettres de ses amis qui lui parlaient de politique et le priaient de soutenir telle loi, de faire rejeter telle autre; puis cinq, dix, vingt lettres de ses clients, qu'il ouvrit sans manifester ni joie ni dépit. Enfin il trouva dans une enveloppe, non pas une lettre, mais la poésie que nous transcrivons ici :

A M. J. HUBERT,

le promoteur de toutes les idées libérales dans le Hanovre, sa patrie adoptive.

O Parole! instrument de puissance divine,
Verbe au souffle duquel tout cœur d'homme s'incline,
Comme une frêle fleur sous l'haleine du vent;
Si ta source féconde est dans une âme pure,
Dans un cœur généreux si ta force s'assure,
La couronne se lie à ton front triomphant.

O triomphe! ô victoire! à cette voix vibrante,
Sous les accents émus de sa parole ardente,
L'enthousiasme éclate, et le cœur transporté
Acclame ton fanal, auguste Vérité!

O vous, que la Justice en vain jamais n'implore,
Que toute noble cause enthousiasme encore,
Vous dont le cœur vaillant, fidèle et généreux,

Pour défendre le vrai, l'honneur et l'innocence,
Reçut du Dieu tout bon la sublime éloquence,
O noble cœur, soyez heureux!!!

MARIE ROLLAND.

Des vers! Marie Rolland! Que veut dire cela? fit Jules. Aurais-je inspiré quelque amour? Hélas! ce n'est pas celui que je voudrais! Pourquoi ces vers ne sont-ils pas signés Elvina de Tourville au lieu de l'être d'une inconnue? Où vis-tu? Que fais-tu? As-tu pour moi une seule pensée, je ne dis pas d'amour, mais du moins d'estime? Je t'ai revue une seule fois, toujours belle, toujours digne, et voilà des années que je suis privé de ta présence! Es-tu retournée en Moldavie, ton lieu d'origine, dit-on? As-tu quitté le continent? Où que tu sois, je veux parvenir jusqu'à toi! Je veux, si tu vis, que les échos de la renommée portent mon nom dans ton cœur, et, si tu es morte, que ton souvenir m'inspire encore l'amour de la vertu! Je veux....

Jules allait retomber dans son désespoir, ainsi qu'il le faisait toujours dès que les pensées d'amour venaient faire diversion à ses nombreux travaux, quand il vit revenir le même personnage que nous avons déjà introduit auprès de lui et qui s'était annoncé comme le

tuteur des enfants Bréda. Il apportait une missive familière dont voici le contenu :

Mon cher Jules,

Monsieur Brédow, riche banquier de Lunébourg, un de mes correspondants et presque un ami, me prie de le recommander auprès de toi. Il a dû ce matin te parler pour une affaire à laquelle il craint que tu ne mettes pas toute l'activité nécessaire. Je suis persuadé, comme lui, que ses pupilles sont les victimes d'infâmes machinations; mais ta perspicacité saura bien les découvrir. Peut-être ferais-tu bien d'aller toi-même étudier sur les lieux les pièces du procès qui, d'ailleurs, ne peuvent sortir du greffe de la Chancellerie que lors de leur transfert à celui de la cour de cassation où M. Brédow en appelle. C'est probablement moi qui présiderai la session prochaine, car le président, parti depuis peu pour un voyage, ne sera pas à Celle. Occupe-toi avec zèle de cette affaire. Tu obligeras ton dévoué U-A. Lyelle, ad.

P. S. — Je viens de recevoir et tu as reçu aussi le projet de loi sur la liberté de la presse; il sera soumis prochainement à la Chambre législative. Je pense que tu travailleras à le faire écarter : il n'est pas assez libéral; puis le ministre Laurat a confondu dans ce projet la liberté de la presse avec la propriété littéraire qui doit être régie par une loi spéciale. J'ai entendu dire, à la sourdine, que le roi dissoudrait le corps législatif, or avec une loi pareille, la presse serait entravée et il nous serait impossible de protester. Les députés des villes, presque tous de l'opposition, dînent chez moi demain soir. Ne manque pas d'y venir ; tu y trouveras mon frère et ton ami Bardi, les deux seuls ministres sur qui nous puissions comp-

ter. Tu pourrais nous soumettre le projet de loi sur l'instruction publique qui vous a été renvoyé. Nous l'appuierons dans les Chambres, comme tu penses bien.

Adieu! Ton ami.

Nous ne suivrons pas plus loin Jules dans ses travaux; ce que nous en avons dit suffira pour en apprécier l'importance. Il se mit avec un zèle particulier à l'affaire des Bréda. Etait-ce simplement pour complaire à son ami Lyelle? Etait-ce par un secret désir de trouver coupable son ennemi Fabio? Hélas! le cœur humain, avec tous ses impénétrables replis, obéit parfois sans s'en douter le moins du monde à une mesquine vengeance. On ne sait si Jules lutta contre ces secrètes pensées, mais toujours est-il qu'il parvint à découvrir la vérité et à faire restituer la fortune aux Bréda. Nous ne rapporterons ni les pièces du procès qui firent perdre Fabio, ni le plaidoyer de Jules en faveur d'une famille spoliée. Il fut sublime d'éloquence. Le lecteur nous saura gré, j'espère, de laisser dans l'ombre les détails qui n'ont d'intérêt que pour le tribunal. Nous n'en dirons qu'un mot, et quand nous les aurons résumés, cela devra suffire.

Les patientes recherches de Jules et les pièces du procès établirent d'une manière évidente :

1° Que les deux Hell étaient des boyards de Moldavie qui durent s'exiler à la suite d'une tentative d'insurrection contre le joug turc et le protectorat russe;

2° Que pour échapper à la police russe, l'un des Hell, Charles, quitta l'Europe et passa en Inde; l'autre vint en Allemagne et prit le nom de Bréda, d'une terre qu'il possédait sur les bords du Pruth, près de Jassi;

3° Que Louis de Hell voyageait tantôt sous le nom de Bréda, tantôt sous un autre nom et que malgré cela la police russe étant parvenue à retrouver ses traces, il avait dû abandonner l'Allemagne en remettant les archives et la correspondance de la famille aux soins de ses enfants, qui purent, en changeant de nom, rester dans ce pays. Ils avaient pris celui de Tourville.

4° Que le misérable Fabio était parvenu à s'emparer de ces documents au moyen desquels il avait obtenu des indications si précises qu'il pouvait tromper les juges les plus perspicaces en se faisant passer pour l'héritier de Charles de Hell; et que les lettres sur lesquelles il s'appuyait pour cela n'étaient qu'une imposture, quoique d'une imitation parfaite quant au timbre de la poste et à l'écriture de Charles de Hell.

Une perquisition faite chez lui fit découvrir toutes les trames d'une odieuse machination. Son plan était combiné pour obtenir à la fois la fortune et la main de Marie de Bréda (ou de Hell), pupille du banquier Bredow et nièce de cet oncle des Indes. On reconnut aussi que ce misérable avait l'intention, une fois marié, de

faire disparaître le frère de sa femme, afin d'être seul possesseur de la fortune. Il fut condamné à mort.

IV

Une rencontre imprévue.

Le procès avait eu du retentissement, et le prestige du banquier Bredow s'en était augmenté. Le roi l'appela auprès de lui et lui offrit le ministère des finances devenu vacant par l'impopularité du prédécesseur. Quelques jours après, il envoya en don, à l'auteur indirect de sa nouvelle bonne fortune, un magnifique alezan et une invitation à dîner. Jules Hubert vendit le cheval en faveur des pauvres d'Osnabrück et se rendit chez le banquier pour le féliciter.

— Monsieur, lui dit le nouveau ministre, je vous présente mes pupilles qui aujourd'hui dînent avec nous. Enfants, voilà votre bienfaiteur, sans lui vous seriez pauvres.

Jules s'avança pour saluer les deux personnes qui lui étaient désignées, puis reconnaissant, à sa grande surprise, Elvina de Tourville, il balbutia d'abord; mais

maîtrisant bientôt sa volonté, il dit avec un calme admirable :

— Vous ici, Mademoiselle! mais nous sommes d'anciennes connaissances. Est-ce que vous vous remettez votre jeune professeur du pensionnat de Darmstadt?

— Certainement, Monsieur. C'est donc à vous que nous devons la restitution de notre héritage. Mon frère et moi resterons vos obligés pour le reste de nos jours.

Jules s'inclina. Puis reprenant la conversation :

— Comment se fait-il que Mademoiselle Elvina de Tourville soit la même personne que Marie de Hell? Si j'eusse pu savoir cela, j'aurais mis à ce procès encore plus de soins, plus d'éloquence.... l'éloquence du cœur.

Elvina (ou Marie) rougit sans répondre. Pendant tout le dîner elle fut d'une exquise politesse, mais envers tout le monde également. Après le dîner on passa au salon, et Marie (il faut bien maintenant l'appeler de son véritable nom, puisqu'elle peut aujourd'hui le conserver sans danger) se mit au piano. Le cœur de Jules bondissait de joie, et cependant que de doutes! « Hélas! se disait-il, tout mon bonheur eût été de la revoir,

et aujourd'hui me voici à deux pas d'elle, étourdi par sa musique, tressaillant à ses paroles! Si seulement cet ange avait pour moi une étincelle d'amour! sa reconnaissance ne me suffit déjà plus. Que l'homme est insatiable! Si pourtant on m'avait prédit ce beau jour, je serais mort de joie. Non, elle ne m'aime pas: l'amour est spontané; il ne vient pas plus de la reconnaissance que de l'ingratitude. Oh, je suis né pour la souffrance!.... »

Jules était si distrait par toutes ces émotions qu'il lui était impossible de soutenir une conversation politique entamée avec le banquier. Fort heureusement celui-ci quitta tout à coup le salon pour se rendre au Conseil des ministres où le roi l'attendait pour une question pressante, et Jules se trouva bientôt seul avec Marie, dont le frère était aussi sorti.

— Comment, Monsieur, de professeur, êtes-vous devenu avocat? demanda la jeune fille.

— Oh! l'histoire serait bien longue à raconter.

— Après votre départ, nous avons souvent parlé de vous. Personne n'a su pourquoi vous aviez si subitement quitté le pensionnat. Les uns vous calomniaient, surtout ce misérable Fabio qui prétendait que vous lui

aviez soustrait sa lettre d'origine et divers autres papiers. Moi, je vous connaissais assez bien pour savoir que vous étiez incapable d'une mauvaise action. Mes amies plaisantaient gaiement, moi j'étais triste.

— Triste! Mais pourquoi?

— Je ne sais trop.... Vous me paraissiez malheureux, et votre soudaine absence, qui était une énigme pour tous, était une nouvelle crainte pour moi.... Je pensais que peut-être des revers de famille, la mort d'une personne aimée.... d'une mère, et que sais-je bien lesquels encore de ces mille maux qui nous affligent ici-bas, vous avaient rappelé dans votre pays; c'est plus tard seulement, lorsque j'ai su que vous étiez avocat, que je me suis expliqué votre départ.

— Et vous vous êtes dit que c'était l'ambition qui l'avait motivé?

— Oui.... Enfin pas précisément l'ambition.... mais le désir d'embrasser une carrière qui fût plus en rapport avec vos goûts, vos aptitudes.

— Trouvez-vous que j'aie bien fait?

— Mais je le crois, Monsieur, d'abord parce que vous avez su vous rendre utile à nous et à d'autres, et même, par vos succès de tribune, au pays tout en-

tier. Chacun aujourd'hui apprécie vos talents et connaît votre générosité.... La gloire qui entoure votre nom m'a permis aussi de vous désigner à mon tuteur comme l'avocat qui pouvait nous sauver.

— Comment! C'est donc vous qui m'avez fait appeler?

— Sans doute et vous voyez que j'ai été bien inspirée.

— J'en suis réellement fier et je vous remercie. Mais ce n'est pas l'ambition qui m'a d'abord fait quitter l'enseignement, que j'ai toujours regretté. J'étais bien malheureux à Darmstadt et point n'était besoin des revers dont vous avez parlé pour augmenter ma souffrance. Oui j'étais bien malheureux et je l'ai été encore davantage. Je suis entré dans une étude de notaire et là j'ai souffert de la faim, de la fatigue, de la maladie, mais les douleurs morales étaient bien plus grandes encore.

— Et ce sont ces douleurs qui vous ont forcé à quitter le pensionnat?

— Oui, et ces douleurs naissaient de l'amour. Je brûlais d'une passion bien pure pour une des élèves, je me croyais coupable et je me dis alors que l'absence seule pouvait me guérir. Je quittai donc, dans un mouve-

ment de vertu, celle que je voyais tous les jours. Mon amour était d'ailleurs sans espérance. Vous le savez maintenant, c'est l'amour... l'ambition n'est venue que plus tard, après avoir souffert et triomphé de mes maux, c'est encore celle que j'aimais, toujours elle, qui m'a inspiré cette soif de gloire; je voulais me créer un rang, une fortune, je voulais arriver.....

Jules s'arrêta un moment et se promena dans le salon avec une agitation extrême. Marie pâlissait et rougissait alternativement. Puis reprenant une feinte assurance:

— Et aujourd'hui, vous n'avez plus d'espoir? Mais laquelle donc de mes anciennes amies a pu vous inspirer cet amour si sublime?

Jules allait répondre et il saisissait déjà la main de la jeune fille, quand le banquier rentra.

— M. l'avocat, fit-il, voici de nouveau une triste affaire pour vous.

— Encore! Et laquelle, je vous prie?

— Fabio a demandé recours au roi, et sa majesté a voulu m'entendre avant de prononcer la remise de la peine capitale contre une détention perpétuelle. Mais je n'ai pas su que lui conseiller et je voulais vous revoir auparavant.

— Dites au roi de faire grâce, cria spontanément Marie.

— Il a plutôt l'intention d'assembler un jury suprême et il vous nommera d'office ou le défenseur de l'accusé ou le ministère public, à votre choix, Monsieur Hubert. Il m'a chargé même de vous parler à cet égard.

— C'est trop d'honneur. Je ne puis accepter ni l'un ni l'autre et je trouve même l'idée bien originale pour un roi.

— Vous êtes cependant partisan de l'abolition de la peine de mort. Votre plaidoyer en faveur de Lecoultre a vivement ému le roi; et qui sait, si en acceptant la défense de Fabio vous ne feriez pas triompher vos généreux principes?

— Vous avez peut-être raison. Mais l'inconséquence..... mais Fabio. Bah! après tout ce ne serait pas pour lui, mais pour la grande cause humanitaire à qui j'ai voué ma vie. Si le progrès fait un pas de plus, je serai bien récompensé.

— Je puis donc dire au roi.....

— Rien, Monsieur, rien je vous en supplie. La nomination ne me paraît pas légale, c'est l'accusé qui doit lui-même choisir son défenseur.

— De sorte que si Fabio — car j'ai encore cette alternative à vous proposer — si Fabio vous appelle du fond de sa prison.....

— Non! je ne veux pas; jamais!..... Ce serait manquer à l'honneur.

Marie regarda Jules avec des yeux si doux, si compatissants, si expressifs de grandeur d'âme que le pauvre Jules fut comme électrisé sous ce regard.

— Eh bien, oui! j'accepterai. Oui, je le sauverai, puisque vous le voulez et que cela ne vous paraît pas contraire à la dignité. C'est mon ennemi, mais je lui montrerai comment je sais me venger.

Jamais Jules n'était sorti victorieux d'une lutte si forte. Marie sauta au cou de son tuteur et vint serrer avec effusion la main du généreux avocat.

Dix jours après Jules télégraphiait au banquier: «Le protégé de Mademoiselle votre pupille n'a plus à craindre pour ses jours, la peine de mort a été commuée en une détention de 25 ans. »

Notre avocat était retourné à ses travaux, plus malheureux que jamais. Il avait essayé une déclaration d'amour que Marie ne paraissait pas avoir comprise; elle n'avait pas répondu et le pauvre amoureux en

était au désespoir. Un jour pourtant il voulut en finir avec cette torture et il écrivit à celle qui était toute sa vie la lettre que malgré sa longueur nous allons transcrire ici.

Mademoiselle !

Le jour où j'ai eu le bonheur de dîner avec vous, vous m'avez demandé laquelle de vos amies avait pu m'inspirer l'amour que je vous ai dépeint. Eh bien, je vais vous le dire. Cet ange, c'est vous-même ! Et vous savez tout ce que j'ai souffert. Dès le jour que je vous ai vue, je vous ai aimée, si profondément, mais si sincèrement aimée que je n'ai plus eu de repos. J'ai voulu brusquement vous quitter. Puis, plus tard, ne pouvant rien contre cet amour, j'ai essayé de parvenir jusqu'à vous. Moi, qui n'avais connu que la pauvreté, j'ai désiré la richesse, moi qui craignais le bruit, j'ai recherché la gloire. J'étais timide comme un agneau et l'ambition m'a rempli d'audace. J'aurais voulu jeter autour de mon nom tant de rayons de gloire que vous en eussiez été éblouie. J'avais aussi besoin de toutes ces émotions pour me distraire et tuer si possible mon imprudent amour. Hélas ! je n'ai pas pu donner le change à mon cœur. Ni la gloire de la tribune (et j'en ai acquis quelque peu), ni la richesse (car elle est venue aussi) n'ont pu combler le vide que je ressentais. Sans vous je n'avais rien, et avec vous je pouvais me passer de tout ; mais je ne vous avais pas, je ne pouvais pas vous avoir ; j'ignorais même ce que vous étiez devenue. Aujourd'hui que nous voilà rapprochés, mon amour s'est encore augmenté de toutes les illusions de l'espérance. Je ne puis vivre sans vous et j'ose croire

que ma pauvreté qui était un obstacle, ma naissance roturière qui en était un plus grand encore, auront à vos yeux une espèce de compensation dans les talents et les vertus que l'on me prête. Vous savez maintenant que je vous aime. Pouvez-vous m'aimer ? Votre cœur est-il déjà donné?... Ai-je eu tort d'espérer contre toute espérance, alors même que vous étiez riche et que j'étais pauvre, que vous étiez déjà belle comme aujourd'hui et que moi j'offrais si peu d'avantage. Oh ! répondez-moi. Je ne veux de votre part ni reconnaissance ni amitié, je veux de l'amour et j'ai bien le droit d'en exiger en retour de cette immense passion et de tous les troubles que vous avez jetés dans mon pauvre cœur qui, me semble-t-il, aurait dû se fendre au choc d'émotions si violentes.

J'attends votre arrêt et si toute ma pauvre existence a été bercée de chimériques illusions, eh bien ! je tâcherai d'aller mourir loin de vous sans aucune autre faiblesse en ma vie que celle de vous avoir aimée.

J. H.

La réponse ne se fit pas attendre, et, disons-le bien vite, elle était favorable. Avec cette réponse, Jules reçut du roi un office contre-signé *Bredow, secrétaire d'Etat,* par lequel notre héros était nommé Ministre de l'Instruction publique et des cultes en remplacement de son ami Bardi, appelé à la présidence du Conseil des ministres. Cet office le chargeait de la réorganisation des écoles d'après la loi et le plan qu'il avait élaborés lui-même. Nous en faisons grâce au lecteur.

Quant à la lettre de Marie, elle disait simplement: Je vous aime et depuis longtemps. Si vous avez souffert, vous l'homme qu'on croyait au cœur de bronze, à la volonté de fer, jugez ce que moi, faible femme, j'ai dû souffrir en pensant à vous. Oui, je vous aime et si vous en doutez, relisez les vers que je vous ai envoyés sous le pseudonyme de Marie Rolland et vous verrez assez que je désirais votre bonheur. Mais puisqu'il dépendait de moi et qu'aujourd'hui vous avez vaincu tous les obstacles, je viens vous le redire: *noble cœur, ô soyez heureux !*

Il l'aurait été bien longtemps si la vertu avait ici-bas le bonheur pour récompense. Hélas! sa femme mourut en lui donnant son premier-né. Il quitta le Hanovre, revint aux Esserts, près d'Yverdon, et mourut là sept mois après d'une maladie de *cœur*, prétendaient les médecins. Jules Hubert disait en mourant: Le succès a couronné mes efforts, mais le succès n'est pas le bonheur. C'est dans le Ciel que j'attends, par la grâce du Seigneur, la récompense **du travail et de la vertu.**



Opulence et Potence.

RÉCIT.

Il y a quelques semaines, je me trouvais à Fribourg logeant à je ne sais plus quel hôtel. Ma chambre était latérale à une autre plus grande dont la porte était entr'ouverte; je pouvais donc, sinon voir ce qui se passait là, du moins entendre ce qu'on y disait.

En m'éveillant, j'entendis en effet parler haut de l'autre côté, et comme je ne voulais pas être indiscret, je me disposais à aller fermer la porte. Par malheur je fis dans mon voyage à la porte un très mauvais pas: je glissai sur une chaise, la chaise glissa à terre et fit un vacarme à réveiller tous les sommeliers.

— Tiens, dit une grosse voix, il paraît qu'il y a quelqu'un dans cette chambre-là.

— Oui, répliqua un autre personnage, et ce quelqu'un n'a guère peur du bruit; s'il nous avait entendus!

— Ferme donc cette porte, Antoine, fit la grosse voix.

— On vint pousser la porte au moment où je la prenais moi-même pour l'attirer de mon côté. Soit qu'Antoine (c'était lui, je pense) obéit à un mouvement de curiosité, ce qui était bien naturel en voyant bouger la porte, soit qu'il voulût commencer les hostilités et s'assurer préalablement des forces de l'adversaire, il reprit la porte si vivement qu'il m'entraîna avec elle, au beau milieu de la chambre où peu s'en fallut que je ne fisse comme la chaise.

— Ah! pardon, Monsieur, lui dis-je, je venais pour.... je voulais fermer la porte et vous me faites faire une bien triste figure dans ce primitif costume.

— Bah! vous veniez fermer la porte, Monsieur! tiens, il faut donc que nous ayons eu la même idée. Mais pourquoi ne l'avez-vous pas eue plus tôt, par exemple au moment où nous avons commencé le dialogue avec Monsieur? (Et du doigt il me désignait un homme âgé qui était encore dans son lit).

— Mais, Monsieur, je me réveille à l'instant et la preuve c'est qu'il fallait bien être encore endormi pour faire le vacarme qui vous a troublés; j'eusse été plus prudent, si j'avais voulu être indiscret.

— Enfin, je veux bien vous croire, reprit la grosse

voix. Cependant comme nous avons parlé de crimes et d'échafaud; de luxe et de grandeur, il se pourrait que légèrement endormi (et il souriait en disant cela) vous eussiez entendu et mal compris l'entretien que je viens d'avoir avec mon fils.

— Je vous assure que je n'ai rien entendu. Et je m'apprêtai à rentrer dans ma chambre.

— Restez, restez, je vais vous mettre au courant de nos affaires; mais vous n'en reparlerez à personne.

— Je n'ai pas l'honneur de vous connaître; d'ailleurs je ne veux rien entendre; je n'ai rien entendu; je ne sais rien..... laissez-moi partir.

— Rien *du tout.* Ecoutez. Je veux.....

— Laissez-moi du moins passer un pantalon.

— Sans doute.

— Et mon gilet.

— Oui.

— Et aussi ma chaussure.

— Non, non. Vous pouvez écouter sans cela.

— Espérons du moins que votre récit ne sera pas une longue histoire.

— Aussi courte que vous voudrez, et comme je vous vois impatient je commence sans préambule.

Je suis un des riches négociants de B., cette grande ville de la Belgique. Je voyage avec mon fils que voilà; il est amoureux d'une comtesse qu'il dit charmante et qui habite une ville voisine de B. Or mon voyage a pour but de faire passer à mon fils cet amour dont les conséquences peuvent être les plus fâcheuses pour ma maison et surtout pour l'avenir de mon unique héritier.

Il faudrait vous raconter en détail l'origine de la fortune qui formera la dot de la comtesse, pour vous démontrer par quels indignes moyens cette fortune a été acquise par le père.

— Connaissez-vous la malheureuse histoire de Maubreuil ?

— De cet intrigant, lui dis-je, qui, abusant des pleins-pouvoirs qu'il s'était fait donner par Talleyrand, je crois' après l'abdication de Napoléon, s'était permis d'arrêter et de dévaliser la reine de Westphalie, et qui avait été payé, dit-on, pour assassiner l'empereur.

— Précisément. Il avait reçu 200,000 francs le matin; il les perdit au jeu la nuit suivante. Eh bien! figurez-vous qu'il se rattache au père de Thérésa (c'est le nom de la bru que mon fils veut me donner) une histoire assez semblable. Bien plus....

— Mais, Monsieur, où voulez-vous en venir? Je suis pressé; on m'attend pour le déjeuner et votre récit me paraît trop dramatique pour être entendu à jeun. J'aimerais bien....

— Attendez, attendez!

Alors il continua une histoire digne d'un drame de Dumas, une histoire qui aurait fait frissonner Cartouche et rougir Mandrin, si ces scélérats eussent pu l'entendre. Il y était question de fortunes supplantées par l'empoisonnement et l'assassinat et par des moyens pareils à ceux que raconte Ponson du Terrail dans son *Nouveau Maître d'école*, au sujet de Jean Labat, dont l'héritage passa frauduleusement dans les mains de son indigne ami Raynouard du château de la Rousselière. A la fin, impatienté, je lui demandai ce qu'il voulait que je fisse à tout cela.

— Mais vous voyez que s'il a été question d'assassinat entre mon fils et moi, ce n'est pas nous les assassins.

— Parbleu, je le pense bien; je vous crois les plus honnêtes gens du monde. Mais dans quel but avez-vous parlé de tous ces méfaits à monsieur votre fils? car enfin jusqu'ici vous n'avez conclu à rien, et je me demande encore à quoi pouvait vous servir cette histoire.

— Vous voulez le savoir ?

— Je dois avouer que cela m'intéresserait plus que votre récit.

— Eh bien ! c'est que je ne veux pas que mon fils devienne riche par un mariage de ce genre ; et après lui avoir raconté l'origine de la fortune de Mlle Thérésa, je lui ai conseillé de renoncer à ses projets. Je ne veux pas de criminels dans ma famille. N'approuvez-vous pas mes scrupules ?

— Certainement, monsieur, mais la pauvre fille ne peut mais de tout cela.

— Je le sais, car elle n'avait que deux ans quand son père montait sur l'échafaud, en ne restituant, faute de preuves, qu'une partie de ses déprédations ; le reste passa comme héritage à Mlle Thérésa et à sa mère, qui mourut bientôt après.

— De sorte que la jeune fille est innocente et qu'elle ignore complétement l'origine de sa fortune ?

— Mais oui.

— Alors il me semble qu'il y aurait un moyen bien simple de concilier vos scrupules avec l'amour de M· votre fils.

— Lequel ? demanda le père. — Mais parlez donc ! exclama le fils.

— D'abord, êtes-vous bien sûr que la fortune qui reste à Mlle Thérésa soit illégalement acquise?

— Si sûr que mon fils lui-même ne fait aucune difficulté à l'admettre. D'ailleurs lisez ceci. — Et il me présenta un document qui constatait en effet que le comte X. était mort sur l'échafaud pour vol, déprédations et assassinat. Il n'y avait aucun doute, si toutefois la pièce était authentique, ce qu'il m'était impossible de contrôler.

— Malgré cela vous aimez la comtesse, fis-je au fils; vous l'aimez à sacrifier votre vie, tout ce que vous avez de plus cher pour elle?

— Oh oui! pour elle je donnerais mille fois ma vie! Elle est un ange! Si son père était un criminel, elle n'en est pas responsable. Elle a toutes les vertus et le plus charmant caractère; elle a un cœur!....

— Eh bien, Monsieur, renoncez à sa fortune et ne la mariez que pour ses vertus et sa beauté.

— Ah! mais.... fit le père.

— Oui, c'est cela! s'écria le fils, c'est bien cela! Tu es riche; nous avons assez de fortune sans la sienne rends ton Antoine heureux. Et il se jeta au cou de son père.

— Comment, tu consentirais !....

— Mais oui que je consens.... Je ne veux qu'elle, et tiens si tu refuses, je renonce à la bénédiction paternelle, à ta succession ; je reprends seulement la suite de ton commerce et je deviens avec Thérésa un simple marchand du boulevard Waterloo.

— Tu es fou, mon fils.

— Non, je veux travailler comme toi ; je veux gagner une autre fortune et avec cela l'indépendance. Je veux ma Thérésa, je l'aurai et elle m'aimera mieux encore quand elle saura mon dévouement. Je ne vois plus en elle une comtesse et une fortune, mais une simple femme que j'adore. Oh ! mon père, ne refuse pas ton consentement !

— Mais comment veux-tu liquider la fortune de ta future sans faire un *scandaleux scandale ?*

— Mais c'est bien simple, fis-je en me retirant. Donnez-en l'équivalent à des institutions de bienfaisance ; c'est précisément ce que je voulais vous conseiller tout d'abord. La jeune comtesse ignorera votre générosité et vous lui laisserez la dignité qui convient à son rang. Agir autrement serait peu galant.

— Seulement elle ne saura jamais les sacrifices que nous faisons pour elle, dit le fils.

— Où serait le mérite de votre dévouement, si elle pouvait le savoir?

— Diable! fit le père, savez-vous que c'est deux ou trois cent mille francs que vous voulez me faire jeter à l'eau.

— Ne dites-vous pas que vous êtes assez riche?

— Oui, mais....

— Eh bien! vous pouvez vous passer des richesses de Thérésa, puisque cette fortune donnée ailleurs ne diminue en rien la vôtre.

— J'y réfléchirai. Mais ne serait-il pas plus simple que mon fils abandonnât cette bête d'idée. J'ai aussi aimé, moi, mais j'étais pourtant plus raisonnable.

— Vous n'avez plus rien à me dire, et je pense que maintenant je puis me retirer.

— Encore un second conseil, Monsieur. Dans le cas où je me déciderais à donner suite au premier, quelles seraient, suivant vous, les institutions qui mériteraient le mieux une pareille munificence?

— Croyez-vous aux promesses de l'Evangile, Monsieur?

— Moi, mais je vais tous les jours à la messe.

— Ah! vous êtes catholique? cela ne fait rien. Vous avez en Belgique, vous avez en France et nous avons en Suisse une association qui produit les pionniers de la civilisation, les missionnaires. Ce sont eux les vrais hommes du progrès. Ils traversent l'océan, et le sauvage des îles abandonne le cannibalisme pour devenir le plus pacifique des hommes; ils parcourent les déserts de l'Afrique, et le nègre qui suivait l'instinct de ses grossiers penchants, offre bientôt le modèle de la tendresse filiale; ils s'en vont dans les glaces du pôle pour y réchauffer le cœur de l'Esquimau. Ils accomplissent en un mot la parole du Maître: *Allez et instruisez toutes les nations;* et partout, avec l'Evangile, ils déposent les germes de la civilisation, qui fera de toutes les nations du globe un seul peuple de frères. En vrais successeurs des apôtres, ils reportent à ces tribus lointaines ce que les Gall, les Colomban et les Meinard ont donné à nos sauvages ancêtres, auxquels nous ressemblerions encore sans les bienfaits du chistianisme. Oh! si vous croyez, donnez, donnez pour les missions!.....

Je ne sais pas quelle impression fit sur eux mon dis-

cours; je ne suis pas orateur et je n'aime pas à parler en public; mais je crois réellement qu'alors je fus éloquent.

Quoi qu'il en soit, ils me quittèrent en me remerciant et en me promettant de suivre tout ou partie de mes conseils. Le père prétendait que je lui prenais ces cent mille francs; le fils, que je lui rendais la vie. Il voulait que j'acceptasse un souvenir; je refusai et lui demandai seulement la permission d'écrire le récit que je venais d'entendre, ce qu'il m'accorda volontiers, pourvu que les noms ne fussent pas cités.



La Fille du Maire

NOUVELLE NEUCHATELOISE.

Gorgier est peut-être le plus beau village que nous ayons visité. Nous ne parlons pas de son château, situé dans une forêt que traverse un paisible ruisseau, ni des champs et des vergers qui entourent ce séjour; ni des vignes de son coteau méridional. Tout cela est ravissant et si jamais nous avons une idylle à écrire, c'est bien là que nous placerons nos bergers et nos bergères.

Mais pour le moment il ne s'agit point d'une églogue; ce n'est d'ailleurs pas notre genre, et nous prenons la fantaisie d'écrire aujourd'hui dans un autre bien différent.

Par une belle journée de printemps, on voyait, assise sur un banc de chêne, la jeune fille de M. le maire.[1]

[1] Le maire était remplacé dans les villages de la paroisse de St-Aubin par le *métral* qui habitait Gorgier. Ce fonctionnaire, sorte d'huissier *(sautier)* était l'agent du maire, et dans certaines circonstances le remplaçait souvent. Ainsi au lieu de

Elle travaillait à une broderie; de temps à autre elle s'arrêtait, puis reprenait son travail avec une fiévreuse rapidité. Peut-être verrons-nous bientôt pourquoi.

Pendant quelques instants Marie travailla seule; mais voici venir une femme encore jeune, malgré ses quarante ans; elle s'approcha de la jeune fille avec ce sympathique silence, qui est comme un hommage donné à la douleur, et après avoir sorti d'un nécessaire un ouvrage de couture elle entama la conversation.

— As-tu refléchi, ma chère enfant, aux observations de ton père?

— Oui, mère, reprit naïvement la jeune fille, mais comment veux-tu que j'abandonne mon cher Pascal et que je lui annonce la résolution du père. Oh! violer mes serments! C'est trop fort! C'est exiger de moi l'impossible! Je l'aime, vous le savez, et vous me forcez d'appartenir à un autre.

— Mais nous voulons te rendre heureuse; il s'agit de ton bonheur. Réfléchis. Tu sais que le fils du doc-

maire, il faudrait lire plutôt *métral*, mais j'ai préféré le premier titre, et comme cela n'a aucune importance, on me pardonnera cette petite inexactitude historique dans une nouvelle qui n'a pas la prétention d'être de l'histoire.

teur est riche, qu'il est beau; qu'il vient d'obtenir son grade et dans quelques semaines il succédera à son père qui lui laisse sa clientèle.

— C'est possible: qu'est-ce que tout cela me fait à moi qui ne puis l'aimer. Une seule fois, je l'ai vu et je ne pense pas que je l'ai bien impressionné, car à peine m'a-t-il donné un sourire. Quel mariage vous allez faire!

— Ce mariage est convenu entre ton père et le sien. Tu connais trop bien l'inflexibilité des deux hommes pour que j'aie à te dire qu'il serait inutile de résister.

La jeune fille eut beau répondre en pleurant qu'elle aurait dû au moins être consultée avant cette convention, vrai trafic à ses yeux, et faire toute sorte de représentations; elle dut céder aux sollicitations des parents et des commères du village qui naturellement étaient *de l'avis de M. le Maire.*

Or voici la lettre qu'elle dut écrire le soir même à Monsieur Pascal. Cette lettre d'un style sec et froid pour des amoureux, sentait trop l'administration pour que la signataire en fût le véritable auteur.

Monsieur PASCAL,

Tout est fini entre nous! Mes parents ayant appris notre liaison n'ont pas voulu qu'elle se prolongeât plus longtemps.

il leur aurait été impossible, m'ont-ils dit, de donner leur approbation à une union commencée sans leur assentiment. Je me vois ainsi dans la pénible obligation de vous délier de vos serments, de vos promesses. Vous comprendrez comme moi que l'autorité paternelle doit être respectée avant toute autre considération dans une question aussi importante que celle du mariage.

En vous présentant l'expression de mes vifs regrets, je vous prie d'agréer mes salutations sincères.

MARIE.

La lettre fut envoyée le lendemain matin. Monsieur Pascal n'était pas chez lui. Chaque jour il allait avant son premier repas, auprès d'un honnête professeur retraité, prendre des leçons de mathématiques qui lui servaient pour sa profession de mécanicien.

M. Vernet était veuf et il avait vu mourir son fils et la femme de celui-ci dans l'espace de six mois. Bien des épreuves avaient donc passé sur la tête de ce vieux professeur. Aussi s'était-il retiré des affaires, ou plutôt de l'enseignement; parce que les chagrins avaient miné sa santé. Il vivait modestement du fruit de ses économies et d'une faible pension, avec une petite fille, le seul enfant de son fils; celle-ci soignait le ménage du grand-père, tout en s'occupant de travaux à l'aiguille. Le professeur avait choisi Gorgier pour y pas-

ser ses dernières années, parce que le séjour lui en paraissait charmant. Il eût été difficile en effet de trouver un site aussi pittoresque dans un climat aussi favorable. Un grand lac qui baigne à un quart de lieue du village le pied d'un coteau couvert de vignes, une promenade ombragée au bord de ce lac (Chez-le-Bart); une autre encore plus agréable dans la forêt du château; des ruisseaux, des rochers, des collines aux capricieuses ondulations, des moulins et des étangs (des *tanes*, comme le paysan les appelle), tout rend le séjour de Gorgier un des plus beaux de la Suisse. D'ailleurs, ce village était le lieu natal de notre professeur et il avait toujours désiré d'y revenir. Ses vœux étaient donc en partie accomplis; je dis en partie, car il avait pensé, dans ses projets, qu'il pourrait vivre à Gorgier, heureux, entouré de tous les siens. Mais il avait compté sans le Ciel. Le vide s'était fait autour de lui, et de tous ceux qu'il aimait, il ne lui restait, hélas! qu'une seule personne, cette fille de son fils. C'était sur cette enfant que toute son affection s'était reportée.

Notre professeur avait pris M. Pascal en affection, et lui donnait pour lui rendre service et sans vouloir d'indemnité, les leçons dont nous avons parlé. Grâce

à ses leçons, à son aptitude et à sa moralité, Pascal était devenu le premier chef d'atelier de son patron, car à cette époque Gorgier comptait déjà deux grands ateliers, l'un d'horlogers, l'autre de mécaniciens. Ce matin-là Pascal arriva plus tôt que de coutume à sa leçon ordinaire et trouva M. Vernet dormant encore.

— Vous arrivez de bien bonne heure aujourd'hui, lui fit ce dernier en sortant de son lit.

— Oui, j'ai fait un songe affreux cette nuit et je n'ai pu me rendormir.

— Bah! Bah! Songe, *mensonge.* Voyons qu'avez-vous rêvé?

— Que j'étais brouillé avec la justice. Criminel, je ne sais plus pour quel crime, je paraissais à la barre d'un tribunal. On me prouva ma culpabilité que je dus reconnaître en signant un acte d'accusation, je crois, qui me condamnait irrévocablement aux travaux forcés.

— Vous n'avez pourtant pas un air trop patibulaire. fit M. Vernet en riant.

— Ne riez pas, mon cher professeur, c'est plus sérieux que vous ne voulez le croire. On me condamna, oui, on me condamna au bagne à perpétuité. Je me jetai aux pieds des juges; je leur offris tout ce que je

possédais, tout..... ma fiancée, et jusqu'à mes dessins géométriques.

Le professeur éclata de rire.

— Vous n'êtes guère généreux, Monsieur Pascal, et surtout peu galant. Puisque vous avez une fiancée (ce que j'ignorais) vous devriez, ce me semble, la priser plus haut que vos dessins géométriques qui sont loin de valoir quelque chose. Mais vos juges acceptèrent, je pense, un pareil sacrifice.

— Hélas! non, et c'est ce qui m'épouvante. Rien ne put les attendrir. *La Loi! la Loi!* me dirent-ils. Il n'y avait aucun espoir de recours. Je fus donc traîné au bagne, et en me réveillant il me semblait sentir l'ignominieux boulet du forçat. Maintenant je crois voir en cela une prédiction du ciel qui doit se réaliser. Le bagne! moi au bagne! Moi qui croyais toucher au bonheur. Oh! ma vie restera empoisonnée avec ce fer de Damoclès! J'ai raconté cela à ma mère avant de me rendre ici. Elle a ri. Vous faites comme elle, mais je vous assure que ce songe m'impressionne trop fortement pour qu'il ne soit pas un avertissement du ciel.

— Voyons, Monsieur Pascal, soyez donc raisonnable.

Je vous croyais un homme sans préjugés et vous faites preuve ici d'une superstition ridicule.

— Non ! non ! ce songe signifie quelque chose. Expliquez-le moi et je serai tranquille.

— Ah ! vraiment, cela devient fort amusant ; me prenez-vous pour un nouveau Joseph ? Mais tiens, j'y suis. Parbleu cela veut dire tout simplement que vous serez au bagne dans votre ménage avec la fiancée que vous avez si généreusement offerte pour prix de votre rançon, c'est-à-dire que vous vous mettez la corde au cou comme tous les maris, quand ils entrent dans le saint état du mariage.

— Ne plaisantez pas, Monsieur Vernet, Mlle Marie est la plus aimable, la plus douce, la plus fidèle créature du monde. Mais encore une fois, mon songe! mon songe !

— Franchement, je n'en sais rien. Je vous donnerai toutes les explications possibles sur les mathématiques, mais ce serait ridicule d'exiger que je connusse celle des songes. Finissons la plaisanterie, plus un mot de ces balivernes et vite à notre leçon, Monsieur.

La leçon fut donnée, mais Pascal n'en profita guère.

Quand il rentra à la maison et qu'il vit sa bonne mère, il fut frappé de son air triste et abattu.

— Mon pauvre Pascal, lui fit cette dernière, j'ai maintenant l'explication de ton songe.

— Ah vraiment!

— Le maire est un misérable! C'est lui le criminel de ton songe, mais la victime c'est toi. Tu vas comprendre que lui seul mérite le bagne.

— Voyons, mère! calmez-vous! Qu'y a-t-il donc?

— Tu m'as dit, n'est-ce pas, que tes juges étaient inexorables.

— Oui, mais après?

— Eh bien, Dieu est aussi inexorable, car sa loi divine ne peut pas absoudre un pécheur obstiné, pas plus qu'une loi humaine n'a le pouvoir de faire grâce au criminel qu'elle vient de condamner. Les lois du ciel doivent être encore plus rigoureuses que celles de nos juges. Oh! le misérable! il sera puni ou Dieu serait injuste.

— Cependant le pardon, mère, vaut mieux que la vengeance. Après tout qu'a de commun M. le Maire avec ce songe. Je ne comprends pas votre irritation et je saisis moins encore l'explication que vous voulez m'en donner.

— Eh bien! si le maire ne te voulait pas pour gendre, que ferais-tu?

— Mon Dieu! Mais ce n'est pas possible! Encore une fois qu'y a-t-il? Dites-le moi. Vous me mettez à la torture, bonne mère.

— Lis, pauvre enfant.

Pascal parcourut en tremblant la lettre de Mlle Marie, puis il se laissa tomber sur un siége, confondu, stupéfait par la poignante nouvelle.

En voyant son fils pâlir, la pauvre mère faillit se trouver mal, mais l'excès de la douleur, comme on le voit parfois, lui redonnant des forces, elle put prodiguer à celui-ci les soins que réclamait son état.

Cependant le jeune homme se remit peu à peu de son émotion. Marie! ô toi Marie! s'écria-t-il en froissant la lettre restée entre ses mains..... Plus de bonheur ici-bas, mieux vaudrait la mort. Ah! je n'avais pas tort de m'inquiéter d'un songe! Oui, c'est cela..... le bagne c'est la vie sans elle, c'est-à-dire le malheur sans espérance. Je l'adore! Je sais qu'elle m'aime, et l'on veut qu'elle me reprenne son cœur. Je travaillais pour son bonheur; j'avais de l'avenir, chaque jour j'avançais, car son doux sourire, l'espérance que je la verrais heureuse, soute-

nait mes travaux et soulageait mes fatigues. Elle le savait et pourtant sa lettre..... mais non, ce n'est pas son cœur, ce n'est pas son style, c'est l'intérêt du père seul qui a su parler ainsi.

Plusieurs jours se passèrent sans que M. Pascal put travailler ni se remettre de sa douleur. Bien peu profondes sont les douleurs qui s'effacent d'un seul jour.

Il était presque décidé de répondre à Marie ou d'aller la trouver pour lui rappeler ses serments, ses confidences et tant de doux entretiens qui lui avaient fait apprécier son esprit et surtout son bon cœur. Impossible, disait-il, qu'elle ait oublié tout cela.

La mère représenta à son fils que toute démarche ne servirait qu'à rendre plus opiniâtre, plus fier celui qui avait tout arrangé pour que le mariage ne se fît pas. — Vois-tu, reprenait-elle, il te manque aux yeux du maire la chose qui lui paraît la plus importante, la richesse. Le plan qu'il a si habilement conçu, est à moitié exécuté, puisqu'il est parvenu, avec ou sans peine à faire écrire une pareille lettre par Mlle Marie. Si tu écris, si tu réclames tu en seras pour tes frais d'humiliation.

— Mais, répliquait Pascal, il m'est impossible de vivre sans Marie.

— Bah! le temps efface tout, reprit sa mère. D'ailleurs, puisqu'elle a cédé aux sollicitations des parents, je t'assure encore une fois qu'elle t'aime moins que tu ne crois.

Elle avait une belle occasion de prouver sa fermeté et son amour pour toi. Mais qui sait? Peut-être pense-t-elle déjà à un autre. On aura fait miroiter à ses yeux les écus d'un fils plus riche que toi; comme l'argent aveugle ceux qui se laissent posséder par lui, elle aura songé à toutes les jouissances que lui procurerait cet or, et la pauvre fille n'avait pas le cœur assez bien placé pour résister.

A toutes ces conjectures Pascal opposait l'oreille du doute. Il jugeait le cœur de sa pauvre fiancée d'après le sien qui était simple, mais généreux.

Avait-il tort, ou bien sa bonne mère avait-elle raison?

II

Nous avons déjà parlé de l'amitié de M. Vernet pour Pascal, et le professeur ne fut pas longtemps sans avoir connaissance des déboires de son élève. Il sympathisa à sa douleur comme un père, et quand Pascal lui ra-

conta ses déceptions, des larmes furtives s'échappèrent de ses yeux, mais le jeune homme était trop ému lui-même pour les remarquer.

Quant aux conseils, M. Vernet n'en voulut point donner. Il lui fit observer seulement que la lettre de Mlle Marie, ou mieux, de M. le Maire, (car aux yeux de tous c'était celui-ci qui l'avait inspirée), que la lettre lui paraissait devoir être sans réplique.

C'était, comme on l'a vu, ce que pensait déjà la mère de Pascal.

Mlle Vernet partageait aussi cet avis, mais elle se rendait moins bien compte de la douleur de M. Pascal. La jeune fille croyait sans doute que le mal n'était pas sans remède; mais ce remède, elle ne s'expliquait pas sur les moyens de le trouver.

Nous avons laissé Mlle Marie luttant avec sa mère, et finalement écrivant la lettre qui avait causé tant de chagrin à M. Pascal. Les peines de la jeune fille ne devaient pas finir là.

D'abord, partout dans le village, elle fut blâmée, et il se trouva même des jeunes filles, parentes et voisines des docteurs père et fils, pour lui jeter la pierre. Pascal était généralement aimé de tout le monde; les

jeunes filles sans exception, appréciaient ses vertus, le respectaient et ressentaient pour lui une affection qui se serait bientôt traduite en amour s'il lui avait pris fantaisie de donner quelques encouragements aux sentiments dont il était l'objet, mais il n'aimait qu'une jeune fille; toutes les autres étaient pour lui d'aimables amies d'enfance, des sœurs, et rien de plus. Il en était de même de Marie à l'égard des autres garçons.

A Gorgier, tant que les jeunes gens et les jeunes filles ne sont pas fiancés, ils s'en vont tous ensemble à leurs jeux; ce sont des promenades sur le lac, des danses très convenables, des courses à Châtillon ou ailleurs; plaisirs innocents où la plus franche gaîté règne entre tous et se partage avec la jeunesse des villages voisins (Chez-le-Bart, St-Aubin). C'est ordinairement alors qu'un jeune homme fait son choix; bientôt il quitte peu à peu les grands groupes et reste seul avec celle qui a reçu ses soupirs. On a tant de choses à se raconter! L'affection qu'il avait pour les compagnes de ses jeux se traduit en amour pour sa future, et reste pour les autres une bonne amitié de frère.

Aussi depuis qu'on parlait de fiançailles entre Marie

et Pascal, les jeunes filles comprenaient que l'amitié du fiancé pour toutes, excepté pour la fiancée, ne pouvait être autre chose; cette indifférence que quelques-unes croyaient un peu calculée, que d'autres pensaient spontanée, cette indifférence feinte ou non devenait toujours plus profonde, mais loin de blesser les jeunes filles, loin d'exciter des jalousies, elle avait provoqué une plus grande vénération pour Pascal. L'amitié s'était renforcée de l'admiration; c'est là un des précieux avantages de la vertu. — Or à l'occasion, ce respect se traduit par des actes, et c'est ce qui eut lieu pour Pascal. Ses amis et ses amies s'étaient concertés pour punir Marie, tous avaient juré de tirer vengeance de l'injure qui venait d'être faite à leur ami, et si Pascal n'y avait mis bon ordre, la fille de M. le maire aurait payé bien cher les mauvais procédés dont on l'accusait, car la vengeance promettait d'être proportionnée à l'outrage. Grâce à l'intervention et aux prières de Pascal, Mlle Marie en fut quitte pour quelques sifflets provocateurs qui l'accueillirent parfois lorsqu'elle s'avisait de sortir seule.

Pourtant Mlle Marie n'était pas coupable; elle souffrait autant et peut-être plus que Pascal. Elle s'était

expliquée avec ses parents d'une manière qui n'eût pas manqué de plaire à celui-ci. « Quoi ! disait-elle, pour un peu d'or, je ferai un mariage qui m'est antipathique ! Les jouissances matérielles donnent-elles les joies du cœur ? Les tribulations intérieures d'un ménage ont un seul contre-poids, l'amour et la vie de famille ne se sontient qu'à ce prix. Or, cet amour, je l'avais; je l'ai pour Pascal, et ne l'aurai jamais pour un autre. » Plusieurs fois elle avait aussi cherché à faire passer à celui qu'elle regardait comme son fiancé des lettres brûlantes d'amour, avec mille explications pleines de sincérité sur le choix qu'elle avait dû faire. Ces lettres avaient été interceptées par son père qui lui avait en outre formellement défendu d'en écrire de semblables. Nous ne pouvons affirmer que la jeune fille obéit. Il est au contraire très probable qu'elle profita pour écrire à Pascal d'une des nombreuses absences du maire, motivées par les élections prochaines du Conseil de la Communauté. Ces travaux et surtout leur résultat préoccupaient le maire, autant pour le moins que les lamentations de sa fille; en effet, il était question de modifier le nouveau conseil, et dans une liste qui avait paru ne figurait pas, comme président du futur con-

seil, le maire actuel. Sans doute que cette liste n'était qu'un ballon d'essai, mais elle donnait pourtant bien à réfléchir à celui qui toujours avait été réélu.

A Gorgier, comme dans d'autres parties du canton, le Président du Conseil communal était ordinairement le maire. On sait qu'aujourd'hui encore, dans le canton de Vaud, le président de commune porte le titre de *syndic*. Conformément à ce qui se faisait ailleurs, en France par exemple, le maire de Gorgier était alors élu par les communiers et une certaine partie des habitants. [1]

Marie avait habilement su représenter à son père qu'il n'était pas d'une bonne politique de congédier le

1 Il va bien sans dire que sous les seigneurs féodaux, qui rendaient eux-mêmes la justice, et sous le gouvernement prussien, qui nommait le châtelain ou le baron du lieu pour la rendre, les choses ne se passaient pas ainsi et qu'il ne s'agissait pas d'élections de maire. Il faut se rappeler d'ailleurs que le maire de Gorgier n'était pas un autre que le *mètral*. Considéré l'égal du maire, il en avait les attributions et même le titre aux yeux de la plupart des habitants. Or, on peut supposer dans une Nouvelle que ce fonctionnaire était nommé par le peuple, puisque déjà en 1806, (les événements de mon récit se passent beaucoup plus tard) on voit la communauté de Gorgier réclamer les bienfaits de la constitution française et par conséquent la faculté d'élire certains magistrats.

Voir *Musée neuchâtelois*, page 235, 2me année.

futur de sa fille à la veille d'une élection; elle chercha tous les moyens possibles pour détourner le maire de son projet, et surtout pour l'engager à l'ajourner. Quinze jours ne changeraient rien à la situation, disait-elle, lorsqu'elle dut écrire la lettre si funeste à Pascal; pendant ce temps elle aurait l'occasion de refroidir peu à peu l'amour de son fiancé, qui déjà prévenu par ces froideurs calculées, recevrait avec moins de surprise le coup décisif, et puis il serait toujours temps de l'éconduire tout à fait après le résultat de l'élection; au scrutin, elle prétendait que son père perdrait toutes les voix des personnes qui connaîtraient cette fâcheuse affaire.

Marie raisonnait très-juste, mais cette fine mouche parlait dans ses intérêts d'abord; elle cherchait avant tout à gagner du temps, pensant qu'elle tournerait mieux la difficulté en s'entendant avec Pascal et en consultant ses amies. Le père avait trop de pénétration pour ne pas s'apercevoir de la ruse, et, bien qu'il partageât un peu les idées de sa fille au sujet de l'élection, il insista fortement, impérieusement, pour que la lettre fût envoyée sans retard. Il craignait trop ce que Marie désirait : un tête-à-tête avec Pascal, qui

pourrait faire échouer ses projets. Il n'accorda donc pas les quinze jours de sursis réclamés par sa fille, et la lettre, écrite d'autorité, fut tout de suite expédiée.

Cette précaution devait nuire à son auteur.

La lettre de Mlle Marie fut colportée de maison en maison par les soins désobligeants de Pierre chez le Jean, un ennemi de M. le maire, c'est-à-dire d'un concurrent qui paraissait avoir quelques chances le jour de l'élection. Ses affidés et lui firent de la propagande en payant un peu à boire et en calomniant beaucoup; la lettre lui avait rendu, pour ce dernier travail, un service inespéré. Aussi le maire perdit-il beaucoup de voix qui se reportèrent, quelques-unes sur le rival, mais le plus grand nombre sur.... mais devinez. Comme Mme de Sévigné, je vous le donne en dix.... Sur M. Vernet, notre honorable professeur qui fut bien surpris de ce résultat. Mais l'ancien maire et son fameux concurrent le furent bien davantage. Ils juraient, ils juraient.... comme on n'ose plus jurer, et prétendaient que le vote était illégal. On les laissa tempêter ensemble; ils étaient les seuls mécontents du résultat.

M. Vernet refusa d'abord l'honneur qu'on lui faisait;

il ne comprenait rien à ce choix et il demanda *où était la femme*, car il partageait avec Talleyrand que partout où il s'opère un revirement politique, partout une femme en est l'auteur. Or la femme, ou plutôt les femmes ici, c'étaient la mère de Pascal et Mlle Vernet. Celle-ci avait travaillé en secret les jeunes gens qui ne demandaient pas mieux que d'obliger une si gracieuse demoiselle. A la mère de Pascal revenait l'honneur du projet de faire élire un autre maire. Sans en parler à son fils, elle avait posé la candidature du professeur dont elle n'eut pas beaucoup de peine à faire apprécier les qualités devant les voisins. Le choix était bon; car M. Vernet était certes le plus capable et chacun le comprenait; les maris des voisines et les jeunes gens, en dépit des intrigues, votèrent comme un seul homme.

Après bien des hésitations, M. Vernet accepta le fauteuil de la mairie. Le jour de son entrée en fonctions, il y eut fête à Gorgier : les tambours et la fanfare, le canon et les drapeaux, les promenades aux flambeaux, rien ne manqua à l'attirail obligé d'une fête politique, si ce n'est peut-être la présence de l'ancien maire qui devait, selon la coutume, remettre lui-même les clefs

et les archives à son successeur; il se fit remplacer par le régent Braillard, son adjoint, et alla, pour un jour, déverser les flots de sa mauvaise humeur dans un village voisin.

Il y eut changement dans la situation de nos personnages, par suite, et probablement à cause, de cette élection.

Le fils du docteur, soit par un sentiment de délicatesse à l'égard de Pascal et de Mlle Marie qui lui déclara, avec une exquise politesse, qu'elle ne se marierait point, soit par tout autre motif, renonça à la fille de l'ancien maire et, chose remarquable, devint l'intime de son rival.

Marie fit la sourde oreille à toute proposition de mariage; elle partit pour l'étranger et devint directrice d'un pensionnat de jeunes filles. Mais tôt après elle mourut.

Quant à Pascal, il se consola, paraît-il, des fâcheux procédés dont il avait été l'objet, puisque deux ans après, il devenait le gendre du nouveau maire en épousant Mlle Vernet, cette bonne et belle jeune fille, qui prétendait sans pitié que la douleur du jeune amoureux devait avoir un remède.

Le temps efface tout, avait dit la mère de Pascal, oui tout, voire même l'impression des mauvais songes. Celui de notre héros ne se réalisa jamais, du moins quant au bagne. Il est heureux, ce Pascal; il a des enfants aimables et vertueux qui font la joie de la mère et surtout de la grand'mère et du bon M. Vernet. Puisse le ciel conserver encore longtemps ces bons vieillards au foyer de notre heureux couple!



Le Chapeau de Marguerite.

RÉCIT.

Mes plus beaux moments sont dans les souvenirs. Quel bonheur pour moi de revoir mes anciens amis et les lieux que j'ai habités, et où j'ai passé les premières années de ma jeunesse! J'aime surtout M*, ce petit hameau perdu entre le val de Ruz et celui de Travers, entre la Montagne et le Vignoble, ce hameau qui a dû démolir ses maisons pour faire place au chemin de fer, ce hameau où j'ai joué avec les mêmes enfants qui, un peu plus tard, furent mes écoliers. Je l'aime et jamais je n'y passe sans mettre le nez à la portière de mon vagon, qui là va toujours trop vite, si vite que parfois mon chapeau s'envole et, comme il y a quelques mois, va se perdre dans un champ de pommes de terre.

Mais à propos de chapeau, il me revient un autre souvenir. Je passais dernièrement à M* une partie de

mes vacances et je couchais dans l'appartement que ma bonne mère et moi habitions il y a dix ans. Je croyais revoir cette mère, hélas, morte depuis deux ans; je croyais l'entendre prier Dieu, comme autrefois, pour que les deux seuls enfants qui lui restaient de huit, marchassent dans la vertu. Ces émotions ainsi ravivées me donnèrent une espèce de fièvre qui m'empêcha de dormir.

Je me rappelai ces beaux jours d'enfance où j'étais si heureux avec ma mère, où j'allais à l'école avec Marguerite, moi, censé le plus fort, portant ses livres; elle plus âgée, plus instruite, m'apprenant mes leçons.

Marguerite avait alors neuf à dix ans et j'en avais sept à huit. Quelle était belle, cette chère amie, avec ses cheveux blonds, son doux sourire et ses yeux noirs, un peu espiègles, mais si beaux, si limpides, si expressifs de franchise, que je m'en souviendrai toujours! Puis avec cette beauté physique, quelle douceur dans le caractère! Quoi, c'était un ange de beauté, auraient dit les poëtes; un chérubin, disait sa mère. Je l'aimais comme une sœur et elle prenait soin de moi, petit et chétif, comme si j'eusse été son frère.

Un jour, c'était un des derniers de mars, nous revenions ensemble de l'école et, suivant notre habitude, nous longions l'Areuse pour cueillir des pâquerettes dont j'ornais son chapeau. Elle, toute fière de sa couronne, voulait aussi porter un bouquet à sa mère qui nous attendait pour le dîner; elle s'avança si près de la rivière que le pied lui manqua et qu'elle tomba presque à l'eau. J'étais là à deux pas et l'empêchai de perdre l'équilibre; le chapeau seul tombant prit le courant de la rivière et sema sur la surface liquide les pauvres petites fleurs. Marguerite pleurait, autant émue de la disparition de son chapeau que de la peur de tomber à l'eau. Je ne savais que faire et j'allais me désoler comme elle, quand tout à coup il me vint une heureuse idée.

— Attends, Marguerite, je vais repêcher ton chapeau près de la Tuilière où l'Areuse est large, mais peu profonde, et je me mis à courir. J'arrivai bien avant le chapeau, je pris une baguette à la haie, je retroussai mon pantalon et je descendis dans la rivière ayant de l'eau jusqu'aux genoux, puis bientôt jusqu'à la ceinture, car j'avais dû m'avancer au milieu de la rivière, le chapeau filant près du bord opposé. Aussi,

au lieu de revenir sur mes pas, je préférai atteindre l'autre rive; mais ici l'Areuse était d'au moins un pied plus profonde, et quoique j'en visse très-bien le fond sablé, je me trouvai pendant quelques secondes littéralement sous l'eau; je fis de prodigieux efforts pour ne pas me laisser emporter et enfin j'abordai tenant glorieusement le chapeau. Je criai à Marguerite, qui m'avait suivi sur la berge, de remonter jusqu'au grand pont de bois, où bientôt nous nous rencontrâmes. Elle me sauta au cou et m'embrassa. Etait-ce de joie en revoyant son chapeau? était-ce parce que j'avais échappé au danger? Elle n'en dit rien, mais à partir de ce jour nous fûmes si possible encore plus unis et nous nous promîmes une amitié qui devait durer toujours.

Arrivés chez Marguerite (c'était presque toujours chez sa mère que je dînais) nous fûmes vertement grondés, et moi je dus me mettre au lit.

— Petit drôle, me fit la mère, ne pouvais-tu pas laisser ce chapeau?

— Mais *la Marguerite* pleurait si fort que cela me faisait mal.

— Oui, et si tu étais noyé, maintenant tu serais

beau garçon! et elle me frappait sur la joue moitié sérieusement, moitié par tendresse. Ma bonne mère vint aussi et elle me gronda si fort que je crus un instant avoir commis une mauvaise action. Marguerite intercédait pour moi et elle disait que, comme j'étais sauvé, il n'y avait de mal qu'à son chapeau; et puis nous nous sommes promis de nous marier quand nous serons grands, faisait-elle.

— Quoi! En voilà encore d'une autre, disaient les mères en riant. Savez-vous ce que c'est que se marier, nigauds d'enfants?

— Mais oui, reprenait Marguerite, c'est aller à l'église, comme David chez Simon quand il donnait le bras à la Justine qui avait mis sa belle robe de soie et une petite couronne. Et moi j'ajoutais : c'est quand on fait sauter des pétards et qu'on tire des coups de fusils, comme le petit Abram alors qu'il a eu la main blessée aux noces de son cousin David. Puis on fait des gâteaux, on mange du pâté, enfin il fait trop beau! le régent est à l'église et il n'y a pas d'école!

— Oui, c'est bon, soyez sages en attendant et n'allez plus jamais au bord de l'eau; cette fois le bon Dieu vous a gardés et si vous nous désobéissez, enfants,

il vous arriverait malheur, car Dieu vous punirait. Vous avez entendu, n'est-ce pas, et vous promettez d'obéir?

Nous promîmes tout ce que l'on voulut. Cela ne nous empêcha pas deux ou trois jours plus tard, d'aller encore aux pâquerettes sur les rives de l'Areuse.

Depuis longtemps j'avais quitté M*, et bien que j'y retournasse souvent, j'avais oublié la rivière et les pâquerettes; et, il faut bien l'avouer, ingrat que je suis, je ne pensais plus à Marguerite, ni à son chapeau, ni même à ses beaux yeux. Il a fallu toute une nuit d'insomnie pour me rappeler ce souvenir. Encore l'aurais-je oublié de nouveau si un jour de l'avant-dernier mois je n'avais pas reçu la lettre suivante que je transcris sans rien changer. Elle complétera mon récit.

« Monsieur,

» Vous savez que nous nous sommes toujours aimés
» comme frère et sœur; je me rappelle toujours avec
» bonheur et vous vous souvenez sans doute encore
» avec plaisir l'aventure de mon chapeau; mais comme
» vous ne m'en avez jamais rien recausé, je n'ai pas
» pu croire notre promesse sérieuse; c'était un badi-
» nage et rien de plus, n'est-ce pas? J'ai donc laissé

» le Charles chez le petit Abram, dont les terres tou-
» chent aux nôtres, me faire des visites et il m'a aimée
» et finalement je l'aime aussi; je ne lui ai rien raconté
» de nos enfantillages jusqu'à ce qu'il m'ait demandée
» en mariage. Alors je lui ai dit pour rire que j'étais
» engagée depuis quinze ans avec vous; il est devenu
» pensif et il a voulu que je vous prévienne pour don-
» ner votre acceptement. Vous l'accorderez j'espère et
» j'attends de vous un conseil et une permission. Je
» resterai tout de même votre dévouée amie

» MARGUERITE. »

Ce *diantre* de Charles, a-t-il pourtant de la chance, fis-je en ployant une feuille de papier sur laquelle j'écrivis en réponse ces simples mots :

» Acceptez, chère Marguerite, et soyez heureuse;
» c'est tout ce que désire votre ami. »



Un Souvenir des Andelys.

RÉCIT.

Tout le monde a entendu parler des Andelys, de cette ville du département de l'Eure, ou plutôt de ces deux villes, car les Andelys sont composés de deux parties, assez éloignées pour former deux bourgs distincts, assez rapprochés pour qu'on puisse de ces deux bourgs faire une ville assez importante, à peu près comme de nos deux ou trois hameaux des Ponts on a pu désigner une seule et grande localité.

Les Andelys sont arrosés, le grand par le ruisseau de Cambon, le petit par la Seine; tous les deux sont dans un charmant vallon. On aime ce nom des Andelys; mais pourquoi ce nom plaît-il? Serait-ce parce que la terminaison *lys* rappelle cette belle fleur de nos jardins qui est l'emblême de la pureté? Serait-ce à cause du savant Turnèbe ou de Nicolas Poussin, nés tous les deux aux Andelys et que sans le grand peintre on

ne connaîtrait pas cette ville? Serait-ce à cause de Thomas Corneille qui y séjourna et y mourut?

On ne sait; mais à coup sûr c'est un peu pour tout cela. Il y a cependant pour nous autre chose encore. Un de nos bons amis que nous appellerons Alexandre, a passé là les plus belles années de sa vie. Alexandre n'était alors qu'un simple berger, un *bovier,* comme on dit là-bas, un *patieu,* comme on dit chez nous. Aujourd'hui il est maire de sa commune et député au conseil départemental ; il le serait de notre grand-conseil s'il était Suisse et qu'il habitât parmi nous, car c'est un homme véritablement capable, quoique jeune encore; il a tout acquis par lui-même. Voici à peu près comment il raconte les circonstances qui ont amené son changement de fortune.

Un jour son maître, le gros Jérôme, avait été à la foire d'Evreux, chef-lieu du département, et Alexandre, en sa qualité de premier berger, accompagnait le troupeau de moutons qui devait y être vendu. Le maître, afin de mieux se livrer seul à ses habitudes d'ivrognerie, renvoya Alexandre aux Andelys. Napo, le chien de ferme, revint avec Alexandre; ils prirent à travers monts et vaux, en faisant lever devant eux force cailles et perdrix.

Le chien d'Alexandre mérite bien ici une petite notice biographique. Napo était un vieux chien qui, à l'époque dont nous parlons (1850), avait déjà une douzaine d'années. Avant 1848, c'est-à-dire sous les Bourbons, Napo s'appelait *Napoléon;* mais plus tard, le propriétaire craignant de se compromettre en donnant à son chien le nom du prince-président, avait fini par l'appeler simplement *Napo*, et le malin compère avait reporté le nom tout entier sur l'un de ses fils qui venait de naître. Pour rendre encore la métamorphose plus complète, il avait comme Alcibiade, et dans un moment d'ivresse, coupé la queue de son chien et prétendait que ce n'était plus le même animal. Tout le monde riait; mais le chien, lui, ne riait pas, car s'il lui était indifférent de porter un nom plus court, il s'arrangeait beaucoup moins de porter une queue moins longue.

Après ces quelques détails sur un chien qui a décidé, sans le vouloir, de l'avenir d'un homme, continuons notre narration.

Alexandre arriva avec son chien au bord de la Seine qu'ils passèrent à la nage; sur l'autre rive les deux amis se reposèrent.

— Tu ne bougeras pas, entends-tu, Napo; je vais dormir.

Le chien ne remua pas la queue par l'excellente raison que nous savons, mais il regarda son jeune maître avec des yeux si humides, si honnêtes, qu'Alexandre fut bien convaincu qu'il avait été compris.

Il s'endormit donc avec confiance, et il dormait depuis une heure quand il fut réveillé par les aboiements de Napo qui avait repassé la Seine. Il allait le rappeler quand il crut apercevoir derrière la haie, qui le séparait du sentier des Andelys, la blanche robe d'une jeune fille; il laissa courir le chien dans la campagne et se rapprocha de la haie pour mieux voir. Deux filles, Marie et Rose, ses voisines, se promenaient de l'autre côté. Elles causaient, et Alexandre eut la faiblesse d'écouter.

— Tiens, disait l'une, il paraît que Napo n'est pas allé avec *lui,* puisqu'il chasse sur l'autre rive.

— Avec qui? répondait Rose.

— Mais avec Alexandre, qui ce matin a conduit à Evreux le troupeau de moutons que le gros Jérôme voulait vendre.

— Sais-tu, Marie, que tu es trop bien informée sur

les allées et venues d'Alexandre et qu'on parle de vous aux Andelys?

— Ah bah! de nous et que dit-on, par exemple?

— Que vous vous aimez.

— Le mal à cela! Tu aimes bien Jules, le fils du gros Jérôme, toi.

— Sans doute, Marie, mais celui-ci est riche; il sera un jour propriétaire, tandis que ton pauvre Alexandre n'est qu'un misérable *bovier*, qui deviendra tout au plus valet de ferme, lors même qu'il sait aussi bien chiffrer que le maître d'école.

— Tu n'es guère charitable et si je t'aimais moins, je croirais que tu obéis à un sentiment peu louable.

— Voyons, Marie, me croirais-tu jalouse?

— Non, mais....

Alexandre ne put entendre la fin du dialogue, parce que les deux filles s'éloignaient et qu'il venait de recevoir un affront si violent qu'en un instant toutes ses facultés se troublèrent. Je ne suis qu'un misérable *bovier*, se disait-il, et l'on cherche à m'humilier parce que je suis pauvre; cela le froissait profondément et il pleurait de colère.

Les grandes choses naissent d'une grande douleur,

a dit Victor Hugo. Encore ici cela devait être vrai. Alexandre se releva tout triste et regagna, la mort dans l'âme, le chemin de la ferme. Mais en chemin il avait réfléchi, et il en était venu à se dire que l'impitoyable Rose avait peut-être raison, car enfin sa condition de berger n'était pas un métier; il pensait qu'il ferait bien d'en sortir. Cette idée fit des progrès pendant la nuit suivante et prit peu à peu le caractère d'une résolution, si bien que le lendemain matin il eut un entretien avec le fermier Jérôme.

— Je vais vous quitter, notre maître, lui dit-il en l'abordant.

— Comment ça, me quitter?

— Oui. Je vous ai déjà parlé du désir qu'a mon oncle, le notaire de H***, de me prendre en qualité de second clerc.

— Je sais ça; mais tu avais renoncé à ces offres pour devenir un bon paysan, au lieu de te faire *gratte-papier,* comme tu disais toi-même.

— J'ai changé d'idée, notre maître, et aucune puissance humaine ne m'empêchera de donner suite à mon nouveau projet.

Alexandre était énergique, entêté, et il tint parole.

Aujourd'hui, après avoir passé une dizaine d'années dans l'étude de son oncle, il est devenu notaire à son tour, puis il s'est établi dans un autre département où il est actuellement, dans sa commune, l'un des hommes les plus influents et des plus honorés.

Marie qui l'aimait déjà berger, est sa femme depuis deux ans et ne paraît point mécontente de cette nouvelle position. Elle a pourtant un regret, c'est que Rose, son amie, ne soit pas heureuse, malgré sa richesse, avec le fils du gros Jérôme.

Le travail et l'énergie valent mieux que la richesse : ils ont déjà ici-bas leur récompense; mais ce qui vaut mieux encore c'est la vertu, car c'est elle qui donne le bonheur. Alexandre et Marie le possèdent et en remercient Dieu.

Quant au pauvre Napo, écourté dans son nom, écourté dans son être, il devint enragé et a dû être tué immédiatement après le départ d'Alexandre.



La Rose du petit lac.

NOUVELLE.

I

C'était en 1793, c'est-à-dire au plus fort de la tourmente révolutionnaire, mais le solitaire vallon des Tufs ne connaissait pas encore les excès de la réaction populaire.

La petite habitation où nous introduisons le lecteur, venait d'être réparée et le jardin agrandi. On ne reconnaissait plus dans la nouvelle construction la maisonnette du pêcheur Blanchard. Le toit de bardeaux avait fait place à une couverture d'ardoises. Il ne restait aucune trace des nids d'hirondelles qui venaient depuis un temps immémorial déposer leur progéniture à l'abri du modeste toit; les pauvres oiseaux avaient disparu avec celui-ci, et ils ne paraissaient pas qu'ils voulussent revenir à l'endroit d'où ils avaient été chassés.

Le pêcheur à qui appartenait la ferme du petit lac devait être heureux, semble-t-il; son fils venait d'acquérir une fortune qu'il avait en partie consacrée à la réparation et à l'agrandissement de l'habitation paternelle. Ce fils vivait avec son père, et s'occupait à la maison on ne sait pas trop à quoi; mais riche, il pouvait du reste se dispenser de travailler.

Avant d'aller plus loin, ouvrons une parenthèse en donnant sur ce jeune homme quelques renseignements. Il avait passé plusieurs années hors de la maison: à Paris, disaient les uns, pour y faire des études; à Londres, prétendaient les autres, en qualité de simple domestique. Personne n'en savait rien, croyons-nous, seulement les mauvaises langues disaient bien des choses..... Laissons-les dire et racontons la vérité.

Vingt ans s'étaient écoulés depuis la mort de la femme de Blanchard et son seul fils, alors âgé de cinq ans, était Pierre-Louis, le principal personnage de ce récit.

De sa jeunesse, il ne nous est rien resté de bien remarquable, si ce n'est qu'allant pêcher avec son père, il s'amusait à faire souffrir poissons et grenouilles que celui-ci retirait du lac. L'histoire nous dit que Marat

avait les mêmes instincts dans sa jeunesse, mais le conventionnel a été plus cruel que notre Pierre-Louis, et nous avons sans doute tort de le rapprocher de cette sinistre figure.

Pierre-Louis fréquenta l'école du hameau jusqu'à sa quatorzième année, et s'il avait su profiter, il aurait certainement donné un homme instruit, car il était intelligent. A quinze ans il quitta son village pour aller, on ne sait trop où, apprendre un métier; quel métier? on ne le savait pas davantage. Le père interrogé là-dessus faisait toujours la monosyllabique réponse: *il travaille.* Il prononçait si brutalement ces deux mots: *Il travaille,* que personne n'osait plus à cet égard lui adresser une nouvelle question.

Après huit à dix ans on vit revenir le fils auprès de son père. La suite fera voir où et comment il avait gagné les sommes fabuleuses dont il disposait. En attendant nous avons à tracer un portrait plus intéressant, nous l'espérons, que celui de Pierre-Louis, laissé d'ailleurs inachevé faute de renseignements exacts.

O jeune homme que la gloire et l'honneur a bercé parfois de chimériques espérances, jeune homme que j'aime, parce que, naïf, tu crois encore à la réalité du

bonheur, tu as parfois rencontré sur le chemin épineux de la vie, une créature parfaite, capable d'en adoucir les souffrances et de faire le bonheur du plus ambitieux des hommes! Oui, heureusement ou malheureusement peut-être, ces perfections existent ici, ailleurs et partout, dans la maison du riche comme sous le toit du pauvre, et la noble simplicité des unes est souvent plus séduisante encore que le luxe des autres.

La jeune fille que dans le vallon des Tufs l'on désignait sous le nom de *Rose du petit lac,* était une des plus belles de ces rares beautés. Que cela nous dispense d'en dire davantage.

Des deux prénoms, Rose et Angéline, la jeune fille n'en avait conservé qu'un seul, celui de Rose; elle eût mieux fait peut-être de garder l'autre, mais cela ne doit pas nous inquiéter. D'ailleurs n'est-il pas beau, poétique, ce nom de *Rose du petit lac?* Ce nom venait sans doute de ce que les domaines et l'habitation du père de Mlle Rose avoisinaient ou plutôt entouraient le petit lac du vallon des Tufs.

C'est là dans ce beau lac que Blanchard et son fils allaient pêcher à l'espère; leur jardin et leur verger n'étaient qu'une enclave, une dépendance des terres

du père de Rose. Celui-ci était connu dans toute la contrée par sa richesse et pas un garçon ne pouvait parler de lui sans une arrière-pensée pour sa fille Rose. Elle était belle en effet cette *rose*, qui avait cru sur le bord humide de l'eau, qui avait reçu les tendres soins d'une bonne mère; mais rose, elle avait pour d'autres des épines qui faisaient saigner bien des cœurs. Cependant les soupirs d'un seul avaient été compris.

Pierre-Louis aimait Rose et Rose aimait Pierre-Louis. Riches et jeunes tous les deux, beaux et pleins de santé, que manquait-il à leur bonheur? Rien et pourtant le jeune homme paraissait en proie à d'inexplicables tourments; son regard devenait parfois effaré, inquiet; on voyait qu'il se passait en lui quelque chose de profondément triste qui devait bien troubler le bonheur de nos amoureux.

Rose, vingt fois avait essayé de pénétrer le mystère, mais jamais elle n'avait pu obtenir de réponse satisfaisante: cajoleries, menaces, tout avait échoué contre cette nature impénétrable. Un jour, poussée à bout par le démon de la curiosité, elle voulut avoir le dernier mot de l'énigme. Il lui prend envie d'aller faire sur le lac une promenade en bateau. Pierre-Louis est heureux

de pouvoir la satisfaire. Il détache son plus beau canot, et les voilà au large. Bientôt Rose paraît souffrante et veut que le bateau s'arrête.

Après un moment de silence elle commença l'étrange dialogue qui va suivre.

— Pierre, vous ne m'aimez pas.

— Qu'est-ce qui peut, ma chère espiègle, motiver une pareille injure ?

— Mais si vous m'aimiez, ne me diriez-vous pas ce qui cause votre chagrin, je vous vois souffrir, je vous sens très-malheureux, cela me fait de la peine vous le savez et vous vous obstinez à me cacher un secret qui m'inquiète. Je ne suis pas jalouse, mais avez-vous des pensées à donner à une autre ?

— Il y a dans la vie des choses qui ne peuvent se dire, mais qui se sentent, chère Rose, et celle qui cause mon tourment restera dans mon cœur jusqu'au tombeau.

— Et cette chose-là est donc si mauvaise qu'elle vous déshonorerait si vous la révéliez?

— Vous avez donc envie de me faire de la peine, ma chérie.

— Moi, point, mon cher ami; mais j'aime les posi-

tions franches et je vous déclare sur l'honneur que si vous ne me promettez pas, ici même, de tout me révéler, je me jette à l'eau. Un oui, et je reste; un non, et je tombe; choisissez.

Pierre voyant la résolution énergique de celle qu'il aimait comme sa vie, veut prévenir le danger. Rose pousse un cri de désespoir et se précipite dans le lac.

II

Pendant que Pierre se remet de sa surprise, allons voir se passer une autre scène dans la chambrette du père Blanchard. Celui-ci se prépare à la pêche pour le lendemain, quand arrivent tout à coup deux élégants cavaliers qui l'arrêtent au nom de la loi.

— Vous êtes le pêcheur Blanchard? lui dit l'un d'eux

— Oui.

— Eh bien, nous vous arrêtons.

— Allez vous faire pendre; qu'ai-je à faire avec des insolents comme vous.

— Tout doux, brave homme, vous verrez bientôt qui sera pendu.

— Mais ventre-saint-gris, expliquez-vous! que voulez-vous d'un vieillard qui n'a jamais eu de démêlés avec la justice; l'autre jour j'ai bien tué un renard sur les terres de la seigneurie, mais il avait croqué mes poules, j'ai bien fait de me venger. Est-ce que cette peccadille serait cause de votre présence ici?

— Il s'agit bien d'un renard! Nous vous trouverons bien si vous prétendez faire le rusé renard avec nous. Vous avez un fils que vous appelez Pierre-Louis?

— Oui.

— Ce fils est revenu de Paris avec beaucoup d'argent ?

— C'est vrai,..... qu'il avait gagné à la loterie.

— Voilà ce qu'il faudra démontrer, répliqua l'homme aux moustaches; la justice a su découvrir une origine un peu différente; il ne vous sert de rien de donner le change sur les procédés de votre fils. Aujourd'hui même il sera arrêté et comme vous pouvez être son complice, nous avons reçu l'ordre de vous surveiller aussi.

Le pauvre homme n'en pouvait revenir. Lui, honnête et généreux, un peu trop bon quelquefois, avait cru vrai tout ce que son fils lui avait raconté. Il avait

consenti à tous les embellissements de la cabane que celui-ci avait demandés et payés; et il remerciait le ciel de lui avoir ménagé une fortune pour ses vieux jours ; il bénissait ce fils qu'il n'aurait jamais soupçonné d'une mauvaise action et qui aurait été parfait s'il eût un peu plus travaillé.

En arrivant de sa promenade sur l'eau, Pierre-Louis se rendit auprès de son père et lui raconta l'aventure du lac, et comme quoi, Mlle Rose, sauvée par lui, avait pu reconnaître qu'elle était aimée. Il paraissait tout heureux et c'est au moment où il exprimait son enthousiasme, que les agents de police, cachés dans une pièce voisine, saisirent le jeune amoureux. Le père irrité n'avait pu ni voulu le soustraire à l'action de la justice.

Nous ne pouvons raconter tous les détails de l'enquête des tribunaux; Pierre-Louis qui croyait toucher au bonheur, se vit tout à coup condamné à une peine infamante. Tout ce que nous avons pu savoir c'est que le jeune homme s'était fait complice à Paris d'une bande d'assassins qui dénonçaient au couperet révolutionnaire les riches dont ils convoitaient les trésors. Cette horrible association était composée de domestiques, de cochers et de ramassis de toute sorte; elle

avait, croit-on, quelques chefs dans le sein de la Convention et ceux-ci faisaient leur vache à lait des victimes de la révolution; ces fripons n'assassinaient pas eux-mêmes: ils laissaient assassiner officiellement; c'était lâche; mais plus certain et moins périlleux pour leur vie.

Or de tout ceci il résulte que la plus belle des créatures, s'était amourachée d'un monstre et ce qui est curieux, c'est que l'assassin aimait; il avait même un fonds de délicatesse, car il se sentait peu digne d'être aimé; c'est, avoua-t-il, ce qui lui causait les remords que la chaste vierge avait si bien lu dans les replis de ce cœur angoissé, c'était le cri de la conscience qui pouvait se faire entendre encore. Ne pouvait-il pas restituer le bien mal acquis et se livrer au travail? Il prétendit avoir eu souvent cette bonne idée, mais la richesse lui était nécessaire, disait-il, pour obtenir la main de Mlle Rose, qui sans cela eût été refusée au fils d'un pauvre pêcheur. Ces circonstances ne furent pas jugées atténuantes et les juges condamnèrent le coupable à la peine des assassins. Mais hélas! en condamnant le fils, ils firent mourir le père.....

La Rose du petit lac ne pouvait se consoler d'un

pareil malheur, elle voulait à tout prix partager le sort de son fiancé. Mais on mit bon ordre à ses prétentions.

Cependant plus tard d'autres circonstances et de nouvelles fiançailles lui firent oublier les tribulations de ses premiers amours, et lorsqu'on lui en parlait, elle répondait simplement: « J'ai bien souffert, je suis » heureuse maintenant dans mon ménage, quoique je » m'aperçoive pourtant qu'il n'y a pas *de rose sans épi-* » *nes.* Quant au misérable Pierre-Louis, il méritait bien » d'avoir *des épines sans rose.* »



Le Creux-du-Van

COURSE SCOLAIRE.

Le Creux-du-Van (ou du *Vent*) est un lieu d'exploration pour tous les botanistes, un sujet d'études pour tous les géologues, et c'est pour tout le monde un but de promenade. Or c'est précisément une promenade que nous voulions faire là ; elle était projetée depuis longtemps par les élèves et l'on s'est échappé à la première belle journée.

Voilà donc tout un essaim de cent jeunes demoiselles qui prend son vol, et quel bourdonnement pour aller d'abord, mais surtout pour revenir! Il faut voir aussi avec quel entrain, quelle verve on entreprend l'ascension du sommet après avoir quitté le chemin de fer à Noiraigue! L'avant-garde, qui ne veut rien écouter, va si bien, si haut, si loin, qu'elle manque la route et qu'il faut tous les soins d'un éclaireur pour ramener ces gazelles dans le gros du troupeau.

Nous voici d'abord à la ferme Robert où l'on fait une première station. Chacun a des provisions de toutes sortes et y fait le plus grand honneur. On se remet bientôt en route après que les forces sont un peu réparées, et à la Fontaine-froide l'on fait une seconde station aussi longue et plus belle encore que la première. Ici les gens expérimentés doivent décidément soutenir plusieurs assauts contre les jeunes imprudentes qui, toutes altérées par la chaleur et la fatigue, veulent absolument boire tout de suite de cette eau si limpide, mais glacée.

Nous trouvons à la Fontaine-froide une belle cabane en écorce dont la forme rustique doit tenter le crayon d'un paysagiste. Elle est habitée par des bûcherons qui font des échalas dans le voisinage. Les jeunes filles découvrent à l'instant même quel parti elles peuvent tirer de cette industrie : chacune d'elle se fait un précieux soutien et s'apprête, armée d'un *alpen-stock* improvisé, à gravir la partie difficile de la montagne.

— Tout doux, les belles ! leur crient les bûcherons.

— Que voulez-vous, messieurs ? ripostent nos écolières.

— Nous achetons le bois de cette forêt, et nous payons les ouvriers qui travaillent aux échalas.

— Comment! cela veut-il donc dire que vous voulez nous faire payer ces vilains bâtons?

— Sans doute, les aimables dames, mais nous vous les rendrons plus agréables en les rabotant.

— Et combien demanderez-vous pour la matière brute et le travail?

— Cinq centimes par échalas; est-ce trop, les petites?

— Non, non! crie toute la bande; mais préparez vite et bien ces nouveaux *alpen-stock* du Jura.

Et pendant une demi-heure nos six bûcherons ne sont occupés que de ce travail.

On profite de cet arrêt imprévu mais forcé pour visiter la Roche-aux-noms, que nos touristes connaissent depuis quelques jours seulement par la charmante description qu'en a faite M. H. Velter dans un des derniers numéros du *Rameau de sapin*, cet organe du Club jurassien que nous lisons avec tant de plaisir.

Mais bientôt, découragés de cette ascension, nous reprenons la principale en repassant sur la place aux échalas où nous avons laissé un certain nombre de jeunes filles trop fatiguées pour tenter une ascension

qui nous écarte du but. En route donc pour le sommet! crient les officiers de l'expédition, et déjà le gros de la colonne suit Auguste (c'est le guide de la bande, un jeune pâtre qui porte ce grand nom d'empereur). — En route, en route! crie-t-on, et enfin voilà tout le monde parti.

Quel ravissant coup d'œil présente la colonne qui se déploie en ligne ondulée, d'autant plus longue et plus belle que l'on marche une à une! Les robes blanches ou bariolées qui apparaissent dans les interstices de la forêt produisent un charmant contraste avec les nuances vertes du feuillage. Puis la gaîté a repris de plus belle ses innocentes malices: tout le monde rit, chante, fredonne, gronde ou encourage, c'est un vrai essaim de guêpes. Mlle A, qui a changé son gros bâton contre un plus léger, marche avec la gravité d'une Anglaise qui fait l'ascension de la Jungfrau, et signale, sur les pentes opposées, la *Roche aux noms*, puis, sur les hauteurs, une apparition des Savants dont on nous a parlé. Mlle B... ne comprend pas que l'on distingue des savants à 10,000 pieds de distance, car à peine peut-on voir si les êtres qui bougent là-haut sont des hommes ou des vaches. Mlle C.., braque sa longue-vue et pré-

tend que ces êtres sont porteurs de barbe et de lunettes, et elle en déduit sophistiquement que ce sont des savants. Oui, oui, des savants à lunettes, riposte Mlle D... — Dites plutôt à sonnettes, crie Mlle E... car je persiste à croire que ce sont des vaches que nous voyons là-haut. Mlle F... demande s'il faut encore beaucoup monter et s'il lui sera permis, une fois dans la lune, de croquer ses poires, avant de passer plus haut. Mlle G... voudrait... mais nous n'en finirions pas s'il fallait ainsi parler de toutes jusqu'à Mlles X, Y, Z, et notre narration, déjà bien pâle au prix de la réalité, ressemblerait trop à une leçon d'algèbre. D'ailleurs, nous voici au haut de l'hémicyle et nous y faisons une nouvelle pose sur le frais gazon. Les sacs s'ouvrent; bouteilles et flacons déversent leur contenu, chacun partage ou échange son pique-nique avec le voisin ou la jolie voisine. On prend l'eau-de-cerise de l'un, le sucre de l'autre et l'on fait des *canards* pour tout le monde: c'est un vrai communisme. Cependant les provisions tirent à leur fin, mais la gaîté survit aux provisions et se continue jusqu'à l'auberge du Soliat où l'on prend encore le café à la crême. Nous faisons ensuite le dénombrement de la troupe qui se trouve augmentée, et

sans rechercher la cause de ce surcroît inattendu, notre caravane descend les pentes nord du Creux-du-Van, en commençant par pourchasser tout un troupeau de pourceaux qui rôdent autour des crinolines, stupéfaits d'admiration pour une pareille toilette.

Cette fois le chemin est meilleur que celui par lequel nous sommes montés, mais qu'il est long avec ses dix-sept contours! Mlle P... veut l'abréger, et pan! elle gagne un charmant parterre. M. J. qui la gronde un peu fort, vient tout repentant lui aider à se relever. Aux Oeillons, un petit incident trouble un moment la gaîté de la journée; Mlle B... se donne une entorse; cela ne surprend pas, cette demoiselle saute comme un chamois, rien ne peut l'arrêter, elle-même est la première à rire de sa maladresse.

Voici Noiraigue où l'on dîne très-bien quoique simplement. Tout le monde, depuis le grave pasteur jusqu'à la plus espiègle fillette, est d'une gaîté complète. Bien, voici les savants et sans lunettes encore. Que nous avons eu grand tort d'en médire! Quels charmants hommes! leur gaîté se dilate au contact de la nôtre. Maintenant, faut-il parler de leurs discours un peu trop chargés de compliments, de la ronde exécutée

sur la place du village, de la visite à la source de la Noiraigue faite avec MM. les savants qui sont venus là apparemment pour boire bien autre chose que de l'eau? Faut-il rappeler quelques-uns des mille incidents de la journée qui ne sont connus que de certains groupes et qui n'en sont pas pour cela moins amusants? de celui de Chambrelien où trois des nôtres, partis à pied et arrivés trop tard pour prendre le train de 6 heures se trouvent forcés d'attendre celui de 9 heures? Non, cela serait trop long. Citons encore pour finir un seul fait de la journée; il se passe près de la ferme Robert. Une guêpe se pose sur la mantille d'une des grandes, l'amie de celle-ci lui crie: « Une bête, une grosse bête derrière toi, chère Marie. — Mlle Marie ou Adèle se retournant avec un gracieux sourire, mais quelque peu railleur, dit à son amie: *Tiens, je ne te savais pas là.* La pauvre guêpe allait devenir victime de cette malice, quand arrive un des plus gais accompagnants qui étouffe la guêpe ailée dans son esprit... de vin, afin d'enrichir sa collection entomologique.

Résumons en deux mots, et pour finir, les impressions de cette belle journée. Chacun rentre chez soi enthousiasmé; le plaisir brille dans tous les yeux et

rayonne sur tous les fronts. Voilà un jour de plus que l'on peut inscrire à *l'avoir* du bonheur. Mais qu'il a été court! c'est comme une onde passagère de pures émotions sur l'océan monotone de la vie, c'est une étoile scintillante dans un ciel qui a tant de nuages et de laquelle on conserve le souvenir parce qu'elle laisse pourtant l'espérance au fond des cœurs, c'est le bonheur enfin, mais le bonheur qui, comme toujours, ne fait qu'apparaître ici-bas. Acceptons-le quand même en nous rappelant que demain déjà nous devrons nous soumettre à la loi sacrée du travail. Mais le travail qui se poursuit sous le regard de Dieu est aussi un élément de bonheur.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

APRÈS L'ÉCOLE

Troisième Partie.

FRAGMENTS DIDACTIQUES

Des devoirs du Maître d'école... après l'école.

Tous les instituteurs sont d'accord sur ce fait important qu'un maître ne doit pas seulement instruire, mais améliorer l'élève; que le développement des facultés intellectuelles n'est qu'une partie de la tâche de l'éducation et que c'est de l'éducation qu'il est chargé.

Voilà un principe unanimement admis par les pédagogues; il est d'une telle évidence que personne, j'espère, n'essaiera de le contester.

Heureusement qu'il y a peu, on pourrait presque dire qu'il n'y a pas d'instituteurs assez mal avisés pour nier le rôle éducatif qui leur incombe.

Mais si tous l'admettent, tous n'agissent pas en conséquence; pour quelques-uns la tâche est un métier, le plus triste des métiers: ils enseignent les branches du programme tant bien que mal et plutôt mal que

bien, en vue de l'examen surtout; d'autres s'occupent avant tout de leurs affaires particulières et fort peu des enfants: l'école n'est qu'un accessoire important seulement au point de vue des honoraires. Quant aux devoirs de bienséance et aux facultés morales, quant au développement du cœur, il n'en est pas question, la visite annuelle n'entrant pas dans ce domaine.

Mais nous supposons que nous avons affaire à un instituteur consciencieux qui comprend ses devoirs, qui sait que tout n'est pas fini quand la leçon est finie. C'est un maître moral, instruit, bien élevé, c'est-à-dire qu'il a fait ou achevé son éducation dans le sens le moins restreint de ce mot. S'il lui manque des qualités, il cherche à les acquérir par une volonté soutenue, par des travaux incessants, car il a à cœur sa vocation et tous ses efforts ont pour but de se perfectionner dans la triple sphère du cœur, de l'intelligence et des convenances sociales, puisque tout s'acquiert ou se perfectionne.

A l'école il exige de ses élèves *l'ordre* en tout et partout, mais il est soigneux lui-même; ses vêtements sont simples, mais propres, ses effets bien tenus. — Il veut que les enfants soient polis, respectueux, mais il

l'est lui-même, avec ses élèves d'abord, puis avec tout le monde: il cherche à les élever autant qu'à les instruire et il sait que l'éducation se fait surtout par le bon exemple. Comment pourra-t-il exiger la douceur s'il est violent dans ses gestes et dans ses paroles? — la patience, s'il est impatient? — l'accomplissement rigoureux des devoirs de ses élèves, s'il néglige les siens? Nous pourrions continuer, mais à quoi bon?

Il suffit de savoir, et nous le savons, que les efforts du maître seront sans résultats tant que celui-ci ne sera pas l'exemple vivant de ses préceptes.

Or, l'influence de l'instituteur s'étend bien au-delà de sa classe. C'est surtout en dehors que sa réputation se fait, que la confiance lui est accordée ou retirée; c'est alors qu'étant jugé par les parents et même par les élèves, il doit être prudent pour conserver le fruit péniblement acquis de tous ses soins; une fois la confiance perdue, ses talents ou ses efforts seront impuissants à la lui reconquérir. Une réputation flétrie est comme la neige qui ne reprend plus la blancheur qu'elle a perdue.

Mais il aura toujours soin de conserver sa réputation intacte; il sera très scrupuleux dans tous ses

actes et dans le choix des récréations qu'il peut légitimement s'accorder. S'il a du temps à lui après ses leçons, comment devra-t-il l'employer? Il lui faut quelques récréations pour le retremper, et en quoi consisteront-elles?

C'est seulement en répondant à ces questions que nous entrons en plein dans le sujet que nous traitons, sujet qui présente deux parties dont l'une, *les devoirs à l'école*, devait nécessairement servir d'introduction à l'autre, *les devoirs après l'école.*

La loi ne prescrit sans doute pas à l'instituteur les devoirs qui lui incombent après ses fonctions officielles. Ils ne sont d'ailleurs pas les mêmes pour tous les maîtres. A la ville ils sont un peu différents de ceux de la campagne. Ici le maître est tenu de faire des visites plus fréquentes aux parents en cherchant à les intéresser à l'instruction de leurs enfants. La surveillance du maître continue à s'exercer pendant des années sur les mêmes élèves qui font, contrairement à ceux des colléges, toutes leurs études à la même école. Il en résulte des rapports plus constants qui doivent reposer sur une mutuelle bienveillance dont l'instituteur fera les premiers frais; et ces rapports, en soutenant son

zèle, favoriseront les bons sentiments des parents et l'exécution de la loi au sujet de la fréquentation scolaire, souvent déplorable à la campagne. Ils peuvent encore avoir un autre but. Nous voulons parler de ces conseils et de ces bons exemples que le maître est appelé à donner et qui ont quelquefois plus d'influence, plus de poids que toutes les exhortations faites en classe; car ses relations avec les parents et avec le public seront comme l'application de ses préceptes; on jugera ses paroles et sa conduite; on les commentera, mais si elles sont la pratique de ses théories, si elles respirent la modestie, sans détriment à la dignité, l'instituteur y gagnera beaucoup pour sa classe et pour lui-même. Pour sa classe, parce qu'il obtiendra la confiance et l'estime des parents et, dès lors, celle des enfants qui apprécieront mieux ses leçons et en profiteront davantage. Pour lui-même, et voici comment. L'instituteur passe, bien à tort, pour avoir le verbe haut, le ton tranchant et de plus, ce qui serait déjà beaucoup, une pédanterie proverbiale. Rien ne motive une si fâcheuse impression, sauf peut-être des cas exceptionnels dont on ne devrait pas tenir compte; mais on le sait, elle existe depuis longtemps. Il faut donc que

l'instituteur cherche à faire disparaître ce stigmate attaché à sa vocation, et il y parviendra en opposant de la bienveillance, ce parfum de l'humilité, aux injustes accusations dont il est l'objet. On ne dit plus aujourd'hui, comme autrefois : *Ignorant comme un maître d'école,* parce que cette qualification n'a plus sa raison d'être; les autres tout aussi blessantes tomberont également, si l'instituteur veut y travailler en s'observant davantage. C'est dans ses relations qu'il prouvera qu'il est modeste et poli sans bassesse, instruit sans pédanterie, et que dès lors la prévention n'étant pas méritée, elle doit faire place à l'estime.

A côté des visites aux parents, on peut mettre comme devoirs du maître des promenades avec les élèves. Elles sont d'abord très favorables à la santé, puis elles font diversion aux études, au développement desquelles, d'ailleurs, elles peuvent contribuer sous le rapport des sciences naturelles et de la géographie, car les élèves n'en resteront pas à des notions purement abstraites en présence de la riche nature, où tout est pratique, où tout parle aux yeux en même temps qu'à l'intelligence. Le maître professe là d'une manière moins didactique, plus familière, il prend aussi part à

la conversation, aux jeux des élèves, sans pour cela perdre de son sérieux qui n'exclut point la gaîté; il se rappelle que ses enfants sont avides de plaisir et qu'ils ne peuvent être tenus comme les novices d'un cloître; des airs graves et sévères jureraient avec la riante nature et les figures épanouies de ses élèves; ceux-ci abuseront peut-être, mais il suffira de quelques paroles pour rappeler le bon ordre. Ces observations s'appliquent également aux récréations entre les heures de classe, la présence du maître empêchera que ces ébats ne dégénèrent en licence; elle contribuera à établir entre les élèves des formes de convenance, de respect, et les jeux ne perdront rien de leur naïve franchise quand le maître descendra des hauteurs *du participe* dans l'arène plus attrayante des plaisirs de l'enfance.

Les vacances sont aussi le temps favorable aux excursions scolaires: le maître, avec ou sans ses élèves, ne manquera pas d'en profiter. Ces courses sont destinées à lui faire connaître et aimer son pays; il visitera au moins une fois dans sa vie ces belles Alpes qu'il admire de loin, mais qu'il aimera de près, ces beaux lacs, ces vallées aux torrents pittoresques, enfin ces lieux si remarquables où se rattachent les glorieux

souvenirs de notre histoire: le Grutli, Laupen, Sempach, et tant d'autres noms qui font vibrer en nous l'enthousiasme pour la patrie. L'instituteur ne va pas chercher des émotions auprès des gens qui fréquentent habituellement les cabarets, le théâtre ou les maisons de jeu; il fuit également les assemblées tumultueuses et tous les endroits incompatibles avec la dignité de ses fonctions, mais encore pour se retremper a-t-il besoin de rompre avec la monotonie de ses labeurs. Or, parmi les plaisirs les plus nobles, les émotions les plus pures, ne doit-on pas mettre en premier rang ces courses de vacances dont nous parlons? Puis il est encore d'autres récréations, la culture d'un jardin, l'étude d'un art d'agrément ou d'une branche propre à le délasser, comme la botanique, par exemple; des invitations à des réunions de famille, etc. Les délassements convenables ne lui feront pas défaut; ne craignons rien: la crainte qu'il n'en trouve trop pourrait bien plutôt nous inquiéter. Il y en a beaucoup qui lui seraient permis, mais qui ne conviennent pas et que pour ma part je considère comme incompatibles avec la vocation, ainsi le billard, les tirs, la chasse; d'autres qui lui sont décidément défendus: les bals, les

jeux, les fêtes mondaines, l'habitude du théâtre. S'il prenait sa part de tous ces divertissements ou seulement des premiers, que deviendraient sa classe et sa famille? Au reste, que l'instituteur se rappelle qu'il est né pour le travail et non pour le plaisir; ses heures de repos ni ses vacances ne peuvent être considérées comme un temps de loisir; elles sont données bien plus pour les élèves que pour le maître, et elles ont aussi des devoirs.

Quel est le maître qui sache assez bien tout ce qu'il doit enseigner? et, le saurait-il, ne doit-il pas se perfectionner encore, étendre le cercle de ses connaissances? S'il a véritablement à cœur sa vocation, s'il vit pour sa classe et non pas seulement de sa classe, il trouvera toujours quelques cours à améliorer, des préparations à faire, de nouvelles méthodes à étudier, enfin ces petits détails que le bon praticien sait remettre à la fin des leçons pour que celles-ci ne se trouvent pas dérangées, comme la correction des copies ou des dictées, la taille des plumes, l'examen des cahiers, etc. S'il tient à faire prospérer sa classe, s'il est consciencieux, il aura, nous le répétons, toujours à s'occuper pour le bien de ses élèves.

Il convient aussi qu'il ait une branche de prédilection et celle-là, en supposant que les autres sont suffisamment connues pour le besoin de sa classe, il peut la pousser aussi loin qu'il voudra, sans pour cela négliger aucune partie de son enseignement. Pour l'un, l'histoire et la géographie seront ses branches favorites; pour l'autre, ce sera la langue et la littérature ou le dessin; pour un troisième, les sciences naturelles et même les sciences exactes, car il y en a qui font de l'x et de l'y leur nourriture intellectuelle et y trouvent le même délassement que d'autres à la lecture d'un drame de Dumas ou d'un chef-d'œuvre de Molière.

Quelques-uns trouvent ridicule l'étude d'une seule branche; mais c'est plus ridicule encore de n'en étudier aucune et de s'en remettre tout paisiblement à la vertu de son brevet. Non, n'écoutons pas la voix de la paresse: il est nécessaire de se perfectionner, d'avancer, et sachons mettre à profit les vacances dans cette intention aussi noble que légitime. Proposons-nous un but en rapport avec nos aptitudes (chacun a les siennes) et surtout avec nos forces et poursuivons-le franchement, énergiquement sous le regard de Dieu sans qui toutes les entreprises sont téméraires; nous travaille-

rons peut-être sans l'atteindre; n'importe, nous n'aurons pas travaillé en vain, car cela nous développera et nous servira toujours tôt ou tard. Mais prenons garde aussi que la recherche de ce but ne nous détourne plus ou moins de notre devoir en devenant l'unique mobile de nos actions, auquel on sacrifierait tout, même une partie du temps dû à la classe. L'écueil peut se présenter, mais une conscience délicate doit savoir y résister.

Cependant, malgré sa sollicitude pour les élèves, malgré sa prudence dans sa conduite et ses paroles en dehors de sa classe, l'instituteur pourra bien encore ne pas être apprécié. Se découragera-t-il? Se plaindra-t-il? Non, il avancera toujours, confiant dans la mission qu'il doit accomplir en dépit de toutes les mesquineries. Il ne perdra jamais de vue que sa tâche, à lui, est presque un sacerdoce et qu'elle implique des devoirs, du dévouement pour qu'il puisse contribuer, comme il le doit, au bien moral et intellectuel de toute une génération. Oui, sa tâche est grande, mais plusieurs l'ignorent et la méprisent; elle est grande, mais pour l'accomplir il a besoin de forces qu'il ne trouvera pas en lui-même. S'il n'a pas Dieu pour soutien,

comment marchera-t-il seul au milieu des difficultés? Et ces difficultés suscitées par l'envie, la morgue ou l'ignorance, seront d'autant plus pénibles qu'il s'appuiera moins des secours du Ciel.

Nous supposons, au contraire, que tout instituteur travaille à posséder l'ensemble des vertus qui font l'homme de bien et que, par la prière, il les cherche à la source, c'est-à-dire, en Christ le divin modèle des siècles. C'est seulement là qu'il trouvera le secret des forces que rien autre ne pourra lui donner. Oh! s'il est chrétien, mais sincèrement chrétien, son rôle se résumera par ces seuls mots, pour les élèves: *Bonté, justice* et *progrès; dignité* et *modestie* avec les parents, *charité* envers tous.



DISCOURS

écrit pour la réunion de la société pédagogique à Fribourg.

(**Extrait de la brochure :** *Le Congrès scolaire.*)

Le jour que nous passons est un des heureux moments de nos années scolaires. Elles sont rares ces belles journées où le cœur se dilate, où l'esprit se repose, où le corps acquiert de nouvelles forces.

De temps à autre nous avons besoin de ces instants de repos et nous avons bien fait de profiter de ceux-ci.

Que serait la vie, Messieurs, si dans la lutte il n'y avait pas le repos, cette compensation légitime du travail?

D'ailleurs le plaisir de nous trouver réunis sera si vite passé! Demain déjà il faudra reprendre les prosaïques devoirs que nous imposent la conscience et la loi du travail. Mais aujourd'hui nous nous sommes retrempés, nous avons repris de l'espoir.

De l'espoir! Ah! nous en avons besoin. Qui de nous, quel est l'homme que le découragement n'ait pas gagné? L'ouvrier qui tient la lime, le laboureur qui conduit la charrue, l'homme de lettres qui produit la pensée, l'artiste... enfin, tous les hommes qui travaillent dans le noble champ de l'intelligence et parmi ceux-ci l'instituteur, ont tous, oui tous, leurs moments de déception.

Mais c'est l'instituteur surtout qui a mille sujets de se décourager. Pionnier infatigable de la civilisation, il voit pourtant ses soins méconnus; l'ingratitude est souvent le seul fruit de son travail, car il est parfois méprisé de ceux mêmes qui lui doivent leurs succès. Voilà sa vie, voilà ses luttes, et c'est avec ces tribulations qu'il devra toujours compter.

Cependant si l'instituteur a des déceptions, et beaucoup, il a pourtant des instants de bonheur, car pour lui, comme dans ce jour, vient aussi luire le soleil de l'espérance. Il a les joies de la famille, même dans sa classe; il a les jouissances de l'étude, et le repos après le travail, après l'école; il a, ce qui vaut mieux encore, le sentiment qu'il remplit ici-bas une mission des plus importantes, celle qui a pour objet l'âme et l'intelli-

gence, et tout cela peut être une compensation à sa pénible tâche.

Puis quand il aura accompli sa destinée en sacrifiant à son pays ses faibles talents et sa vie; quand il aura planté et arrosé, il pourra dire à Dieu : Donne maintenant l'accroissement au fruit de mon travail, pardonne à ton pauvre serviteur et reçois-le dans le parvis des justes.

Persévérons, Messieurs, luttons contre l'ignorance avec cette énergie qui surmonte les difficultés; défrichons dans le domaine de l'intelligence cette terre qui nous est échue en partage, confions-nous en Dieu surtout, lui qui voit la sainteté de notre cause et qui doit être notre douce espérance.



LES PRINCIPALES SOCIÉTÉS

NEUCHATELOISES.

L'homme ne vit bien ou même ne peut guère vivre qu'en société. Adam, dès les premiers jours de la création, sentit le vide par l'absence d'un être semblable à lui, et Noé... Ah! pardon, lecteur, je crois que je remonte au déluge, et plus loin encore, mais mon travail est déjà assez long sans cela... L'homme isolé reste stationnaire, car il n'a pas ou il n'a que peu de loisirs, toutes ses forces n'étant pas de trop pour pourvoir à ses premiers besoins, et sa pensée ne pouvant fructifier qu'au contact des idées. Dans la société primitive l'homme fabriquait lui-même ses flèches, ses armes et ses vêtements, et il construisait sa demeure; sa propre expérience était son éducateur, sa conscience son tribunal. Aujourd'hui il travaille non-seulement pour lui, mais pour d'autres les matières premières; il fait pour d'autres des embellissements ou des ornements, il se

fait artiste; il veut que d'autres profitent, dans toutes les sphères intellectuelles, de l'expérience des siècles : il se fait littérateur, médecin, jurisconsulte. Il distribue le travail matériel comme celui de la pensée, et c'est par cette sage distribution qu'il a fait faire de grands pas à la civilisation; chaque siècle a enfanté de nouveaux progrès et ces progrès ont développé encore chez l'homme ses instincts de sociabilité, car plus il a de besoins, moins il peut se passer du concours de tous. Ainsi d'une part la division du travail, de l'autre l'activité collective ou l'association ont, par le concours du christianisme, transformé le monde et jeté dans les champs de l'avenir tant de rayons d'espérance.

Cependant le principe d'activité collective n'avait pas dans l'origine un autre motif que l'intérêt personnel ou particulier; c'est peut-être encore celui qui domine dans les sociétés de secours mutuels, les tontines, etc.; mais du moins aujourd'hui ce principe a des tendances de plus en plus larges et s'affirme par des associations qui ont un but de philanthropie ou d'utilité générale. Or ce principe est fécond en résultats. L'association, en effet, décuple les forces d'un seul in-

dividu; elle soutient les efforts mutuels des associés, elle réalise l'idée commune avec une chance de réussite d'autant plus grande que les représentants de cette idée sont plus nombreux; car le prestige du nombre est toujours un appui moral, souvent un gage de succès.

L'association se manifeste pour toutes les phases de la vie, pour tous les besoins d'un peuple, et l'on peut même dire en général que le degré de civilisation d'un pays est en rapport direct avec le nombre de ses sociétés.

Notre petit canton occuperait donc à ce titre l'un des premiers rangs et certes il y figurerait avec honneur. La plupart des Neuchâtelois font partie de deux ou trois sociétés à la fois, car l'association, ce levier de l'esprit moderne, est entrée dans nos mœurs : on en a compris la puissance et calculé les effets; les progrès qui s'accomplissent chez nous, grâce à elle, sont des plus remarquables.

On n'attend pas toutefois, je pense, que je fasse une monographie complète de nos sociétés, que j'écrive leur histoire, leurs travaux en détail. Ce serait un vrai travail de bénédictin, peu attrayant pour le lecteur et

encore bien plus fastidieux pour l'auteur : un volume entier n'y suffirait pas et mon livre est déjà bien trop lourd. Je resterai dans mon programme qui ne mentionne que les principales sociétés. S'il en était autrement, je ne saurais vraiment pas où m'arrêter : toutes les sociétés imaginables, de chant, de plaisir, de commerce, de bienfaisance, même les sociétés privées réclameraient aussi leur part.

L'esprit qui soufflait dans les masses depuis la révolution française apportait avec lui le besoin de réformes, l'extension des libertés civiles et politiques, enfin toutes ces idées d'émancipation qu'on appelle le progrès. Cet esprit se manifesta chez nous par la lecture des journaux, par les écrits populaires ou les travaux de nos savants, par des sociétés de toutes sortes : militaires, politiques, scientifiques ou littéraires, surtout par celle des sciences naturelles, celle des étudiants, celle d'utilité publique, etc. Disons aussi que les tirs fédéraux et l'école militaire de Thoune n'ont pas peu contribué à développer les larges aspirations de l'époque. L'industrie, par les talents qu'elle a fait naître, le commerce, par les relations qu'il a ouvertes, ont aussi fait germer partout les idées de progrès. Toutes ces

idées soulevées par des objets si divers avaient déjà préparé, mais non mûri les esprits pour la commotion de 1831 qui devait si fatalement aboutir. Les principes étaient posés mais non pas suffisamment étudiés; l'arbre avait ses feuilles et ses fleurs, les fruits naissaient, mais c'est en 1848 qu'ils devaient, par la république, atteindre leur complet développement. Honneur à nos devanciers qui nous ont légué cet héritage d'institutions libérales, non pas en politique seulement, mais dans toutes nos sphères d'activité. C'est leur intelligence, leur travail, leur amour de la patrie qui ont fait naître et se développer l'esprit d'association; ils ont su, par ces sociétés si multipliées, faire sagement avancer le char du progrès. Faisons comme eux : hâtons-nous lentement dans l'œuvre que nous avons mission de poursuivre. Un fruit trop hâtif se pourrit; il n'y a de permanent que le travail qui suit les lois de la nature. Ne nous laissons pas décourager par ceux qui nous traitent de rétrogrades, laissons-les dire, avançons toujours ; nous arriverons plus loin qu'eux!

Les lignes qui précèdent étaient destinées à servir d'introduction à un très-long travail sur nos sociétés neuchâteloises, mais ce volume a déjà une cinquantaine de pages de plus que

le nombre promis, et des considérations diverses, celles de retard et de frais entre autres, ne permettent pas à l'auteur de l'augmenter encore en donnant à cette dernière partie de son ouvrage tout le développement qu'il aurait voulu. Il se bornera à jeter un rapide coup d'œil sur les principales sociétés qu'il voulait faire entrer dans son cadre, et voici quelle devait être la division de ce travail.

Sociétés militaires.

Ce sont les plus anciennes corporations de notre pays, car il en est déjà fait mention en 1416, et après la bataille de Grandson (1476), comme en souvenir de cette bataille, dit Chambrier, *furent appointés les frères de l'arbalestre*, par le Conseil de la ville de Neuchâtel. A la compagnie des Arbalétriers succéda celle des Arquebusiers, puis celle des Fusiliers, des Coulevriniers, des Grenadiers et enfin, en 1768, celle des Volontaires. Ces confréries existaient seulement dans la ville. Quant à celle des Mousquetaires, qui prit naissance avec ces deux dernières, elle se répandit dans toutes les parties du canton. Presque pas de village qui n'eût sa société d'armes (ses Mousquetaires) avec ses tirs publics (ses abbayes) où jeunes et vieux

trouvaient des plaisirs simples comme les mœurs de l'époque. Après 1831, des hommes courageux et intelligents donnèrent une nouvelle impulsion à ces fêtes locales qui n'étaient dans l'origine que des tirs de *seigneurie;* ils créèrent des sociétés de carabiniers qui devaient, en groupant mieux toutes les affections suisses, préparer le peuple à recevoir des institutions républicaines. La société des Armes-Réunies travailla surtout énergiquement dans ce but; aussi se rendit-elle souvent hostile au gouvernement, et celui-ci, maintes fois, parvint à la vexer. La Société *cantonale* des carabiniers fut fondée peu après la république et eut son premier tir cantonal en juin 1849 sur la terrasse du Mail à Neuchâtel.

Sociétés politiques.

L'organisation des sociétés politiques ne date guère que de 1848. Auparavant il y avait bien, et en 1831 l'on trouvait déjà un certain esprit d'association pour les questions politiques; plus tard, il se manifesta surtout dans les cercles (National, Grutli, Sapin, etc.), dans les assemblées populaires, dans les sociétés mili-

taires, de chant et de musique. Celle des Armes-Réunies, nous l'avons déjà dit, lutta sans cesse contre les empiétements de l'autorité. Après le Sonderbund, il s'organisa dans toutes les parties du pays des Comités dits de *pétitions,* dans le but, dit le *Républicain neuchâtelois*, n° 3, *d'arrêter les élans rétrogrades et insensés de cette aveugle domination qui ne mettait plus aucun frein à son ardeur de réaction.* Un de ces comités patriotiques, celui de la Chaux-de-fonds, déploya une grande activité pour nous doter de la république. Il était composé de MM. Louis Brandt-Stauffer, G. DuBois Dr, Ed. Robert-Theurer, Isaac-Ch. Ducommun, Alfred-Sy. Droz Dr, L. Sandoz-Morthier, C. Nicolet, Justin Billon, Edouard Sandoz et Fréd. Courvoisier. C'est à ce comité que reste l'honneur de l'initiative. La mort a déjà moissonné presque tous ces généreux patriotes, mais c'est une raison de plus pour que nous ne les oubliions pas.

L'association patriotique, fondée le 9 avril 1848 au casino de la Chaux-de-fonds, avait pour but, en propageant les principes républicains, de saper les tendances anciennes et de consolider la république. Elle chercha aussi à inspirer la politique du gouvernement;

elle demandait, dit le *Neuchâtelois* (Bulletin du 20 avril 1848), que la Constitution accordât plus de latitude au peuple : présentation par lui des candidats à la préfecture, juges de districts nommés par les électeurs; juges de paix élus par les communes, enfin des modifications dans les affaires ecclésiastiques.

L'Helvétia a succédé de fait, mais non directement à l'association patriotique; comme c'est une société plutôt fédérale que neuchâteloise, nous ne pouvons en parler sans sortir du programme que nous nous sommes tracé.

Sociétés d'utilité publique.

Sous ce titre nous voulions classer non-seulement la société qui porte ce nom en lui donnant une notice assez étendue, mais aussi une quantité d'autres sociétés qui ont l'un des trois buts que se propose la première : *les pauvres, l'éducation, l'industrie.* Nous voulions parler des sociétés philanthropiques et de secours mutuels, notamment de la société fraternelle de prévoyance, fondée en 1851, qui a déjà eu trois règlements depuis et qui compte aujourd'hui plus de 400

membres répartis dans treize sections; elle possède un avoir net de 15,000 francs. Sa devise est travail, espérance, fraternité. Nous aurions mentionné encore quelques autres sociétés de bienfaisance : celle des Amis des pauvres, fondée à la Chaux-de-fonds en 1859; le Comité de bienfaisance, créé cet hiver par les soins de l'autorité locale; les sociétés de patronage ou d'assistance, etc. Nous pensions ajouter ici un mot sur les chambres de charité. Il y a plus de quatre-vingts institutions communales dans les 75 communes du canton qui ont pour objet l'assistance communale. Elles assistent en moyenne 6000 communiers par une somme totale d'environ 250,000 francs. L'excellent travail de M. Alphonse Petitpierre sur cette question nous aurait fourni de curieux renseignements. Quant aux sociétés vaudoise, fribourgeoise, française, etc., qui soignent les intérêts de leurs ressortissants malades ou pauvres, domiciliés chez nous, notre intention n'était d'en parler que pour mémoire et pour montrer que nous n'avions rien oublié. Tout cela aurait formé la première division de cette rubrique.

Dans la seconde (Education) nous aurions placé le *Cercle l'Union*, fondé à la Chaux-de-fonds peu avant

1830; il créa sous l'initiative de M. Célestin Nicolet une bibliothèque en 1834, et un musée d'histoire naturelle en 1835. Ces deux établissements furent cédés, en 1845, à la Chambre d'éducation et devinrent le noyau des collections actuelles du collége. Ainsi se réalisa d'une manière plus directe le but de cette société qui désirait propager dans le public le goût de l'instruction. Nous avions pour cette seconde division d'autres sociétés à signaler encore, entre autres la Mission intérieure qui compte dix années d'existence et plusieurs centaines de souscripteurs. Elle s'occupe, par l'évangélisation et par des conférences, des progrès moraux du peuple; les pauvres, les prisonniers, etc., sont l'objet de sa sollicitude. Cette institution fait peu de bruit et beaucoup de bien; ses recettes, produites par des dons volontaires, s'élèvent de 3 à 4000 francs.

Quant à la troisième division, l'industrie, qui correspond aussi à l'un des buts des sociétés d'utilité publique, elle aurait été représentée ici par un aperçu de la société industrielle et commerciale fondée, par l'initiative de M. Jules Grandjean, le 9 octobre 1865 et règlementée le 12 février suivant. Nous voulions par-

ler de ses immenses projets dont nous avons déjà signalé, dans un article spécial de journal, les grandes difficultés d'exécution, de ses cours de commerce organisés et donnés surtout par le fondateur et deux de ses collègues, cours auxquels nous avons assisté avec un plaisir facile à comprendre.

Après cet aperçu serait venue une courte dissertation sur nos sociétés de constructions ou d'exploitation d'une industrie, car toutes sont aussi d'une utilité générale, mais elles le seraient davantage si elles cherchaient moins la prospérité de leurs actions que celle de l'intérêt public. Puis nous aurions dit un mot aussi de la société neuchâteloise d'agriculture, fondée en 1860, de ses expositions cantonales, de ses relations avec la société d'agriculture de la Suisse romande. Nous aurions pu avec le jury de l'année dernière, constater que l'élevage des bestiaux est en progrès chez nous, car les formes larges et belles de la race du Simmenthal dominent de plus en plus, grâce peut-être au choix des taureaux à têtes courtes et fines que la société recommande et couronne.

Mais c'est surtout la société d'utilité publique proprement dite qui devait faire ici l'objet d'un travail

spécial. Fondée pour succéder à la société d'émulation patriotique, dissoute après 1848, elle avait hérité des bonnes intentions et de l'activité de celle-ci. Son but était le même et ses moyens d'action identiques, me dit M. le Dr Guillaume dans les renseignements qu'il m'a fournis. Bien souvent en pensant à la société d'utilité publique, je me suis pris à la comparer à l'ancienne société d'émulation. Cette dernière a été créée en 1791, par Frédéric-Guillaume II et c'est à elle que nous devons l'initiative de précieux mémoires sur la topographie, l'agriculture, l'industrie, l'éducation, mémoires qui ont certainement eu leur part d'influence sur l'état intellectuel du pays. Je me disais aussi que le vaste programme de notre société actuelle lui permettant de tout embrasser, cette institution pourrait à la rigueur remplacer toutes les autres. Au Locle, elle me paraît avoir des tendances à ce but, car plus qu'une autre elle s'occupe de questions locales sur l'industrie, l'éducation, etc.; une de ses sections porte le nom de société des Amis de l'instruction. Du reste partout et particulièrement à Neuchâtel, elle déploie beaucoup d'activité; depuis 1857 elle fait donner des cours, et plusieurs par semaine, non-seulement au chef-lieu,

mais à Boudry, mais dans toutes les localités où on le désire; elle s'est agrégée aux sociétés d'utilité publique de la Suisse romande, à la société jurassienne d'émulation, à la société neuchâteloise, fondée en 1863, pour l'avancement des sciences sociales; elle prend l'initiative de publications intéressantes, comme la *carte* du canton, d'après Mandrot, l'*Almanach de la république* (onze années), *Les Champignons comestibles et vénéneux*, par L. Favre-Guillarmod, *Les Plantes vénéneuses*, par C. Godet (réimpression), etc. Mais il faudrait un volume pour énumérer en détail tout ce qu'elle est appelée à faire, surtout si l'on parlait aussi des travaux qu'accomplissent les sœurs qui lui sont plus ou moins associées et avec lesquelles elle se réunit souvent: ainsi le 1er juin 1863 à Neuchâtel, le 2 juin 1864 à Fribourg, le 25 avril 1867 à Lausanne. J'ai assisté à cette réunion qui avait à son ordre du jour plusieurs questions d'une haute importance (création d'un petit journal, enseignement professionnel, amélioration du sort des ouvriers, etc.) — Enfin mon travail devait se terminer ici par une courte notice sur les sections neuchâteloises de la Société internationale des Travailleurs, qui rentre évidemment dans celles d'utilité publique.

Sociétés scientifiques.

Ce sont surtout ces sociétés qui devaient occuper une large place dans notre dissertation. Les sociétés d'utilité publique devaient servir de transition aux sociétés scientifiques avec lesquelles elles ont plus d'un rapport. La société neuchâteloise des sciences naturelles, fondée le 6 décembre 1832, par M. Agassiz et quelques autres personnes qui portent un nom illustre dans l'histoire scientifique de notre canton, devait ouvrir la série de ces sociétés. Elle se divise en quatre sections (Physique, Histoire naturelle, Médecine, Economie rurale) avec diverses autres branches qui se rattachent à ces sciences. Tout ce qui a été fait chez nous dans le domaine scientifique est l'œuvre de cette société, qui compte 150 membres. C'est sous son initiative que le canton a été étudié sous tous les points de vue. Voir les premières pages du premier numéro du *Musée neuchâtelois* (1864) par M. L. Favre qui a bien voulu nous donner aussi quelques renseignements particuliers. Puis seraient venues la société des étudiants (Belles-Lettres, de Zofingue), celle des Amis des arts, fondée en 1842 pour encourager la peinture et faire connaître

les ouvrages des artistes neuchâtelois, celle des Sciences médicales, qui a publié de 1857 à 1861 cinq volumes d'un journal intitulé l'*Echo médical*, organe des sociétés médicales de la Suisse romande, etc. Nous aurions peut-être dit aussi un mot de cette association ecclésiastique *littérairo-scientifico*-religieuse qui se fonda vers 1833 et se renouvela en 1840 entre les membres du clergé romain de la Suisse romande et dont le doyen Aibischer, curé de Neuchâtel, fut le principal instigateur; puis de la société du Jeudi, fondée en 1802, qui institua la Caisse d'Epargne en 1812 et qui comptait au nombre de ses membres Tralles, Coulon père et Léopold de Buch.

Nous aurions parlé ensuite des sociétés plus récentes: de la Société pédagogique, fondée le 7 juin 1860, des travaux qu'elle a couronnés, des conférences qu'elle organise de concert avec la Direction de l'éducation et où les instituteurs fraternisent, se stimulent et s'encouragent; — de la société d'Histoire et de son organe le *Musée neuchâtelois*, fondés tous les deux en 1864; — du Club jurassien, fondé sous l'initiative du Dr Guillaume en mai 1865, afin de développer parmi la jeunesse des écoles secondaires le goût des sciences naturelles.

Cette dernière partie de mon livre offrait un sujet intéressant, surtout s'il avait été traité avec talent et que je n'eusse pas dû le restreindre à une simple et fastidieuse statistique. Mais que faire lorsqu'il s'agit de remplir un vaste programme et qu'il faut pour cela réduire à quelques lignes la matière d'un volume qui a demandé plusieurs mois d'un travail persévérant.

*Si l'on me blâme maintenant d'avoir choisi comme dernière partie de mon travail un sujet intéressant sans doute, mais à coup sûr fort peu attrayant pour les jeunes gens à qui mon livre s'adresse, je répondrai que j'ai voulu montrer à ceux-ci, qu'***après l'école**, *il y a, indépendamment des carrières libérales, bien d'autres sphères d'activité intellectuelle qui doivent un jour attirer la jeunesse. Puis, un travail de ce genre peut être utile à d'autres égards puisqu'il donne un aperçu, imparfait il est vrai, mais général, du développement intellectuel accompli chez nous et qu'il groupe en les résumant les progrès faits ou à faire par l'association.*



EPILOGUE.

Ami lecteur, nous voici donc à la fin de l'ouvrage. J'en suis content et pour vous et pour moi. Soyez indulgent pour ces premiers essais.

Tout auteur a un but. Quel a été le mien? D'abord de m'essayer, puis tout en utilisant mes loisirs, de travailler pour la jeunesse, spécialement pour les jeunes gens qui, une fois leurs classes terminées, se reposent, *après l'école,* en attendant le choix d'une carrière.

Ma tâche était donc bien pénible, car la jeunesse c'est un peu tout le monde; ce n'est pas une catégorie de lecteurs qui veut du sérieux seulement ou de la gaîté toujours, mais exclusivement l'un ou l'autre; elle aime le gai, ne craint plus trop le grave et pourvu qu'il y ait de la diversité, elle sera satisfaite. Mais vouloir satisfaire tous les goûts, c'est s'exposer à mécontenter chacun.

Cependant si je suis parvenu à faire passer quelques moments de plaisir à mes jeunes lecteurs, si j'ai pu les instruire un peu sans les fatiguer, leur parler de choses sérieuses sans les ennuyer, si enfin je leur ai laissé quelques-unes de ces émotions qui rafraîchissent le cœur, je serai bien payé de mes peines.

Mais que c'est difficile d'écrire pour le public! J'ai communiqué quelques parties de mon travail à des amis, à des hommes compétents, et autant qu'il m'a été possible, j'ai tenu compte de leurs observations. L'un voulait que je retranchasse tout ce qui est par trop badin, l'autre tout ce qui ne l'est pas assez; un

troisième me trouvait trop *intime* avec le lecteur, tandis que c'était ce qui charmait le quatrième; mais celui-ci aurait voulu faire table rase de tout ce qui n'est que fiction; enfin un cinquième ne voulait ni descriptions ni dissertations. Vraiment, si j'avais voulu croire chacun, il ne serait resté de mon pauvre livre que le titre et la couverture, et encore.... j'ai reçu des critiques au sujet du titre.

J'ai préféré laisser à mon livre son originalité, et pour ainsi dire son individualité. Le style c'est l'homme, a dit Buffon; or chaque homme a le sien; mais par style j'entends ici autre chose encore que la manière d'exprimer sa pensée. C'est un peu l'ensemble des affections bonnes ou mauvaises de l'homme; ce sont ses goûts, ses idées, ses jugements dont la conception et l'expression forment le caractère ou le modifie. Mais ce caractère on le reçoit de la nature, on ne le fait pas soi-même. Or j'estime qu'il vaut mieux paraître avec tous ses défauts ou ses faiblesses et être *soi*, même avec son inexpérience, que de se mouler trop facilement aux fantaisies du lecteur. Bien entendu qu'il faut pourtant rester toujours dans le goût du bon sens.

Du reste, mon cher souscripteur qui m'avez aidé à produire ce livre, de quoi je vous remercie, vous jugerez mon travail; si vous n'êtes pas satisfait, dites-le-moi, j'écoute toutes les observations, il est vrai que je ne puis tenir compte de toutes. Mais si vous l'êtes, je vous dis : Au-revoir! J'écrirai encore dans mes loisirs; car je ne puis me résigner à briser ma plume *après l'école.*

TABLE DES MATIÈRES.

Ire PARTIE. — **Impressions de voyage.**

IIe PARTIE. — **Nouvelles et Récits.**

IIIe PARTIE. — **Fragments didactiques.**

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.

Messieurs et Mesdames:

St-Aubin.

Charles Eifer.
Alphonse Fallet.
J-P. Porret. (Fresens).
Mélanie Pointet, institutrice.
V. Jeannot.

Auvernier.

Louise Porret.
Laure Jacot.
Louise Piéchand.
Louise Junod.
Fanny Beaujon.
Cécile Jacot.
Jean Clerc.
François Hofer.
Alexandre Philippin.
Fritz Sydler.
Samuel Geissler.

Avenches.

M. Broglie. (5 ex).
Adélaïde Jeanneret (Salavaux) (12 ex).
Perret, instituteur.

Berne.

Gonzalve Petitpierre.
Kupfersihmir. (Berthoud).
Louis Chevalier.

Buttes.

H-Const Dubois, herb.
Eugène Morier.
Emile Lebet.

Bâle.

G-Alb. Junier.
Félix Schneider, lib. (4 ex).

Brévine.

Albert Jeanneret.
U-Ad. Jeanneret. (Côtards).
F. Mathey-Doret.
Ulysse Borle.
Paul-Emile Robert. (Gez).
Adèle Mathey-Doret (Ecrena).
P-Fréd. Huguenin-Bergenat.
Emile Perret.
Artile Sandoz.
Justin Quillerat. (Ecrena).
Eug. Huguenin-Bergenat.

Bevaix.

Oscar Favre.
Emile Mellier.
Rodolphe Jaquet. (2 ex).

Bienne.

E. Richardet.
Alfred Bourquin.

J. Bridel-Liomin.
L^se Locher-Hartmann.
Marie Wahl-Fischer.
Mina Challandes, institutrice.
Dina Nicolet, inst. (2 ex).
Lina Devaux.
Mathide Carnal.
Louise Gentil.

St-Blaise.

Jean Muller.
H. Valther. (Marin).
Ch. d'Epagnier, inst. (Marin).
Ed. Robert-Tissot, pasteur.
Elise Véluzat, institutrice.
Marie André. (Préfargier).
H. Grubler. (Epagnier).
Jean Perrotet id.

Boudry.

Henri Petlavel.
F. Verdan-Breitmeyer.
Joseph Sasse.
Henri Veller.
Louis Roulin.
Emile Béguin.
Oscar Huguenin. (Bôle).
Louis Cosandier.

Brenets.

Etienne-Ern. Droz.
Jules Droz-Nussbaum.
Ch-A. Droz.
Phil. Quartier.
Mlle de Hory.
Louis Gauchat.
H-Numa Guinand.
L. Jeannot-Quartier.

Ed-F. Bourquin.
Mlle Droz.

Colombier.

Ed-H. Droz.
Rosalie Gerber.
Pierre Claudon.
Alfred Gallino.
Elise Gaille.
J. Pascalin.
Ch. Girardet.
Philippin-Richard.
Jean Giroud.
M. Valker, institutrice.
A. Kalen.
A. Gaille. (2 ex).
Marie Banderet.
Caroline Barbezat.
Jules Paroz. (Grandchamp).

Chézard.

Fritz Tripet, instituteur
Marie Berthoud.
Emile Favre.
Jules Favre.
Virgile Quinche.
Mme R. Tripet-Evard.
Oscar Evard.
Marc Thouronde.
Ch-A. Evard fils.

Cernier.

Fréd. Soguel, notaire.
Paul Jeanneret, huis. (50 ex).
J-C. Renaud, instituteur.
Lina Cosandier, institutrice.
Eug. Soguel, juge de paix.

Chez-le-Bart.

Marie Wagner.
F. Rognon, notaire.

Cortaillod.

Aug. Dessoulavy, instituteur.
Elisa Faugel. (Tuilière).
Mme F. Verdan-Huber.
Fréd. Pochon-Mentha.
Henri Fornallaz.
H-L. Otz.

Cornaux.

Aug. Quinche, instituteur.
Marie Droz. (Cressier).
A. Fontaine. id.
Alex. Clottu.
A. Quinche. (Cressier).
Eug. Courvoisier, pasteur.

Couvet.

Ch-Ls Borel.
Louis Saas-Borel.
Cécile Borel, institutrice.
F. Richiger.
Henri Tissot, instituteur.
Rosalie Borel. (Malmont).
Louis-Henri Montandon.
Ch. Rœssinger-Stoll.
Thomas Manz.
D-Ls Petitpierre.
Ch. Richen.
Const. Franel.
Jonas Niderhauser.
Sam. Boiteux.
Ulysse Thiébaud.
Lina Rognon. (Rhullières).
Edouard Perrochet.
Emile Perrenoud-Borel.

Côte-aux-Fées.

L-A. Bourquin.
Ulma Grandjean.
Jules-César Guye.
Jacob Vonkänel-Mathey.
J. Béguin, instituteur.
Gustave Juvet.
Ls-G. Barbezat. (Bellevue).
Louis-Fréd. Guye.

Chaux-de-Fonds.

Louis Jeanrenaud.
L. Borle.
Mlle Roulet.
Mlle C. Ducommun.
Henriette Moser.
Lucie Dubois. (2 ex).
Emma Tissot.
Clara Cave.
Mlle E. Monnier.
» F. Monnier.
» L. Schleppy.
» L. Barthélemy.
Marie Audétat.
Caroline Droz.
Louise Zutter.
Mlle A. Russer.
Fanny Humbert.
Elise Vuilleumier.
Fritz Reichenbach. (Boinod).
Emile Junod. (Boinod).
Emile Tripet. (Raymond).
Emile Bourquin. (Crosettes).
Cél. Nicolet.
E-A. Sandoz-Vissaula.
Ed. Perrochet.
Léon Tripet, lib. (124 ex).
Bidognet, libraire. (50 ex),

C. Hermann, lib. (10).
Mme Robert-Guinand.
Zélim Perret.
C. Reussner, lib. (12 ex).
M. Gagnebin.
Richard, professeur.
J. Mentha.
Aug. Ducommun.
C-U. Sandoz.
MM. P. M. et O. P.
Jules Bourquin.
J. Breitmeyer.
Ed. Humbert.
Héloïse Aellen.
Marie Droz.
Henri Sandoz.
O-E. Stoll.
P. Ballimann.
A. Vuilliomenet
Fritz Robert, professeur.
Ant. Laplace.
Georges Billon.
Louis Juvet.
Henri Perret. (3 ex).
Oscar Leschot. (2 ex).
Eug. Loze-Courvoisier.
Edouard Colomb, instituteur.
Philippe Droz. (2 ex).
Justin Dubois.
Veuve Dubois-Sandoz.
C-F. Ducommun.
H-A. Calame-Girard.
Louis Chollet.
Lucien Droz.
Ch-Pierre Humbert.
Paul Robert.
David Fallet.
Ch. Guyot.
Adeline Bolle.
Ed. Stébler, prof. (2 ex).
J. Jacot-Guillarmod.
Huguenin-Zutter.
Adolphe Ryhner.
Henri Monnier.
Mlle Robert-Nicoud.
Fanny Trondlé.
Félix Nessi.
Ph. Perrin.
Eug. Pellaton.
Adolphe Marchand.
Daniel Streiff.
Jacob Streiff.
J. Mauley, instituteur.
E-C. Henry, instituteur.
Virgile Benoit.
Ch. Muller.
Henri Russer.
Const. Pellaton.
Henri Veuve-Gabus (2 ex).
Eug. Zwahlen.
Ed. Guillod.
Justin Tissot.
C. Perrochet.
Aimé Hahn.
Alb. Vaucher.
A-Gust. Thiéband.
Aug. Chopard.
Jules Cuche.
David-H. Tissot.
Ariste Bourquin.
H Robert-Charrue.
Chrétien Sommer.
F-Aug. Steiner.
Paul Bonjour.
L. Huguenin.
Louis Bornet, directeur.
J-Aug. Vuilleumier.
Elise Grandjean.
Charles Perrochet.
E. Bonjour, instituteur.

Daniel Vuilleumier.
Ch-Eug. Tissot.
H-A. Calame, instituteur.
Léon Huguenin.
F. Ducommun-Robert (2 ex).
Caroline Tissot.
Georges Beljean.
Louise Rossignol.
Jules Olsommer.
Emile Kæmpf.
H-Ph. Brandt.
Jules Baur.
P. Jeanmaire-Guyot.
Henri Bonjour, pharmacien.
Ch. Deletraz.
Aug. Robert-Stauffer.
Léon Studler.
Paul Matthey.
Aug. André, architecte.
Oscar Nicolet. (2 ex).
Emma Jeanrichard.
Jules Montandon.
Ulysse Boillot.
Ulysse Gabus.
Ami Junod.
A. Boisot, phar.
Jules-Henri Dubois.
Aug. Vuilleumier-Calame.
Jules Oulewey.
Justin Quartier.
J. Nater.
Th. Kissling.
Constance Haldimann.
M. Veuve-Guillarmod.
Alfred Girard.
Jules Droz.
Zahrli, libraire. (10 ex).
Louis Gaillard.
Paul Delachaux.
Ulysse Ritter-Humbert.
Courvoisier, pasteur.
Mme Racine-Robert.
» Robert-Vuille.
» Hugli-Borrel.
Aug. Sarbach, instituteur.
Mme Landry, docteur.
Ch. Baumann.
Alf. Huguenin. (2 ex).
Justin Brandt.
F. Eberhardt.
Albert Bourquin.
Adèle Tissot.
Ch-H. Mathile.
Ulysse Dumont.
J. Schäffer.
Léon Hainard.
U. Lodtmann.
Eug. Perret.
Ed. Humbert.
Julien Richard.
Mme Lucien Gallet.
Ch. Royer.
Veuve Jeanneret.
Henri Perrenoud.
H. Wægli.
Fanny Dumont.
Z. Amez-Droz.
Adelaïde Jeanmaire.
Albert Braunschweig.
Jul. Dubois. (Petit-Château).
Gust. Sandoz-Vissaula.
Cécile Billon.
L. Courvoisier-Sandoz.
Philippe Brandt.
Louis Bulard.
Ed Führimann.
Henri Mentha.
Bertha Junod.
Jules Benguerel.
Julien Robert.

L-Alb. Jeanneret.
V. Vuilleumier.
Ami Redard.
A. Wasmer.
Zélim Dubois.
Fréd. Roulet.
Jérôme Benoit
Ali Dubois.
J. Dorner.
Verthier-Dubois.
Jules Boch.
Oscar Nicolet fils.
J. Bœglin.
M. Hasler.
Sam. Kummer.
H-Aug. Droz.
E. Hentzi.
E. Muhlethaler.
Hermann Letschert.
Julie Siegrist.
Marie Warmbrodt.
Victor Marchand.
Victor Mathey.
Louis Landry.
Eug. Lenz.
Aug. Robert
Baur, horticulteur.
Fritz Ramseyer.
Ed. Kestner.
L-U. Ducommun.
Ulysse Amez-Droz.
Aug. Prince.
Jean Frey.
Elise Schanz Nicolet.
Alb-Jules Quartier.
Eug. Châtelain.
Jean Herzig.
Wilhelm Trautwein.
F. Leuzinger.
Fréd. Nicoud.
A-L. Chopard.
Gustave Sandoz.
Louis Brandt.
Emile Candaux.
Marie Robert.
Zélina Perret.
Camille Bloch.
Léonie Blum.
Esther Fontaine.
Juliette Droz.
A L. Jacot.
L Const. Nicolet.
Sylvain Huguenin.
Aug. Delachaux, avocat.
Alfred Besse.
Ch Leuba-DuBois.
Mme H. Boucherin.
Alb. Gonset.
J-H. Gœring.
Jules Hertig.
V. Brunner.
Girard-Perregaux.
Ch. Reinhard.
Rodolphe Hurss.
Louis Burger.
J. Guillod-Juillard.
F. Huber.
Ernest Knop.
D H. Châtelain.
Numa Morel.
Ali Marchand.
Mme Dietisheim.
» L. Fornachon.
Pierre Besançon.
J Aug. Gagnebin.
Jules Vulliet.
A. Schätz.
Louis Vilbert.
G. Geneux.
Jules Ruetsch.

J-Jacq. Mathys.
Julie Sandoz-Robert.
V. Grapinet.
Berthe Schultz.
Julien Gallet.
Louis Eva.
Elise Barbezat.
Bourquin-Nerdenet.
Ariste Dubois.
Ed. Douillot.
Justin Gretillat, prés[t] du trib.
J. Trachsel.
Paul Beynon.
Mme Aug. Ruedin.
» Adrienne Racine.
Frid. Vuilleumier (Cibourg).
J-J. Blum.
Olga Mathey-Doret.
Ch-Frédéric Burgat.
J. Schneider.
Mme L. Droz-Nicolet.
C. Muller.
A. Guillod.
Julie Robert-Tissot.
Henri Riekel.
Henri Häfliger.
F-Ge Nicolet, fils.
Amédée Ritter.
Alcide Bolle.
Maurice Maus.
Bersot, pasteur.
E. Jeanneret.
Pierre Coullery.
C-A. Grosjean.
Louise Jeanneret.
Amanda Veuve.
Pierre Tombet.
Louis Jacot.
Ariste Robert, inst.
Mme veuve Eug Sandoz.

Albert Klein.
L. Delapraz.
Emile Tissot.
Arthur Jeanneret.
Mme R. Bungi.
N. Girard, inst.
Henri Morel.
Caroline Pellaton.
Charles Prince, pharm.
Pierre Weber.
H-J. Schneider.
Jules Soguel.
M. Vet, prof.
W. J. — A. V. F.
Jules-Léon Robert.
L. Huguenin-Virchaux.
M. A. R. B.

Corcelles et Cormondrèche.

Aug. Soguel.
Sophie Pochon.
Elisa Blanc.
Marianne Clerc.
Mme Morard.
Julie Colin.
Louis Py.
Louis Bracher.
Henri Colin, arp.
Benoit Roulet.
Anna Pfister.
Mlles Meylan.
De Brot, chef d'inst., (5 ex.)
Théod. Crone.
Fréd-L. Pingeon.
Bt Colin.
Aug. Droz.
Aug. Roux, (2 ex.)
Jean-Sam. Seylaz.
Louis-Alfred Quartier.

Chaux-du-Milieu.

Paul Huguenin.
Ulysse Montandon.

Dombresson.

Alphonse Matthey, inst.
Jämes-Emile Favre.
Jules Sandoz.
Mlle Comtesse, institutrice.
Arthur Fallet, inst.
Christ Kropf (Villiers).
Paul Kramer.
Const. Sandoz.
Alfr. Sandoz (Joux-du-Plane).
Albert Diacon.
Const. Mosset.

Engollon.

Sam. Ruchty.
J-S. Allhaus (Fenin).

Eplatures, Crêt-du-Locle.

Julie Bourquin.
Fritz Robert-Grandpierre.
Henri Girard.
Jules Perret-Mathey.
Louise Richard.
Victor Fatton.
Henri Villemin.
Ch-Fréd. Favre.
Aug. Wuthier.
Ch-David Lebel.

Fontaine, Fontainemelon.

Mlle Dessoulavy.
C-F. Evard, inst. (6 ex.)
Numa Bourquin, préf. (6 ex.)
Jämes Debrot.

Fleurier.

Julie Favre, institutrice.
Louis Magnin.
Fritz Berthoud, h. de let.
Berghof, (2 ex.)
Emma Von-Almen.
Louis Renaud.
Th. Gauchat.
Sam. Gerster.
H-Alix Vaucher.
Fr. Robert.
Emilie Vaucher.
E. Ducommun.
Aurèle Marchand.
Anna Grosclaude.
Ulysse Guye.
Gust-Adolphe Berthoud.
Paul Beck.
Julie Fatta.

La Ferrière.

Philippe Nicolet.
G. Blanchard, inst.
Célestin Graizely.
S. Heyraud.
Ad. Vuilleumier-Zumkehr.
Fritz Guinand.
Paul Cattin.
Henri-Emile Brandt.
Hercule Sémon.
Ulysse Brandt.
Elisa Bourquin.
Gérald Augsbourger.
Eug. Wenker.
Séb-Cél. Macquas.
Fréd-Ed. Cattin, (2 ex.)
Paul Wyss.
Gottfried Ackermann.
Ed. Dick.
C. Zehr.

Fribourg.

H. Charles, Dr de l'Educ.(7 ex.)
Jules Jaccard.
A. Majeux.
L. Bourqui.
Dr Frölicher, avocat.
Alb. Tanner (Bulle).

Givrins (Vaud).

Urbain Olivier.
Edmond de Roulet.

Genève.

Jules Mulhäuser (Versoix).
Albert Petitpierre.
L. Delapraz, chef d'inst. (10 ex.)
Béroud, lib. (12 ex.)
Aug. Werner.
A. Richard, Dr de l'Educ.

Geneveys, Hauts-Geneveys.

Jules Morel.
Maumary, inst.

St-Imier.

Alexis Cosandier.
Fritz Mauley, prof.
Jules Heidlauf.
Paul Meyrat.
Dr Schwab, (5 ex.)
S Wild, inst. (2 ex.)
Ami Monnier (Villeret).
Régina Froidevaux.

Lausanne.

Jules Séchaud (Pully).
Aug. Wuilleumier.
H. Mignot-Delessert, prof.
Henri Bardet, (2 ex.)
V. Ruffy, Dr de l'Educ. (50 ex.)

Landeron.

Ch. Simonin, inst.
C-A. Bonjour, not.

Locle.

David Ueltschi.
Ed. Jacot.
Vital L'Eplattenier.
Paul Perrenoud.
J-Sam. Javet.
W-Tell Kundert.
Chs Zbinden.
Paul Ottone.
F. Jacot-Matile.
Fritz Challandes.
Aug. Jacot-Descombes
Aug. Burdet.
Fritz Kaderli.
Jules-Ami Jacot.
A. Sandoz.
Henri Mayer.
Jules Dumont.
Adèle Hausmann.
J. Gaberel-Huguenin.
David Perret.
Marie Huguenin-Bovet.
Marie Perrenoud.
Mme veuve Jacot-Piaget.
Isaline Kaltenrieder.
Louise Guinand.
Henri Grandjean.
Ch. Huguenin.
Marchetti, fils.
Dubois-Huguenin.
H-F. Robert.
Jules Calame.

A. Guyot-Lupold.
Richard-Roulet.
Camille Bersot.
Clément Carry.
Sigismond Hauser.
Jules Châtelain.
F. Favre-Bulle.
F-W. Jacot.
Rossier (Calames).
Elisa Droz-Leuba.
Jules Gabus.
Wm Huguenin-Humbert.
Jean Jacot.
Ch. Vermot.
F. Gersbach.
Fréd-Ls Dumont.
J. Pfeiffer.
Aug. Nardin.
Alb. Fox.
Arnold Favre.
Z. Huguenin-Gentil.
Louis Aufranc.
Numa Sermet.
Aug. Haldimann.
Ed. Perret.
Emile Vuillemin.
Lauhmann.
L-Ph. Huguenin-Rosat.
Franç. Guillard.
Ferd. Jeanneret.
Ch. Rossel.
Jules Jacot.
Paul Baillod.
Ch. Steinhäuslin.
Aimé Haas.
Gg. Lenz.
Ch. Borel.
J. Tauxe-Huguenin.
Henri Faure.
Alb. Pécaut.
F-Emile Michet.
Henri Renaud.
Alfred Grandjean.
Mlle Loup, institutrice.
Mlle Perrenoud, id.
Jules-F-U. Jurgensen.
Jules Favre-Huguenin.
Cél. Chabloz.
Ami-Julien Guyot (Combes).
Henri Hauser.
Constant Duvoisin.
Louis-Aug. Benguerel.
Jules-H. Perret.
Aug. Sandoz.
Jean Taubert.

Morat.

J. Haas, Dr du collége, (4 ex.)
Jenny Jeanrenaud.
Jules Jeanneret, (6 ex.)

Montreux.

J-Ls Dufey.
Sœurs Vautier.
Mme Bourgoz-Dufan.
J. Dubochet, fils.
V. Béchet, past. (3 ex.)

St-Martin.

Marie Jaquet.
Juliette Girard.
Arnold Cordier.

Montésillon.

H-Franç's Bourquin.
Fritz Weber-Jaquet
Benoit Béguin.
Adamir Renaud.

Môtiers-Travers.

Emmanuel Demelais.
Ph. Boy de la Tour.
Mme Mauley.
Ls Emile Clerc, (2 ex.)
C-L Clerc.
Auguste Fath.
Clémence Leschot, (5 ex.)
Ch. Howald.
Ch. Clerc.
Elisa Thiébaud.
Aug. Clerc-Ray.
Gg. Jeanrenaud.
Henri Haag.
Henri Sandoz, huis.
Justin Vuillemin.
Constant Lecoultre.
Alexis L'Eplattenier.
Alph. Rossel.
Ch Julien Jeanrenaud.
François Bizzini.
Aug. Perrin.
A. Guyot, inst.
Alfred Renaud, inst.

Montmollin.

Mlle L'Eplattenier.
Emma Renaud.
Henri Droz.
J-T. Berger.
Fréd-L. Barbier.
Henri-Emile Kormann.
Fritz Boss.
Christian Hirtenlang.

Neuveville.

V. Visard.
Victor Beersteche.
Philippe Huguenin.
A. Huguenin-Bersteche, (5 ex.)

Noiraigue.

H-Const. Perrin.
Fréd-Louis Jeanneret, inst.
Jules-Fréd. Joly.
Paul-L. Duvanel.
Gustave Montandon.
Jean Bünzli.
Lea Jeanneret.
Lea Mairet.
Louis Jeannet, secr. de com.
Aug. Perrin-Tiébaud.
Chs Louvier.

Neuchâtel.

Albt Henry, inst.
Chs Knab, ing. cant.
Albt Bovet.
Jenny Grand.
Dr Guillaume.
Messerly-Béguin.
Breithaupt-Frech, (2 ex.)
Villommet, inst.
C-A. Bonjour, inst.
Léonie Monnier, institutrice.
Lucien Thénaz.
Jean Fuhrer.
Jämes Clerc, secr. de police.
Ch. Berthoud.
Camille Benoit.
J-P. Stucker.
A. Persoz.
Jacques Lambert.
Alphonse Petitpierre, (2 ex.)
Sl Janin.
J. Sandoz, lib. (12 ex.)
F-A. Monnier, (40 ex.)

Ch. Jeanrenaud.
Sophie Petitpierre.
A. Perroset, secr. de l'Intér.
J-H. Guyot, id.
A. Biolley.
Fs Henry, inst.
H. Jacot, inst.
Anna Neuhaus, institutrice.
Alfred Evard.
Elise Racine, (2 ex.)
Cél. Dubois, prof.
Wittnauer, past.
Frédéric Gisler
H. Philippin, charron.
Ch. Haldenwang.
Ad. Jeanrenaud.
Vital Meyer.
Ls Jeanrenaud.
Charles Haller.
Louis Kurz, prof.
Daniel Pichonnaz, inst. (6 ex.)
F. Nadenbousch.
P. Jeanrenaud, Dr de la poste.
Emile Douillot.
Charles Gendre.
O-H. Sandoz.
Michel Russ.
Elise Convert, institutr. (2 ex.)
Ed. DuBois-Quartier.
Louise Schwaar.
Fritz Hammer.
Henri Dumarché.
Chs Colomb, not.
F. Belenot, huissier.
Fréd. Meuron-Velti.
Henriette Monney.
Jean de Mandrot.

Ponts.

Caroline Sandoz.
Ed. Jacot-Guillarmod.
Ami Matthey-de l'Endroit.
F-Alex. Thiébaud (Brot dess.)
Aug. Pernod-Blanc.
Lucie Gauret.
Ed. Perrin.

Planchettes.

Elisa Genevay, institutrice.
Lucien Calame.
Jean-Jacq. Wassaux.
Grobéty.
Aug. Humbert-Droz.
J. Perregaux-Dielf, inst.
Dd L. Villen.
Jules Delachaux.
Sophie Calame.

Pâquier.

David-François Cuche.
Aimé-H. Cuche.
Jean Cuche, inst.

Porrentruy.

Xavier Kohler.
J-B. Froidevaux, prof.
Liausun, prof.
C. Bodenheimer, prof.
Alex. Favrot, prof.

Peseux.

Henri Preud'homme, (2 ex.)
J. Grisel.

Rochefort.

D[1]-H. Pingeon (Ch. du Moul.)
Adoline Niederhaus, institutr.
Cécile Clerc.
Arnold Jaquet.
L-Hermann Evard, inst.
Franç^s Ducommun (Prise).
Louis Stampfli.
Julien Béguin.
Bibliothèque scolaire.

Renan.

Ferdinand Schneider.
Alfred Nicolet.
L. Nicolet, institutrice.
Adolphe Marchand.

St-Sulpice.

Edouard Wuillemin.
Henriette Aeschimann.
Emile Hidler.
Haldimann, inst.
Ami Juvet.
Henri Jequier.
Fréd. Loup.
Auguste Vallon.
Emile-Jules Erbeau, (2 ex.)

La Sagne.

Georges Perret.
Fritz Chabloz.
H-Aug. Perrenoud.
Philibert Perret-Perret.
Jämes-Antoine Perret.
Alix Sagne, institutrice.
Jämes Rieker.
Louis-Paul Nicolet.
Louis-Aug. Roulet.
Alfred Perret-Steiner.
Ulysse Perret-Wille.

Serrières.

J. Breguet, inst.
Laure Lambelet.
Henri Vioget.

Saules.

Ch. Kaiser.
Emile Bourquin.
Alfred Bourquin
Fréd-Aug. Kormann.

Savagnier.

Emile Cosandier.
Henri Coulet.
Louis Gaberel-Peters.
Louis Aubert.
Jules Aubert.
H. Vuilliomenet, inst.
Vüthrich frères.

Travers.

Henri Jeanneret.
Zélie Jeanrenaud.
Constant Grisel.
Edouard Blanc.
Fritz Hussly.

Valangin.

Paul Perrelet, past.
Susanne Loup (Borcarderie).
Ch. Chollet (Bussy).
Henri Chollet id.

Verrières.

Ed. Piaget.
Paul Glauser.
Ernest Pilet.
Adolphe Rosselet.
Fréd-L. Munier.
Louise Michaud.
L^se^ Béguin.
L^s^ Robert-Robert.
F. Landry.
Justin Redard.

Souscriptions diverses.

M. le baron Alb. de Buren, Vaumarcus.
H. Montandon, Vevey.
G. Contesse et C. Delorme, Romainmotiers.
Louis Desarrens, inst., Faong (Vaud), (2 ex.)
Flamand, past., Yverdon.
William Voy au Brassus.
H. de Rougemont aux Bayards.
A. Cuendet, Ste-Croix.
César Gautier, Courtelary.
G. Chopard, maire, Sonvillier.
Fréd. Fischer, prof., Laupers-wyl (Berne).
Léopold Barthe, Mendlicourt (Porrentruy).
Mlle Maria-Adéla L*** à C.



APRÈS L'ÉCOLE

Premiers essais littéraires

PAR

C-W. JEANNERET

SECRÉTAIRE DU COLLÉGE DE LA CHAUX-DE-FONDS.

Ouvrage couronné par la Société pédagogique.

CHAUX-DE-FONDS

LIBRAIRIE TRIPET-ROBERT.

1867.





OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

EN PRÉPARATION :

LES ÉCHOS

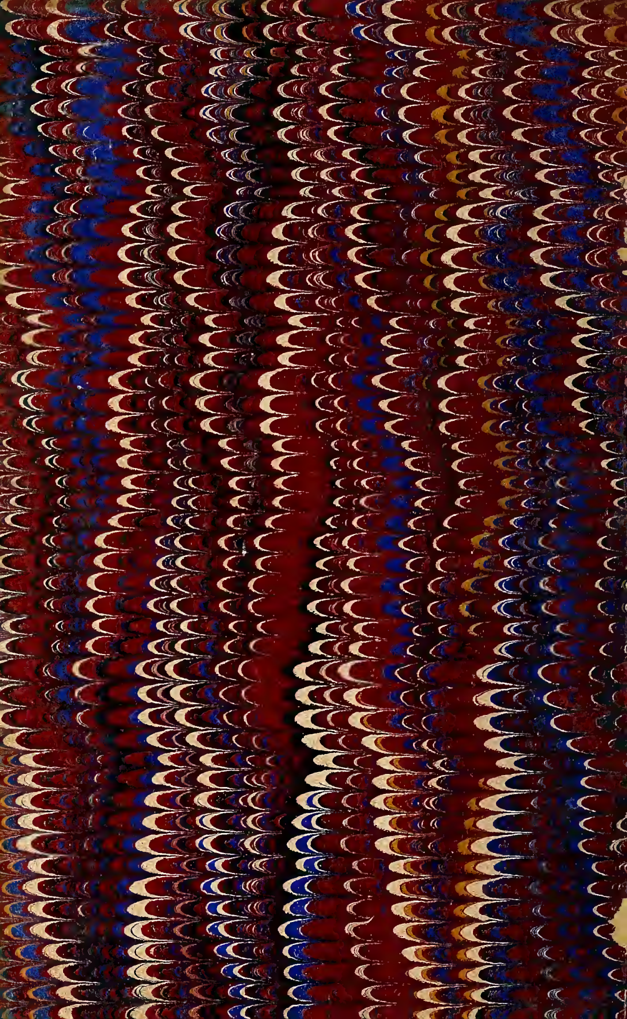
DU PASSÉ

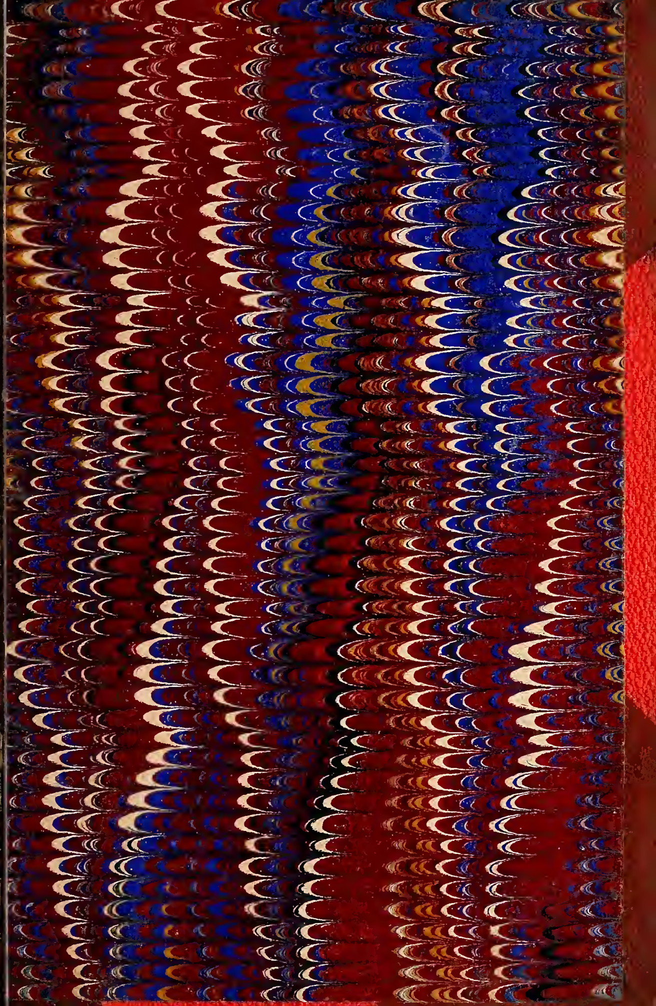
Mélanges d'histoire et de littérature nationales.



Il reste encore quelques exemplaires du volume **Après l'École.** Pour en obtenir un *franco*, envoyer *franco* à l'auteur 3 fr. en timbres-poste.

IMPRIMERIE COURVOISIER, LOCLE.






LIBRARY OF CONGRESS
0 027 249 881 7